

LE ROI DE LA FORÊT

CHRISTIAN JOOSTEN



LE ROI DE
LA FORÊT

CHRISTIAN JOOSTEN

LE ROI DE LA FORÊT

Une enquête de Guillaume Lavallée



OceanofPDF.com

Descriptif

La collection de romans policiers *Noir Corbeau* bénéficie du regard averti de François Périlleux, Commissaire Divisionnaire (e.r.), ancien chef de la Crime à la Police Judiciaire Fédérale de Liège.

OceanofPDF.com

« Les drames d'aujourd'hui ne sont jamais
que les malheurs d'hier,
que le temps a transformés. »

Mo Malø, *Qaanaaq*

OceanofPDF.com

2006 – Jour 1

Je coupe le contact. Le ralenti du moteur s'éteint et la ventilation prend le relais pendant que je sors de la voiture. Debout, tenant encore la portière d'une main, je hume l'air frais de la nuit qui se mélange à l'odeur d'essence de la station-service. Un peu esseulée sur une route secondaire, faisant office de mirage pour les conducteurs avec ses lumières, elle compte deux pompes d'un modèle ancien, une structure installée voici quelques décennies, qui donnent à l'ensemble ce côté désuet des endroits reculés que la modernité et la standardisation ont tendance à gommer. Avec l'humidité, l'ancienne publicité peinte pour une marque de pneus transparaît sous la couche de peinture actuelle, comme un fantôme des temps passés qui ne veulent pas mourir. C'est un coin que je connais, que j'affectionne même, bien que je n'y passe pas régulièrement. La fraîcheur du dehors me fait tousser alors que, d'un geste, je referme la portière. Au-dessus de moi, un néon chevrote et attend le moment propice pour s'éteindre définitivement.

Je me retourne, me dirige vers le clapet du réservoir. Un haussement d'épaules, réajuster l'imperméable et retrouver ainsi un peu de chaleur. J'en profite pour nettoyer mes vêtements de la boue et de quelques restes de feuilles, qui y sont encore collés. Je n'ai pas idée de l'heure exacte, si on est toujours hier ou si un nouveau jour a débuté. Une branche craque au loin, un souffle de vent, l'écho d'une rivière agitée au détour d'un creux de vallée, tous ces bruits inaudibles en d'autres circonstances paraissent étranges la nuit venue... Ça sent la crudité, l'automne et sa noirceur qui reprend, jour après jour, possession des sous-bois, mange les contreforts des vallées, digère les massifs, les forêts, ne laisse plus qu'aux hommes les rudesses d'un hiver à venir.

Prendre le pistolet, enclencher le mécanisme de la pompe et entendre le flux d'essence qui s'écoule dans le réservoir à cadence régulière. Des chiffres

qui défilent et ce léger tintement, telle une cloche, à chaque nouveau litre entamé. Les secondes s'égrènent, un sentiment de flottement, et puis le claquement sec du pistolet. Le plein est fait. J'hésite une seconde, comme pour me raccorder au moment présent, reprendre le rythme de ma vie.

Je pince mes lèvres pour les humidifier, renifle et exécute les gestes nécessaires pour tout remettre en place et rendre à la nuit ses bruits environnants. Reprendre le volant, ouvrir la portière. Je m'arrête net, les yeux droit devant. À dix mètres de moi, tête penchée vers quelques flaques boueuses issues des dernières pluies, un cerf majestueux, les bois massifs comme des mains tendues aux doigts écartés. Je fixe mon attention sur l'animal, qui finit par se relever et croiser mon regard. De son museau, sa respiration sort telle la fumée d'un dragon prêt à cracher et détruire son ennemi. Nous nous toisons l'espace d'un instant, puis il se détourne et traverse la route pour s'enfoncer dans les fourrés d'épineux. Au loin, l'écho des aboiements d'un chien. Aujourd'hui, c'est encore toi le roi de la forêt.

Les phares se rallument, le moteur vrombit. J'enlève le frein à main et accélère pour reprendre possession de la route, avance et dépasse sur le bas-côté un panneau usé laissé là, jaune aux lettres noires : « Bienvenue à Vresse-sur-Semois ».

2006 – Jour 9 + 4 heures

L'aube n'est pas encore tout à fait là. Un son strident, répété, celui d'un téléphone qui résonne dans l'appartement presque vide où il trône, sur le coin d'un meuble. Des murs aux reflets gris qu'éclairent de vieilles ampoules engoncées dans un lustre d'un autre âge, de style faussement rustique ; gage d'un certain chic de province pour des gens en mal d'antiquités. On a beau s'y attendre, le connaître et même s'imaginer l'anticiper, ce son me fait inéluctablement sursauter. Ce son qui brise d'un coup les premiers chants d'oiseaux du dehors. Une fois, deux fois l'appareil hurle son appel jusqu'au mouvement de la main, le saisissement du combiné. Des phrases courtes, un style télégraphique.

— Oui, j'ai coupé mon portable !... C'est bon, OK, j'arrive... Oui, je sais où est l'endroit. Rappelez-moi votre nom... D'autres sont déjà sur place ?... Non, non, ça va, je m'en charge.

Après avoir raccroché, je me regarde dans le miroir du salon, adossé sur le dessus de la cheminée comme un des ultimes reliquats de notre vie de couple. L'absence de Françoise a emporté les miettes de notre histoire commune. Je sais pourtant, en me regardant, que je n'aurais jamais pu lui pardonner. Une fois encore, je me suis endormi avec mes vêtements. Un vieux pantalon brun, un peu sale, que je cherche à repasser avec la paume de ma main, que je descends avec méthode le long de mes jambes, en suivant le pli, jusqu'à mes chaussettes, elles aussi d'hier. Pour un peu, je rirais de la caricature de flic que je suis devenu. Inspecteur Guillaume Lavallée, presque 55 ans et déjà une épave. Je me sens les aisselles, juste pour voir si je dois changer aussi de singlet ou si la chemise suffit. Demain, je ferai une lessive.

Dix minutes plus tard, l'air pas beaucoup plus frais mais le reflet plus net, je m'installe dans ma voiture, me dirige vers le nord, là où le collègue de

service m'a demandé de me présenter. Une histoire de garde-chasse et d'un promeneur un peu trop matinal. En chemin, j'allume une cigarette, baisse la vitre et recrache la fumée par l'interstice. Les routes vides de circulation, les virages lents qui slaloment entre les bourgs de Vresse, les lieux-dits et les villages perdus de l'Ardenne. Plus loin, furtivement, ce ciel gris-bleu qui commence à se lacérer de rais orangés. Le monde dort toujours ou presque. Parfois, au détour d'un panorama encore plongé dans l'aube, on remarque des pointes de lumières. Les fermes, la traite, la tradition.

Et puis au sortir d'un énième tournant perdu dans la forêt, j'ai su que j'étais arrivé à la Barrière de Mointerne, à quelques encablures de la frontière française. Des gyrophares sur le bas-côté, une camionnette blanche à la ligne bleue reconnaissable, des hommes en uniforme dont un me faisant signe, au loin, de ralentir. Je m'approche, le policier reconnaît sans doute la voiture, la plaque d'immatriculation, pourtant aveuglé partiellement par les phares. Un geste m'incite à me garer à la suite des voitures officielles. En quelques pas, l'homme s'arrête à ma portière. Il est nerveux et surtout frigorifié.

— Bonjour, commissaire. Encore désolé mais j'ai essayé de vous joindre plusieurs fois. Comme vous étiez de garde, je pensais que vous alliez décrocher votre portable directement. J'ai entre-temps eu le commissaire Brissack pour qu'il vienne lui aussi. Il est en route et devrait bientôt arriver. Je fais mine de sortir du véhicule, il ouvre ma portière. Il m'inspecte, voit mon état. Je me dis alors : « Je sais qu'il sait. »

— Vous êtes arrivé le premier ?

— Oui, enfin, après les deux autres qui ont découvert le corps...

— Pour votre première semaine parmi nous, on peut dire que vous commencez fort, lui dis-je en lui emboîtant le pas sur un chemin de terre.

Le long du combi, côté forêt, un type, probablement le promeneur dont il m'a parlé, regarde, hagard, un point de fuite quelconque tout en racontant son histoire pour les premières constatations. À quelques pas de là, le garde-chasse, nerveux, fume sa cigarette tout en sachant que son tour

viendra. Je me faufile et évite les regards interrogateurs. Le fait d'être précédé par un homme en uniforme me donne une importance toute relative. Un bruit de moto en approche. Sans me retourner, je sais que c'est Brissack qui arrive. Il a été vite. Je décide de lui faire face, de l'attendre.

— Tu peux me faire un topo ?

Je fixe mon collègue en uniforme sans toutefois le regarder. Il hésite, cherche les mots par où commencer, respire, se lance.

— Le type, là, m'indique-t-il en montrant le combi, il campe sur l'autre versant, dans une dépendance de la ferme Léandreux. Il a son accord apparemment. Il remontait par le chemin, ici, pour continuer sa route. C'est un Allemand qui fait un truc style pèlerinage. Il ne parle pas bien français. L'autre, le garde-chasse, l'a croisé à la fourche plus bas, il vérifiait les chemins après cette histoire de braconniers dont on a parlé le jour de mon arrivée. Il y aurait eu des véhicules garés ces dernières nuits dans les parages. J crois qu'il voulait les surprendre pour venir aussi tôt. En se dirigeant par ici, ils ont vu des traces du passage d'une harde de sangliers, ou un truc dans le genre... et tadam, un bras et partiellement un dos. Ils n'ont touché à rien et le garde-chasse a prévenu la police avec sa radio. Le reste, vous savez... Au fait, monsieur le juge d'instruction arrivera un peu plus tard ; un problème avec une voiture de service.

Brissack n'a pas interrompu le conteur bien qu'il n'ait pas entendu le début. Ce type ne s'intéresse pas aux histoires de découvertes de corps, jamais. Lui, c'est l'énigme qui le fait fonctionner ; les qui et les pourquoi... Le reste, c'est de la littérature.

On demande au nouveau de rester là et d'attendre la scientifique, et de veiller à bien prendre note des coordonnées des témoins. Brissack et moi, après nous être salués d'une poignée de main silencieuse, partons plus avant. Le ciel blafard du matin s'est installé à présent au-delà des sapins. Avec un chemin légèrement en pente descendante, les sons provenant de la route s'estompent assez vite, le bruit de nos pas prenant le dessus. De ma bouche s'échappent quelques volutes de vapeur et mon cerf me revient en

tête, son regard. Brissack ne dit rien, mais je sens qu'il m'observe. Ses lèvres s'entrouvrent légèrement avant de se refermer. Une langue humidifie sa lèvre inférieure. Un silence.

— T'as l'air bien pour un mec qui n'est pas du matin, me lance-t-il.

Mais j'ai continué d'avancer, sans même le regarder.

Le lieu de la découverte a été marqué à grands coups de bandes plastiques ; on n'a pas eu trop de mal à le localiser, même en ces heures où l'ombre s'accroche aux écorces. Brissack le pointe du doigt au cas où je ne l'aurais pas aperçu. J'acquiesce en silence en hochant la tête.

— Quel champ de patates ! Saloperies de sangliers, c'est vraiment des laboureurs !

Sans trop s'approcher du corps, Brissack part à gauche et moi à droite, comme si on voulait encercler la dépouille. Il se dirige alors plus directement vers elle, car c'était une femme, pas jeune, plus très belle. J'ai tout de suite vu à son regard qu'il savait.

— Putain ! Reste là, c'est Françoise !

2006 – Jour 9 + 6 heures

J'ai pris la place du promeneur de tantôt, assis à l'arrière d'un véhicule de police. Je regarde la grille de séparation devant moi. Mes yeux glissent le long des portières... le plafond... les menottes laissées là par quelqu'un sur le siège du conducteur. La porte s'ouvre et Brissack me tend un café noir, fumant, dans son capuchon de Thermos.

— La scientifique commence son travail. Tu ne peux pas être là, tu sais bien.

— Je peux la voir ? C'est ma femme quand même... Faut que je la voie. Mon ton est plaintif. Je quémande une faveur.

Brissack hésite entre code et amitié, souffle :

— En fait, je ne sais même pas pourquoi je te dis ça puisque c'est probablement moi qui conduirai l'enquête et que t'auras aucun mal à tout savoir.

Et comme par dépit, il termine par un « Allez, viens, mais déconne pas, tu ne devrais pas être là », sans doute pour se rassurer de ce qu'il vient de décider.

La portière de côté qui glisse et me libère, je quitte la chaleur relative du véhicule pour sentir d'emblée l'humidité de la forêt matinée d'un vent frais. Une jambe et puis l'autre sur le macadam, en bordure du bois. Se déplier, ouvrir ses poumons, accepter d'y retourner juste pour la revoir. Après quelques minutes, debout, appuyé contre un arbre, j'observe le ballet funéraire autour de ma femme. Flashs, mesures et pas mal de consignes. De temps en temps, les regards se dirigent vers moi et les gens parlent plus bas. Les opérations pour dégager le corps de la boue se font avec précaution, comme pour lui rendre un dernier hommage. Là-haut, par-dessus les cimes des conifères, les corbeaux croassent, c'est un jour gris en Ardenne.

Quand le médecin se détache du groupe et vient à la rencontre de Brissack, je sens bien que ma présence l'ennuie, c'est pourquoi je ne bouge pas, ne laisse rien transparaître, pas d'émotions.

— Le corps était probablement enterré mais pas de beaucoup. D'où les sangliers qui ont été attirés par l'odeur. On va devoir creuser un peu dans la terre. Avec les pluies et le travail des sangliers, on ne sait jamais qu'un élément matériel soit encore là. Je dirais...

Un silence et un nouveau regard vers moi. Un signe de tête de Brissack pour que continue la sorte de logorrhée.

— ... étranglée, *a priori* non violée, mais bon, les examens le diront plus tard. Pour la date de la mort ? Je dirais comme ça, vu l'état et les conditions météo qu'on a eues, autour de deux semaines... peut-être un peu moins.

Brissack me dévisage. Je respire une fois, puis une deuxième.

— Elle s'est barrée de la maison il y a neuf jours, pour quelqu'un d'autre. Je ne sais pas qui, je ne savais pas où.

D'un geste, il congédie le toubib qui repart dans ses travaux, se plante violemment devant moi. Il est en colère et hurle :

— Tu te rends compte de la merde dans laquelle tu te trouves ?

Silence complet et regard vers moi. La main de Brissack est posée sur mon torse, il me plaque contre le tronc sur lequel je m'étais adossé.

— C'est ma vie.

Le pantin désarticulé qu'est devenue Françoise est décollé avec lenteur de la fange dans laquelle elle se trouve. L'équipe médicale la soulève délicatement, emportant dans le mouvement quelques marques de terre. Le vêtement humide, sale, résiste un peu et se soulève, laissant apparaître de la chair, un agglomérat de feuilles et d'insectes nécrophages. On la fait glisser vers le sac blanc, l'enferme dans un lent bruit de tirette, et du sac vers le brancard. Direction l'ambulance et la morgue, pour dissection et analyses. J'observe la scène, les acteurs sont presque muets ; à peine se murmurent-ils les consignes, inaudibles avec le déclenchement de l'appareil photo et le vent qui se lève encore un peu plus. Les branches, là-haut au-

dessus de ma tête, s'entrechoquent et se balancent. On se veut respectueux du corps, parce que je suis là, parce que c'est elle.

Une fois le cadavre embarqué, la deuxième phase est entamée. Comme annoncé par le médecin, ils vont étendre leurs recherches en dégageant les rebords, à la recherche de potentiels indices. Ça devient de l'archéologie, on y va à la petite pelle et on sépare avec les doigts la boue du moindre élément. Je suis là, à regarder, à pressentir. Brissack aussi, et dans son regard, on sent venir la sanction. Il s'approche.

— Un journaliste est déjà là-haut. Tu ne bouges pas, c'est un ordre. Le chef descend de la route, alors tu te fais discret. Il va m'incendier quand il va te voir ici.

Au fond, c'est un sympa. Le médecin sort d'un amas terreux sa chaînette de poignet. Je la reconnais d'où je suis, un cadeau de nos jours heureux. À ma respiration, les autres pensent que je soupire, mais je déteste surtout cette humidité matinale.

Ça fait maintenant un bon vingt minutes que le trio de flics regarde la médecine légale travailler. À son arrivée, Gaston Herault, le chef du secteur et mon supérieur hiérarchique, avait le masque, les traits tirés. Brissack et lui ont tenu un « conseil de guerre » à mon sujet, un peu à l'écart. Quid de ma présence, l'état du corps, tout ça en me jaugeant du regard. La présomption de culpabilité était lisible dans l'attitude de Herault. Je n'ai jamais aimé ce type que je considère comme arrogant et qui ne cherche que la bonne publicité, pour poursuivre la carrière à laquelle il croit. Puis un signe de tête pour me dire de les rejoindre, et je décolle ma chaussure dans un bruit de succion et entame mon approche.

— Écoute-moi bien, Guillaume ! La femme d'un flic qui meurt, c'est du pain bénit pour les cafards de journalistes. Tu vas devoir te mettre en retrait, te faire oublier le temps qu'on vérifie ton emploi du temps. Tu connais la procédure. Brissack va te raccompagner chez toi. Je présume que t'acceptes qu'on regarde chez toi. Plus vite c'est fait, plus vite tu reviendras. C'est OK ?

— J'ai le choix ? Je sais que c'est la procédure, le parfait petit manuel. Je n'y suis pour rien, c'est ma femme...

— Ex ! Enfin, potentielle ex, d'après ce que je viens d'apprendre, me coupe Herault en montrant Brissack du menton. Mais bon, t'expliqueras ça plus tard. Tu comprends bien que tu ne serais pas le premier des poulets à flinguer son épouse avant de se suicider.

— Oui, mais je suis toujours là !

— Le courage n'a pas toujours été ton fort, tu le sais !

Silences. Brissack hésite à intervenir, cherche. Son regard passe de l'un à l'autre. Il connaît l'histoire. J'aurais dû être à la place de Herault, mais les amitiés au tennis et l'héroïsme paient, et il a été nommé. Ce jour-là, je n'avais rien fait, lui a tiré. J'ai eu des remerciements, il a eu la promotion.

— On peut peut-être discuter de tout ça dans les bureaux ? finit-il par déclarer, histoire de clore le combat de coqs.

Gaston et moi, on continue à se toiser gentiment, et puis je lâche un « t'as probablement raison » en guise de remerciement.

Et puis là, le pressentiment, l'instinct de flic. Précéder du regard l'instant précis de l'action. Dans la fosse creusée, l'étonnement d'un médecin, la main qui se lève, l'œil qui cherche et trouve son référent hiérarchique. « Docteur ! Docteur ? », insiste l'assistant dans un mouvement de recul... Tous, nous avançons, moi y compris, vers le trou. L'appareil photo crépite à nouveau, un « putain » vole sans vulgarité dans les murmures des conversations. On forme comme une haie d'honneur ; au fond du trou, un crâne apparaît. Brissack comprend, se retourne vers Gaston et moi. Du potentiel crime d'un mari jaloux, on glissait vers un double meurtre, le genre de truc d'un tueur en série, d'une série à l'américaine. Deux macchabées au pied d'un même arbre, ça fait un sacré cimetière de l'Ardenne...

2006 – Jour 11, midi et quelques

Je suis au poste, mais pas à mon bureau. Brissack a eu la gentillesse de me faire du café. En deux jours, ma tête est passée partout à la télé, dans les journaux. Je deviens une vedette internationale depuis que des Allemands et des Français se renseignent sur l'affaire. Mon appart a été fouillé, ma bagnole nettoyée, mon téléphone étudié... J'ai été mis au frigo. Le juge a accepté de me laisser en « liberté » mais j'ai demandé la faveur de rester pour quelques jours dans la cave, en cellule, chez nous. Rentrer chez moi ? Voir les gens se ruer vers moi pour me questionner ? Leur dire quoi ? Ne rien dire, se cacher, laisser le temps faire. C'est ainsi que mon père a toujours procédé.

J'ai d'abord dû contacter un avocat. J'avais pensé à un type sur Bouillon, arrêté un jour en état d'ivresse après je ne sais plus quelle soirée de bienfaisance d'un service-club local. Parce que je l'avais laissé conduire jusqu'à chez lui, il m'avait laissé sa carte. Même si je l'avais jetée depuis longtemps, je me souvenais quand même du nom. Il a refusé. Pas pour lui, pas son domaine, mais il m'a conseillé un type habitué des plateaux de télévision, qui connaît du monde, et qui plaide aussi. On s'est vus, je l'ai regardé proclamer mon innocence, mon abattement... quel acteur ! Et puis plus rien, « vous verrez ça avec mon assistante ».

Interrogé pour la ixième fois, j'ai été conduit dans la plus grande pièce du commissariat, celle des conférences mais qu'on utilise seulement quand c'est la fête au bureau. Assis en face de moi, Brissack remue sur sa chaise ne sachant comment s'installer ; à ses côtés, le flic « spécial », le chef en personne, qu'on nous a envoyé. Faut dire que deux morts dans une

commune qui d'habitude colle des procès l'été aux kayakistes, ce n'est plus le même registre, la même catégorie. Un temps d'arrêt, l'invité démarre :

— Inspecteur Lavallée, c'est votre collègue Brissack qui s'occupera de cette affaire. J'ai été envoyé ici en observation. Vous n'êtes accusé de rien, mais nous devons encore vous interroger. On peut commencer ?

J'acquiesce.

Françoise ? Que dire ? On s'est aimés, mais ça fait bientôt dix ans qu'elle a sa vie, ses vacances, ses amies. J'ai mon boulot, mes collègues... On se connaissait depuis mon arrivée ici elle et moi ; je présume qu'on finit toujours par se lasser de tout. On a fait notre vie, dans la commune ou presque. Pas d'enfants, elle n'en voulait pas. Elle a bien travaillé un peu, mais elle s'est arrêtée rapidement. Je m'en foutais car je continuais le mien. Elle partait, revenait... et puis, un jour, elle était plus là. Ses affaires sont restées...

— Quoi ? Un mot ? Nan, rien de tout ça ! J'ai cherché dans ses affaires, téléphoné à sa famille... rien. Elle s'est comme effacée. Je me doutais qu'elle voyait quelqu'un d'autre, mais je n'ai jamais voulu savoir, jouer au mauvais flic qui surveille sa femme. Et puis quoi ? Tabasser le type ? Comme si elle allait m'aimer plus après avoir détruit ses rêves d'envol. Elle est partie. Point.

Dans mes moments de silence, les yeux fixés sur le micro qui enregistrait mes propos, seules les respirations des deux autres se laissent percevoir. Je me dis que peut-être ma vie est un peu la leur aussi ; qu'après le temps de l'écoute vient celui de la réflexion.

— Nan, je ne sais pas non plus avec qui. J'espérais juste que ce soit avec un type qui prenne soin d'elle. Pas que je l'aime... aimais encore, mais juste parce que ce n'est pas mon truc, la revanche. Elle croyait aux nuisances des ondes qui foutent le cancer à long terme, elle n'était pas trop bien avec les portables et les courriels. J'avais en général des mots sur la table quand elle partait, pour où et combien de temps. Souvent, ses copines venaient à la maison ; moins ces derniers temps. Aucune ne lui connaissait d'amant ou

un truc dans le genre ? Qu'est-ce que vous voulez que je vous réponde... Elle n'avait pas de bagnole, juste un vélomoteur.

— Et t'imaginais quoi ? Qu'elle était partie faire un tour du monde ?

Je sens une gêne. Brissack est mal à l'aise. L'observateur me lance un regard sceptique après sa saillie. Un silence de quelques secondes. Brissack boit un coup, je l'imité. L'observateur se redresse sur sa chaise et balance son dos légèrement en arrière pour l'étirer un peu. Mon regard passe de l'un à l'autre. Ça sent le deuxième round. Brissack se lance enfin :

— Tu sais qu'on a un second cadavre, qui se trouvait sous Françoise... On a les résultats depuis ce matin et le procureur fera une annonce à la presse vers 14 heures.

— Et ?

— C'est la petite Éléonore Devaux.

— Léa ?

1976 – Vers la fin de l'été

Il y a des noms qu'on n'oublie pas, surtout quand vous avez été des proches. On peut nier des personnes pendant des décennies et puis, d'un coup, c'est comme une vague de souvenirs accrochés à un prénom, un visage. Elle n'était pas très grande, des traits un peu ronds et des cheveux blond-roux... Je venais juste de sortir de l'académie de police, ou presque.

C'était l'été. Je découvrais encore mon nouvel environnement de travail dans ce lieu reculé de la ville, avec son grand « v ». Mes parents ne m'ont rien dit quand j'ai choisi ce lieu d'affectation. Ma mère baissa juste la tête après un « c'est loin » dit à elle-même, et du coin de l'œil scrutait mon père dans l'attente d'une réponse. La nappe était mise et, au début, on fêtait ma réussite ; porcelaine blanche, tarte aux pommes, un truc sans âge. Lui me regardait, les yeux vides, silencieux depuis ma volonté de partir de l'autre côté du pays pour travailler. À sa remarque sur la tristesse que je faisais à mes parents en détruisant ma carrière avec un exil aussi lointain, je lui ai répondu le changement de vie, l'apprentissage d'un autre milieu. Il souffla, soupira et, de ses lèvres, un « foutaise » siffla entre les dents. « Si tu veux une vie par toi-même, on ne te retient pas », finit-il par lâcher. Ma mère baissait toujours la tête, mais je sentais qu'elle avait clos ses yeux pour éviter de pleurer. « Je ne veux pas la confrontation avec toi, j'ai juste envie de prendre un peu l'air. Et puis, Vresse, ce n'est pas si loin au fond », dis-je en me levant, comme pour m'excuser. « Non seulement tu fais pleurer ta mère, mais tu me déçois encore plus. On ne t'a pas élevé comme ça. » Il détourne la tête, se focalise sur les restes de sa part de dessert, saisit la fourchette et en coupe un morceau avant de l'enfourner. J'étais là, comme pétrifié devant un monstre, à attendre je ne sais quoi, son autorisation peut-être, les mains moites serrant le dossier de la chaise... La déglutition terminée, désireux de clore ses reproches et non-dits, il juge : « On ne te

retient pas. » Ma mère, le visage bas, boit une gorgée de café après s'être essuyé les yeux.

Deux mois après mon arrivée, je restais encore dans l'ombre de mon chef sur place, Didier Grenat. Le chapeau vissé sur la tête, un long imperméable un peu fripé, il me faisait l'impression d'un Maigret de campagne, la pipe en moins. Il me montrait les lieux de braconnage, là où les jeunes se réunissent et, l'alcool aidant, se perdent en conneries communément appelées délits mineurs. Un peu la drogue car les hippies se sont immiscés partout, même en ces contrées reculées où, comme il me disait si bien : l'ordre doit régner. « Les parents et grands-parents trafiquaient le tabac d'une frontière à l'autre. Nouvelle génération, nouveaux produits. » Il pouvait aussi rester des heures sans parler, tout comme moi, juste à regarder le paysage vallonné et à écouter les bruits de l'eau au fond du ravin, le rapace qui chasse. Parfois, c'était quasi mystique, tout comme à son enterrement plus tard, quand il reçut comme seul office un requiem... de je ne sais plus qui, mais c'était long, triste, contemplatif. C'était un type du coin, un taiseux, quelqu'un chez qui, à la place de la conversation, on se regardait boire le café ou la goutte au son de l'horloge murale.

Cet été-là, malgré le fait qu'il touchait à sa fin, restait encore chaud. Grenat m'avait convié à son rituel du dimanche, celui de la radio au café du village. Le vieux Delagrangé faisait réunion comme il aimait le dire, autour du poste et de la probable victoire de son club de football favori. Là-bas, une dizaine de fidèles, entre grésillements et bruits de foule, imaginaient l'action, attendaient le but. Moi, j'y allais parce que je n'avais rien d'autre à faire dans la chambre que je louais un peu en dehors de la route du château Lacrou en bordure de Chairière, chez la veuve Dossogne. Je prenais une bière au début, et puis un café, avec son biscuit et sa crème.

Ce dimanche-là, la victoire s'envola dès le premier quart d'heure et le supplice se mêla bientôt à l'humiliation. Certains se sont levés, vaincus, en se disant qu'ils liraient le lendemain dans la presse le résumé de la bien triste débâcle. Grenat discutait au-dehors et puis, un moment, je ne l'ai plus

vu. J'ai ressenti ce que je déteste vraiment : un grand moment de silence et de vide. Ma plus grande crainte a toujours été l'abandon. La poignée de naufragés qui avaient attendu l'ultime coup de sifflet de l'arbitre se sont dispersés dès les premières mesures de l'interlude musical annonciateur de l'émission suivante. Le père Devaux, ce jour-là, avait noyé son chagrin. Il se leva, tangua, et jugea nécessaire d'attendre un peu. « J'vous ramène », ai-je osé en passant à côté de lui, la main posée sur l'épaule. Il ne dit rien mais me fit un signe qu'il était prêt à me suivre. Je le soulève et passe mon bras sous son aisselle, l'invite à s'appuyer sur moi. Un grand gabarit, le pantalon devenu trop court qui s'accroche au ventre rond par l'entremise d'antiques bretelles. La chemise est usée, celle du dimanche, quand « on sort » ; l'odeur de bière, d'un tabac de cigarettes roulées atténuent un peu les effluves de gomina. Plus qu'une marche et quelques mètres pour sa camionnette, non fermée, les clés dessus. Sa voiture, elle servait à tout le monde et elle transportait au besoin mouton pour l'abattoir, paille, outils ou bois de chauffe. Elle sentait la ferme, le labeur.

Quelques lacets sinueux en direction du hameau de Conrad et une boîte de vitesse récalcitrante le faisaient sourire. Ma conduite était hésitante, rythmée par des à-coups nerveux. Je sentais son regard, j'avais l'impression d'être examiné, jugé. Il avait la tête du pacha fier de lui, la main accrochée à la poignée de maintien de la portière. Il se parlait à lui-même, murmurait des extraits de phrases dont lui seul connaissait le sens et la raison. Et puis le chemin de terre et de cailloux, sur la gauche, creusé par le va-et-vient des véhicules, avant d'arriver quelques dizaines de mètres plus loin, dans la cour d'une ferme avec ses dépendances en U. Des freins qui grincent, la porte du logis qui s'ouvre et sa femme qui le guette sur le pas de la porte. Oui, c'est moi qui le ramène... Il n'était pas en état de conduire... Oui, c'est moi le nouveau policier... Non, merci, je ne rentre pas, je préfère repartir et le laisser se reposer... Et c'est là qu'elle m'est apparue.

— Léa, va reconduire le jeunot, même par la forêt il mettra du temps s'il repart à pied.

Le ton est brut, mais doux. Ce n'est pas un ordre, mais c'est comme ça parfois que les gens se parlent. Mon regard suit la direction des mots, elle est là.

Léa sortait d'une grange, bottes en caoutchouc aux pieds et salopette en jeans. Après s'être essuyé les mains sur les hanches, elle acquiesça aux ordres de la mère et me fit signe de remonter, mais côté passager cette fois. Déjà la matrone rentrait, poussant son homme par les épaules. Une voix plus forte, incompréhensible, devait sans doute tenir un discours moraliste : de retour... ramené par la police... t'as pas honte ? J'imaginais aisément la scène pendant que lui, assis, ne cherchait au fond que le calme d'un dimanche après-midi. L'équipe avait perdu mais ça, elle ne pouvait pas comprendre. La traite des vaches se fera probablement sans lui ce soir.

En route, Léa – elle voulait qu'on l'appelle Léa et non Éléonore, le prénom de sa grand-mère – me remercia. Sans plus. Et quand le silence est devenu sans doute trop long, elle me proposa, après de multiples détours et circonvolutions, de venir à un truc plus... jeune, osa-t-elle, « mais pas en uniforme, juste habillé normal ». Je souris et accepte. Elle regarde la route, écoute mes indications et finit par s'arrêter chez moi. Dimanche touchait à sa fin à présent. Déjà l'odeur du soir glissait le long de la vallée. La vieille Dossogne m'attendait comme à son habitude, assise au soleil sur le banc de pierre, près de la porte d'entrée.

Je sors de la voiture, elle se lève pour rentrer préparer le souper¹. Oui, ça va avec elle, elle est gentille et cuisine bien. Oui, je l'aide à faire ses courses et puis, dites à votre mère que j'ai été heureux de la rencontrer. Sourires convenus, portière qui se ferme et début d'accélération. Un demi-tour de la camionnette dans des graviers usés, un salut de la main et je me retourne vers la porte entrouverte de mon logement. Dedans, le bruit de la viande qui crépite déjà dans son beurre m'indique qu'il sera bientôt temps de manger.

¹ Souper : signifie le repas du soir en Belgique.

OceanofPDF.com

1976 – Fin septembre

Alors que la semaine a été tout aussi ordinaire que les précédentes, j'ai senti un regard différent de la part de certains. Le père de Léa avait raconté au libraire son retour, sa femme et ma conduite hasardeuse avec la bétailière. Il en avait ri, parlé à d'autres, et l'histoire s'est ainsi répandue. Grenat m'a souri un matin quand le récit arriva enfin jusqu'à lui, disant que j'avais bien fait, que c'est comme ça qu'on crée des liens. Je me surpris même à un « bonjour » franc en réponse à un salut du bras d'un habitué du café dominical. Cela avait été pour moi comme un baptême, j'entrais en communauté rurale comme on entre en religion. Je devenais enfin visible, quelqu'un. Après avoir observé, j'en reproduisais maintenant les coutumes et, les jours suivants, une fois les touristes sur le départ, la même routine tranquille reprenait son cours, son temps. Le silence revenait en Ardenne et on entendait à nouveau la Semois chanter entre les rochers.

J'étais dans l'attente de la fin de semaine. Je ne l'avais pas revue, Éléonore. La soirée dont elle m'avait parlé avait lieu un peu avant Corbion, sur la nationale qui repique de Poupehan presque en droite ligne vers la frontière, dans une zone où nous savions très bien, Grenat et moi, que c'était le territoire des passeurs de tabac. Samedi m'a semblé plus long qu'à l'accoutumée. Je percevais mon énervement en me demandant, simplement, comment j'allais m'habiller. Par obligation ou par habitude, je téléphone chez mes parents. Deux sonneries, ma mère décroche. Chaque semaine, le même rituel, à la même heure. Elle chuchote toujours, assise sur la chaise à côté du meuble où trône le téléphone, dans le corridor. Je l'imaginais guetter l'heure à l'horloge du salon, comptant les tic-tac et puis se lever, sans bruit pour ne pas déranger le mari dans son programme télévisé. Sortir dans le corridor, veiller à fermer la porte derrière elle et puis s'asseoir, attendre la sonnerie. « Non, ton père n'est pas là » ou « il ne peut pas venir,

il lit son journal » était l'excuse employée pour ne pas avouer que, bien que le temps passe, il ne me pardonne toujours pas. « Tu manges bien ? T'es sûr de ton choix ? Tu reviens quand ? » étaient aussi les passages obligés de nos appels hebdomadaires. Et puis je raccrochais, laissant une pièce pour payer l'appel régional à ma logeuse.

Ce soir-là, Léa m'a présenté à ses amis. Bern Schmidt, un grand type carré, musclé. Fils et petit-fils de bûcherons allemands installés ici dès la fin de la guerre. Il me donne d'emblée l'impression d'être un peu fou avec son regard qui s'évertue à fuir le mien. Ses mots sont secs, claquent. Il a encore dans son verbe des gènes teutons, surtout dans les « g » et les « r ». On parle encore allemand dans la maison, ça se sent. Pas agressifs mais parfois obscurs, les propos se veulent cinglants et francs. Léa m'initie. Lui, c'est « Geronimo » son surnom, son père c'est « l'Indien ». Ils ne sortent pas beaucoup de leur ferme, si ce n'est pour s'approvisionner. La ferme, c'est leur réserve. J'approuve et, sans y paraître, place enfin un visage sur les surnoms maintes fois entendus dans les conversations. Bern, Bernhardt en fait, est toujours en pleine révolte. Pas méchant, me dit-elle, juste en colère. Il faut savoir parfois lui parler, le maîtriser. Elle insiste sur les derniers mots, s'approche de lui comme on dompte un animal. Elle tend la main, il sourit, ils se regardent, la caresse, je comprends que je suis de trop dans cette histoire, et moi aussi, à ce moment, je cherche du regard un ailleurs.

Quelques autres étaient présents, dont j'ai oublié les noms tant ils furent de passage, mais elle, elle était aussi là. Françoise Van Aalst, avec son pantalon serré et sa veste pseudo-militaire, un tee-shirt cintré par dessous. Les cheveux bouclés, sans maquillage, elle s'ennuyait également de l'exubérance de Bern et de Léa. Je l'ai senti tout de suite. C'est peut-être ce qui a fait qu'on s'est rapprochés ; notre ennui, notre réserve à nous. Quelques bières, du rock, un peu d'herbe, que je décline poliment en déclenchant une vague de rires et de sourires. Pour certains, j'étais l'ordre, la discipline, l'ennemi. Françoise, en plaçant sa main dans la mienne, a fait

tomber cette barrière. Bern et Léa, eux, étaient dans leur monde. Ça riait, ça dansait entre psychédéisme et mysticisme ; Bern imitait le loup, des chiens lui répondaient.

Est-ce à ce moment-là que commence l'affaire Devaux ? Je ne sais pas... Est-ce dès ma rencontre avec son copain ou, plus tard, dans la soirée, quand il déclara, solennel, une expédition vers l'hôtel ? J'en sais trop rien. Du groupe, Bern et Léa se montrent les plus enthousiastes. Moi j'hésitais, ne sachant trop à quoi m'attendre, ce qu'il en retournait. D'une voix enfantine, Léa supplie Françoise de les suivre, ce qu'elle accepte à reculons. Un regard de sa part et je décide de me joindre à eux. Faut d'abord reprendre les voitures, retraverser la région en évitant Vresse pour ne pas attirer les regards, et puis se diriger vers l'autre flanc de colline, se guider ensuite par les bois pour enfin arriver par son jardin. L'hôtel, c'est l'ancien *Vivier*, abandonné il y a quelques années. Trop humide, trop vieux, sans le confort moderne que le touriste pense être en droit de réclamer. Une grosse bâtisse aux murs épais, en pierre, aux fenêtres étroites, au toit d'ardoises. Deux étages, vingt-cinq chambres. Un fantôme délaissé le long d'une route oubliée des guides touristiques.

Arrivés au plus loin, on abandonne les véhicules dans un chemin de sous-bois. On avance en ligne ou presque, Geronimo guidant la troupe à la lueur de sa lampe torche. Le bruit de la rivière qui serpente et ricoche sur les roches se mêle au craquement des bois morts. Un pont de bois glissant que j' imagine vert de mousse. On devine, à la lueur de la lune, enfin, les contours du bâtiment. Léa et Bern s'aventurent plus vite à l'approche du but. Ils sont déjà venus ici avant, c'est certain. Françoise me tient le bras, n'est pas à son aise. Elle n'est là que pour faire nombre. « Venez ! ordonne Léa, la porte de la cave n'est toujours pas réparée. » Et on suit, Françoise et moi, tâtonnant les murs d'un bras, l'autre placé devant soi de peur de perdre la personne qui vous précède, le pied cherchant appui dans le noir des marches ou le sol au relief incertain.

Une heure, peut-être plus, dans l'ancien hôtel. Quelques chambres possédaient encore une partie de leur mobilier laissé là car trop vieux ou invendable, la cuisine était vide de ses assiettes et casseroles. L'antique feu ouvert sentait l'humidité et la suie, le poêle était froid. Bern et Léa nous sèment aisément dans les méandres des couloirs ; mais aux bruits entendus par après, nous savions que nous devions être discrets, les laisser à leurs jeux. Françoise me propose de redescendre et de les attendre, de leur laisser ce soupçon d'intimité, ce que nous avons fait en ressortant du bâtiment pour nous promener, à même la nuit. Assis sur un rocher cintrant le cours de la rivière, elle ne me lâchait plus la main, me parlait d'elle, me questionnait. Pourquoi policier, pourquoi ici, pourquoi, simplement. Quand nous sommes revenus sur nos pas, les quelques autres s'étaient envolés sauf Bern et Léa, toujours dans leur chambre. Ne restait plus qu'elle et moi, et un feu allumé fait d'un bois mouillé qui crépite avant de se consumer. Je le relance un peu pour nous réchauffer, la lumière jaillit, elle m'embrasse une fois, puis une seconde, et puis ce fut à mon tour. Le temps ne comptait plus.

1976 – En novembre

Ce pays n'aime pas les nouveaux, c'est pour ça que l'hiver est rude et long, m'annonce un jour Grenat alors qu'on était tous les deux. T'es nouveau, on verra si tu seras toujours là au printemps. M'enfin, t'es pas seul, il paraît. Pas un mot de plus, pas besoin, tout était dit. Le sourire qui suivit me fit comprendre qu'il savait, et que si lui savait, d'autres aussi. Françoise et moi étions discrets ; elle par respect pour sa famille très croyante et qui la voyait prendre pour époux un homme du pays, moi, pour ne pas briser mes liens avec la communauté. La peur du faux pas, du bruit qui court. Je passais la prendre, loin de chez elle et nous nous promenions, allions au cinéma en ville, parlions de refaire le monde, de la crise, de la vie. Et puis le soir, je la laissais à quelques virages de chez elle, et nous nous quittions, l'espace d'une semaine. Même heure, même jour. Pour nos rendez-vous, on se promettait un « j'y serai ou je te préviendrai ».

Une fois, je la croise à la supérette, aidant sa mère pour des commissions. Un sourire dans son dos, un baiser posé sur la paume de la main sur laquelle on souffle en espérant qu'il atteigne sa cible. Baiser que j'attrape au vol, mimant le papillon pris dans les mailles d'un filet. La mère qui se retourne et moi, gêné de ma posture, de mon mime, qui m'excuse platement. Rire discret de Françoise, un bonjour poli de la mère expiré dans un profond soupir et les deux femmes qui continuent leurs chemins. Moi, planté là à relire à nouveau la liste de ma logeuse : du café Chat noir, du savon Le Chat... une petite ménagerie.

À tout bien y réfléchir, ça a commencé de manière certaine vers le 20 ou le 21, quand le père de Léa a téléphoné, tôt dans la matinée ; en tout cas, avant que nous ne commencions notre tournée. Sans nouvelles d'elle depuis deux jours, il s'inquiétait, posait des questions. Il faisait le tour des connaissances de sa fille, avait essayé les voisins. Grenat n'a pas eu besoin de me

demander quoi que ce soit, au volant, j'ai pris la direction des Schmidt. « Elle est toujours avec Geronimo ? », me demande-t-il pendant le trajet. « Oui, que je sache », lâché-je après un moment.

Je connaissais l'adresse, mais n'étais jamais passé outre le panneau « entrée interdite », en bordure de la route. Écriture hésitante, lettres passées et retracées pour donner un soupçon de fraîcheur à l'avertissement. Un chemin cahotant, Grenat qui serre les dents. Je le sens nerveux. Quelques aboiements, un chien de berger et de garde s'élance dans notre direction, menace de ses crocs notre voiture. La police n'effraie plus. « Tu ne dis rien et tu regardes », me glisse Grenat en détachant la ceinture de sécurité. Les aboiements redoublaient, et j'entrevois un autre chien qui sort d'un abri, certainement plus vieux mais pas plus rassurant. Un cri, les chiens se taisent presque en chœur. Entrée du propriétaire, un large type, le vêtement maculé de taches, de la graisse de voiture sur les mains, la cigarette éteinte dans la commissure des lèvres. Des mots en allemand vers les chiens. Demi-tour de quelques mètres avant de se coucher, toujours face à nous. Nous sortons de la voiture mais je reste attentif, comprends mieux le panneau, comprends mieux les mises en garde de Grenat.

Gunther Schmidt toise Grenat sans un mot, à un mètre de lui, pendant plusieurs secondes, avant un « *Ja, Grenatt'* », signe d'un début de conversation.

— On cherche la petite Devaux, celle que ton fils fréquente. Elle ne serait pas chez toi ?

Silence.

— *Nein.*

— Et ton fils, il est là ? On peut lui parler ? Tu sais, son père la recherche, une connerie d'enfants encore.

Une main puissante sort d'une poche un briquet, rallumant en quelques essais la cigarette. Une inspiration, une expiration et la fumée qui nappe Grenat volontairement.

— Elle n'est pas ici, lui dit-il avec un fort accent avant de se retourner et de repartir vers la grange.

Grenat attend quelques secondes, et puis lui emboîte le pas sans autre forme d'invitation. D'un geste, il m'ordonne de rester dehors, près de la voiture et je le vois disparaître derrière la porte de bois d'une ancienne grange, d'un probable garage. Un coup de vent, des feuilles qui volent et le bip répété de la radio qui se met en branle, annonceur d'un appel. Assis au volant pour échapper à la surveillance des chiens et au vent qui se lève, je décroche pour m'entendre dire qu'une violation de domicile avait été constatée au Vivier. Un voile d'ombre passe alors dans mon esprit, comme une sorte de pressentiment. Je note l'adresse bien qu'elle me soit connue, hésite un instant et me décide pour finir à aller chercher Grenat. J'espérais un mouvement, des ombres changeantes, scrutant au travers du pare-brise un éventuel retour, prétexte à ne pas enfreindre sa volonté. En m'approchant du bâtiment où ils avaient disparu, je sens l'odeur forte de la mécanique, entends le bruit de l'outil sur le métal, des bribes de mots, pas de réelles phrases. J'entre, sans frapper, mais en m'excusant avec des mots qui restent coincés dans ma gorge, et vois Grenat debout, à côté d'une Ford Escort en pièces détachées, le capot béant, les phares au sol. Des jambes dépassaient sous le moteur. Accrochés à une poutre, des faisans faisandaient, deux ou trois tout au plus. À l'intérieur, je distingue plus facilement leurs odeurs.

— Je t'avais dit de rester dehors.

Sur l'instant, je me suis senti tellement fautif.

— On nous a appelés pour un autre truc, balbutié-je en finissant ma phrase comme à bout de souffle.

Un soupir, un regard. Grenat se détourne de la voiture et se dirige vers moi après avoir donné un léger coup de pied à l'Indien en guise de salut. Arrivé à ma hauteur, on entend : « Il est dans le bois, sur la crête du Sacré-Cœur, après la vieille mine. Il coupe. Une fois là-haut, suivez le bruit. Il a pris la jeep ce matin. » Grenat avance, ne s'arrête pas, ne me regarde pas. Toujours

fixé sur la carcasse mécanique, je saisis dans mon dos juste un « allez, viens ! », et le suis, sans un mot, comme sorti d'une torpeur.

OceanofPDF.com

1976 – En novembre, un peu plus tard

Il ne m'a pas parlé pendant le trajet, préférant s'acharner sur le changement de vitesse et dans le jeu des pédales. Parfois, il maugrée entre ses dents comme s'il dialoguait avec lui-même, comme s'il m'engueulait sans oser réellement me faire face. Pas un mot pour moi si ce n'est pour obtenir confirmation de ce que je lui avais déjà dit. L'agente immobilière chargée de vendre le *Vivier*, notre hôtel et parfois notre refuge, a remarqué que l'on avait forcé une porte à l'arrière alors qu'elle venait pour des métrages et des photos. Elle a vu des dégâts à l'intérieur et a appelé la police. Grenat a le regard mauvais lorsque nous nous arrêtons sur le bas-côté, près d'une dame d'entre deux âges, tailleur bleu-gris un peu trop serré. Un sourire commercial, un pas qui l'amène, en quelques enjambées, à hauteur du conducteur. Grenat baisse la vitre à défaut d'ouvrir la portière.

— Marion, t'es certaine que ce n'est pas encore des gamins ?

— Didier, je ne vous aurais pas appelés, toi et ton collègue, pour quelques bouteilles et des « cigarettes qui font rire » dans les dépendances... Si quelqu'un est rentré en cachette ici, c'est pas à moi à aller le déloger. On ne me paie pas pour faire fuir les vagabonds.

Soupir, vague regard dans ma direction comme pour me demander si c'est encore une de nos soirées qui a dégénéré. Je nie par un mouvement de la tête avant que nous ne nous décidions à aller y voir de plus près. Quelques pas vers le coffre pour prendre les lampes torches, celles que nous utilisons pour traquer les braconniers. Ordonnant à Marion de rester proche de son véhicule, je me concentre surtout à ne pas trop montrer que je connais l'endroit et ses entrées cachées. La cave, avec son seuil de pierre bleue qui dépasse un peu du sol, l'odeur d'humidité qui surprend avant de s'en accommoder, et puis ces petites mousses et lichens qui rendent les

carrelages glissants. L'escalier de bois et sa marche qui craque à chaque passage pour déboucher au rez en repoussant une porte qu'on ne cherche même plus à fermer depuis bien des années. Le hall, et Grenat qui s'arrête.

— Qu'est-ce que tu vois ?

Son jeu favori, m'interroger, savoir si je regarde, si je comprends ce que nous faisons.

— La poussière n'est pas uniforme au sol, on peut donc se dire qu'il y a du passage régulièrement. Des traces sur le comptoir dans la poussière, probablement des traces de doigts ; sans doute calligraphiant un nom, un prénom, un jeu... Les traces partent vers l'ancien restaurant, et donc sans doute la cuisine, mais aussi vers les escaliers centraux et, à mon avis, vers les étages des chambres.

— Cuisine ou chambres ? poursuit-il.

— Mmm... cuisine, pour le métal, dis-je plus sûr de moi. Normalement, les chambres doivent être vides...

— C'est bien ! ose-t-il en conclusion, avant de reprendre sa marche.

Entre les lattes des volets mi-clos, on entend l'accélération d'un camion sur le bitume.

Notre visite ne donne rien, ni dans la cuisine, ni dans les chambres, que nous parcourons assez rapidement. Quelques-unes ont encore des sommiers, des déchets récents jonchent les moquettes. Je reconnaissais les lieux, imaginant un instant Léa et Bern, ce fameux soir-là.

On s'apprêtait à partir, mais je restais pensif en fixant la loge qui jouxte le hall parce que quelque chose n'était pas là dans mes souvenirs. Je me remémorais mes rencontres tactiles dans le noir et remarque un élément que je ne connaissais pas, que je n'avais pas ressenti comme ça lors de nos visites nocturnes. Ce n'est pas que j'étais à proprement parler un habitué du lieu, mais j'y suis venu quelques fois, toujours avec les mêmes, pour passer du bon temps. Et si les autres en profitaient pour braver les interdits, Françoise et moi passions de longs moments au rez-de-chaussée à parler, à apprendre à se connaître, à s'apprivoiser.

— L'armoire !

— Quoi, l'armoire ? me demande Grenat, en se retournant, le faisceau de la lampe dans les yeux.

— Cette armoire n'est pas à sa place, il y a une porte derrière, j'en suis certain.

— T'es certain de toi ? me questionne-t-il pour obtenir une confirmation.

— Pourquoi mettre une armoire devant une porte ? Tu m'expliques ? Tu reconnaîtras que cela n'a pas beaucoup de sens.

— Et tu sais ça comment ?

J'élude le sous-entendu en pointant du doigt la partie de chambranle encore visible d'où nous nous trouvons.

On projette alors le faisceau de nos lampes vers les pieds et on remarque assez vite les traces légères des griffes sur la pierre noire du motif carrelé, les poussières et saletés déplacées. Au bruit, j'entends Grenat qui retire sa veste, sa lampe dessinant des mouvements désordonnés qui parfois m'aveuglent en passant sur mon visage. Je l'imité pour être plus à l'aise dans mes mouvements ; on dépose nos vêtements sur une chaise poussiéreuse laissée là en son temps. « Au moins, on ne sera pas venus pour rien », me lance-t-il alors que nous nous agrippons à l'armoire. Elle fait son poids et on abandonne rapidement l'idée de la soulever pour la déplacer mais on le fait plutôt pivoter jusqu'à constater au travers des rais de nos lampes torches la porte dérobée qui s'offre à nous. D'emblée, la brillance de la poignée et de la quincaillerie nous saute aux yeux. Si jusque-là l'ambiance était encore bon enfant, elle disparut pour un sérieux professionnel. Je constate alors que Grenat sort d'une poche un nécessaire à crocheter les serrures, m'en étonne, mais au fond pourquoi ? « On ne va pas rester là à s'imaginer tout et n'importe quoi. Puisqu'on a fait tout ça, autant l'ouvrir », conclut-il.

Éclairé par ma lampe, il exécute quelques manœuvres précises avec un doigté que je ne lui connaissais pas jusqu'au clic net de l'ouverture. Je respire plus profondément pour ne pas montrer ma nervosité et je le vois,

lui, sourire en la devinant. Approchant sa main de la clenche, il me glisse :
« C'est pas pour ça que tu fais ce métier ? »

Sa main a fait pivoter la poignée, mon avant-bras pousse lentement la porte pour l'ouvrir en grand sans trop de bruit. On découvre quelques marches qui nous invitent à descendre vers ce qui semble être de nouvelles caves. Si le lieu ne m'effrayait plus, en ce moment précis, je frissonne l'espace d'un instant. Cette partie de l'hôtel m'était inconnue, j'avais l'impression d'outrepasser une fois encore des interdits, d'aller là où je n'avais pas à être.

Au niveau des caves, sèches, à la différence des autres que je connaissais, il y a comme une odeur d'essence et, en suivant un câble laissé là sur le sol, Grenat arrive, dans le repli d'un mur, à une nouvelle porte qui donne accès à un générateur. Je m'avance tout en restant à quelques mètres de lui. Je balaie le faisceau de ma lampe de gauche à droite afin d'éclairer le corridor qui s'offre à nous. Arrivant à son niveau, je le vois fixer une jauge et constater un reste de carburant alors qu'il contourne le moteur. Un clic, un second, et le bruit d'un démarreur qui toussote d'abord et résonne ensuite ; de la lumière. « Qu'est-ce que c'est que ce truc ? », lance-t-il, découvrant l'espace ainsi révélé par la clarté nouvelle.

Une fois refermée, la porte diminue déjà fortement le bruit de l'engin par un système de calfeutrage fait de tissus entremêlés. Un conduit en plastique souple partait du générateur vers un ancien soupirail mais le système mis en place n'évacuait pas l'entièreté des vapeurs de diesel et les gaz de combustion, d'où cette odeur à notre descente de l'escalier. Une série de pièces prennent vie, éclairées par des ampoules pendantes à distance irrégulière, placées là telles des guirlandes tristes.

Nous éteignons nos lampes devenues inutiles et en profitons pour visiter en hâtant le pas. C'est comme un passage secret pour un autre monde, l'impression d'entrer dans le terrier du Lapin blanc. Plusieurs logettes servent à entreposer du matériel et des cageots d'une autre époque, mais ce n'était rien par rapport à ce que nous allions découvrir dans la grande salle

qui, d'après mes estimations, devait se trouver sous les cuisines de l'hôtel. Au milieu, des pièces mécaniques d'une machine partiellement démontée dont je devine tout de suite l'utilité : une presse d'imprimerie. À gauche comme à droite, des résidus de papiers et de nourriture. Grenat fait le tour de la presse et commence à fouiller nerveusement dans les pièces disparates à la recherche de je ne sais quoi. Mon regard est attiré plutôt sur la gauche où gisent, dans une caissette en bois, quelques billets de cinquante, cent et mille francs dont je m'aperçois bien vite qu'ils ne sont imprimés que sur une seule face. « Les plaques ne sont plus là, s'énerve Grenat en faisant claquer deux pièces de métal l'une contre l'autre ; on n'a que du papier et des déchets. » Au format, à la couleur, au toucher, on aurait dit des vrais... Je m'entends encore balbutier « des faux-monnayeurs » en laissant se froisser une feuille de Baudouin à cinquante francs.

— Va falloir que tu reconnaisse une machine type Napier ou Stanhope, mon garçon. Ici, avec l'alcool, le tabac et les faux billets, t'as la Trinité ardennaise... Bon, on dirait que c'est notre journée en fin de compte... Faudra prévenir le juge de notre découverte. C'est Marion qui va être contente.

Je n'en revenais pas, j'avais peine à y croire. Et puis la peur d'être surpris me saisit ; un froid intérieur qui me serre la poitrine face au sentiment du danger, sans doute trop perceptible, Grenat me fait un signe pour m'inciter à remonter. Machinalement, le pas légèrement pressé, je retourne alors vers l'escalier et le hall. Et puis cette impression de stress qui vire à l'angoisse.

— Grenat ? dis-je à haute voix. Grenat ?

Ses pas résonnent sur les dalles du sol après quelques instants, dans mon dos. Je ne sais pourquoi je l'ai vu, pourquoi mon regard s'y est arrêté. Et mon doigt qui montre, dans le recoin d'une marche, presque absorbée par le relief de la pierre, une chaînette brillante en or et trois lettres pendantes : *Léa*.

1976 – En novembre, quelques jours après

Nous sommes l'attraction, le roman devenu réalité. De la place du village, comme rayonnant dans les rues principales, des véhicules stationnent, des journalistes radio émettent dans un brouhaha de journaux parlés dont parfois l'écho du direct s'entendait dans les cuisines proches. Ça parle français, flamand.

La découverte des caves conjuguée à celle du bracelet de Léa faisaient en effet craindre le pire. La gendarmerie s'est annoncée un matin, accompagnée par des militaires encasernés qui, élan de solidarité oblige, se sont portés volontaires ; branle-bas de combat et battues ont ainsi rythmé les premières journées.

Les heures défilant, les parents Devaux se voûtaient, pleuraient, les micros tendus n'offrant plus alors que des sanglots, des reniflements, mais tellement populaires. Des voisins décidèrent de s'occuper des bêtes car fallait pas que la ferme se laisse aller. Le premier dimanche, une battue monopolisa les habitants, des chiens. On cherchait dans les absents de la journée des raisons de les relier à la disparition, à ce mot que personne ne voulait prononcer, mais que tout le monde laissait glisser, portes closes, en petit comité.

De ses amis, Bernhardt fut le premier suspect. Son physique, son caractère, et puis son nom, l'histoire de la famille faisaient remonter en tous les aigreur envers l'étranger. Des souvenirs de guerre, de Boches. Françoise a osé un jour, et sans doute par inadvertance, prendre ma main, laissant éclater tant notre relation que ses peurs ; murmures autour de nous. La deuxième semaine, les journalistes n'étaient déjà plus qu'un souvenir. Parfois, le téléphone sonnait au café ou à la maison communale pour en savoir un peu plus. A-t-on le corps ? Et les faux-monnayeurs, des nouvelles ? Et sitôt la réponse négative, le cornet raccroché.

Grenat et moi, dès les premières heures qui ont suivi nos informations, avons été mis de côté comme des moins que rien, des lampistes devant les gendarmes et leurs moyens en matériel, en nombre. Nous allions voir ce qu'était une enquête rondement menée, et puis rien. Du perchoir, nous sommes redevenus des acteurs, d'abord de second plan, pour finir seuls en scène avec les quelques autres de notre poste de police. Deux semaines, et Léa n'était déjà plus qu'un souvenir aux yeux de tous, avalée sans doute par l'Ardenne et ses légendes. Un autre mort prenant à son tour le devant de l'actualité au détour d'un cruel fait divers.

Au troisième dimanche, dans une église Saint-Lambert toujours aussi comble, les yeux scrutaient la famille résignée. La messe était plus longue, le curé était en manque de corps à glorifier jusque dans la tombe. Des cloches, seul le glas sonnait pour bien marquer les esprits et appesantir encore un peu plus l'atmosphère lourde du village. Les gens donnaient à la quête, pour les parents, pour les enfants disparus. Et puis ces chants vers Marie, le Père, le Fils... tous faisaient de leur mieux pour interpeller et qu'apparaisse enfin un geste, une révélation ; ne pas se faire oublier. Tant de bonnes volontés pour rien. Et puis ces bruits qui disaient qu'elle avait été vue ailleurs, avec un homme, une fois blond, ou noir, ou châtain...

Un moment, l'un ou l'autre médium osa s'aventurer, mais les habitants faisaient corps avec la famille. Un pendule pour un cadavre ? Une baguette à ondes ? Ces pauvres saltimbanques en manque de crédules n'ont fait qu'un tour. Et puis un jour, vers le milieu de l'après-midi, et comme c'était devenu une habitude depuis ce grand ramdam, on est partis, Grenat et moi, de la place principale, celle qui est dans l'ombre de l'église, pour des recherches dans les bois avec un grand Thermos de soupe. On était alors seuls ou presque, comme avant.

Les corbeaux de la région avaient également laissé des marques : « On a vu X, le soir, avec, à l'arrière de sa voiture, quelqu'un qui ressemblait à Léa », ou encore, « Je sais que c'est Y, un vieux conflit d'argent et de terrains. Léa aurait vu ou su quelque chose »... Derrière l'imagerie d'Épinal d'une vie

solitaire dans la souffrance se cachaient les petites ombres des revanches, des sous-entendus glauques. Grenat laissait ça aux hommes du commissariat, mais moi, il m'emmenait toujours. J'étais une sorte de successeur, un dauphin en eaux troubles.

Après avoir pris la direction du nord, en sortie de virage, le « On va aller du côté du Boche ! » sonna comme une mise en garde.

— On va passer par l'autre versant pour redescendre vers sa ferme. On va le prendre de loin, pour pas qu'il se doute, ajouta-t-il après quelques secondes. Je sais qu'on l'a interrogé, mais je veux quand même aller voir.

En regardant par la fenêtre, je croise du regard quelques marcheurs avec un sac à dos descendant en file indienne la route alors que nous, nous allions dans leur réserve.

On a garé la voiture en contrebas d'un sentier menant aux cabanes de chasse du Gros Louis. Devant nous, en coupant par la futaie et en grimpant à flanc de colline, du côté de la parcelle d'épineux, on basculera sur le bord de la propriété des Schmidt. Le soleil froid d'automne tentait vainement de réchauffer l'atmosphère. Je ne sais pas pourquoi mais un malaise me gagna quand j'ai vu le sérieux avec lequel Grenat a vérifié son pistolet. En croisant mon regard, il me sourit, avant de prétexter qu'il valait mieux savoir dès à présent si l'on avait un problème avec son arme plutôt que de le découvrir au plus mauvais moment. Du coup, c'est bête, mais j'ai fait de même avec mon revolver.

La gibecière de ma logeuse en bandoulière, chargée du casse-croûte, et nous voilà en route, avec les chaussures qui s'enfoncent juste un peu dans le sol humide, juste assez pour révéler l'odeur acide de pourriture végétale typique de nos contrées. On fait front, en silence, droit devant. Les ravinements créés par les pluies de la veille et surtout de cette nuit ne rendent pas la grimpe facile et souvent, en prenant sa respiration, on cherche d'une main une branche ou un tronc pour renforcer ses appuis. Les bottes glissent, temps pourri, les nuages gris prennent le pas et le froid s'installe, lentement mais certainement. En haut, on se fait une halte ;

Grenat est en sueur et le teint rougeaud. Je ne vaudrais certainement guère mieux et, pour reprendre contenance, je bois une gorgée d'eau avant de lui tendre mon bidon.

— Vous y alliez souvent, à l'hôtel ?

Cette phrase me fait l'effet d'une claque, comme ça, d'un coup.

— Ne me dis pas que tu ne connaissais pas l'endroit... C'est là que vous vous retrouviez, Françoise et toi ?

Groggy, j'en reste sans voix.

— Depuis le premier jour, je le sais. Et puis j'ai vu vos regards et vos gestes. Je ne dirais pas que ça plaît à ses parents, mais il y a pire comme parti, conclut-il un sourire en coin.

Je sens ma jambe qui tremble, mais ne sais vraiment si c'est à cause de l'escalade ou de l'annonce.

— Je me trompe ? Moi, ce que j'en dis, c'est que t'as pas mis longtemps à faire ton trou ici. Mais ses parents, c'est des classiques ; faudra t'y faire.

J'acquiesce, sans mot dire, pendant que lui me rend ma gourde et qu'un sourire traverse son visage. Pour un peu, c'est comme s'il se découvrait devant moi, un autre homme.

De nouveau en route, un petit chemin qui descend en serpentant. La semi-obscurité provoquée par la lumière couchante rend la procession plus délicate ; ne pas trébucher sur les racines affleurantes. Et puis l'approche de la ferme, par le haut, avec les aboiements des chiens de plus en plus audibles ; le bruit d'une porte que l'on claque, une lourde charnière qui grince. On se dirige là où se consume un feu de cheminée en regardant les fumées s'élever vers les étoiles naissantes. D'un geste, Grenat me fait signe de le suivre et nous passons par le hangar à l'arrière de la maison, qui sert à stocker du matériel divers, des bidons vides, des planches aux clous rouillés. Comme pour me rassurer, il me montre les chiens dans leur cage. Ils aboient dans notre direction, ils nous sentent.

La grange est allumée. Au bruit, on travaille de la tôle et, dans mon esprit, j'imagine Gunther Schmidt dans la même position que la dernière fois. Une

musique émerge entre les frappes d'un marteau, troublant le rythme de la chanson. D'un rapide coup d'œil, Grenat me fait signe qu'il est seul. On contourne l'édifice par la gauche, en passant au plus près des cages. Les cerbères aboient, non ils hurlent tant et plus, crocs dehors. Je m'écarte, les fixe et l'insulte vole, plus loin par derrière moi, en allemand, sans pour autant calmer les animaux. L'espace d'un instant, obnubilé par les bergers, j'en oublie Grenat avant de le sentir s'éloigner et je brise le sort, me libère de l'hypnose, des gueules, de la bave que je devine, pour poursuivre ma route. La porte est à quelques mètres, les sons sont plus clairs, les rais de lumière forment des angles vers la nuit qui tombe. Grenat s'avance encore et, dans un geste lent mais limpide, il libère son arme de son étui. Je l'imité. Il pousse légèrement la porte et pénètre dans le bâtiment, je l'imité aussi.

OceanofPDF.com

1976 – En novembre, nuit tombée

On pouvait se croire comme au théâtre avec des lampes froides qui éclairent la scène et les acteurs que nous sommes. Grenat et moi, debout, près de la porte et Gunther, appuyé sur l'aile avant droite de la camionnette, capot relevé, plongé à moitié dans le bloc moteur. Tout autour, l'amas du décor, allant de vieux meubles transformés en rangements pour outils, de la paille, du bois, des vidanges dans un coin et des pots rouillés à différents stades, bidons de plastique bleus à produits chimiques et des pièces de voitures, comme abandonnées, par terre. L'Indien a senti notre présence, se redresse et se retourne, nous brave dans une pose de défiance.

— Je savais que c'était toi. Le chien a l'odorat pour chasser les rats ! Qu'est-ce que tu fous chez moi, avec tes armes ? Puis, comme s'il me remarquait seulement : Toi aussi tu viens avec ton chien-chien... À la niche, toi aussi ! me lance-t-il la bouche large, le sourire carnassier, fier de lui.

Il a bu. Si ça ne se sent pas d'où je suis, cela s'entend. Mes yeux, quant à eux, passent de l'un à l'autre. J'étais là mais déjà comme aux abois, sans raison, par crainte.

— Je viens pour avoir des réponses, j'entends des bruits, des rumeurs, réplique Grenat.

— Ça, ou des aveux ? le toise l'Indien après avoir déposé sa petite masse sur le bord des cylindres, en nettoyant ses mains d'un chiffon gris aux larges taches de graisse ou d'huile.

— Ça ne t'ennuie pas que le petit, il jette un œil ?
Et d'un geste, Grenat m'invite à fouiller.

Mes yeux implorent le regard de l'Indien, son consentement, voire un refus qui ne m'obligerait pas à le faire. L'homme m'impressionne plus ce soir encore sous la lumière blafarde de la grange. Je comprends qu'on est sur

son territoire, qu'il mène la danse. Quelques secondes de silence, et puis de sa main tenant le chiffon, me signale que je peux commencer. Un instant, j'hésite à ranger mon arme, me ravise, je n'ose tourner le dos aux acteurs et d'un pas lent vers l'arrière, je me déplace jusqu'au premier gros meuble de la grange et entreprends ma déambulation, fixant je ne sais quoi, sans trop savoir quoi chercher. J'ouvre, je regarde, bouscule un peu des outils, des résidus rouillés, entrouvre autant de vieilles boîtes en métal que les tiroirs peuvent contenir et, comme pour effacer mes traces, je les fais glisser et passe au suivant. Dans mon dos pourtant, je sens les deux qui s'épient et qui me fixent. Bien que j'essaie de me concentrer sur ma tâche absurde, je ne décroche pas de leur conversation.

— T'aimais pas ça que ton fils, il fréquente la petite Léa ?

— Je pense surtout que c'étaient les parents de la petite qui n'aimaient pas ça. Il fait ce qu'il veut. Il est assez grand maintenant. De toute façon, je suis et je resterai le Boche à leurs yeux... Aux yeux de tous d'ailleurs.

— T'as fait des achats, ces temps-ci ? relance Grenat.

— De quoi tu parles ? Tu crois vraiment que je vivrais ici si j'avais les moyens ? Ne crois pas ce que les vipères racontent. Ce n'est pas dans votre langue qu'on dit : on est toujours noirci par plus noir que soi ?

— T'as ton Luger sur toi ?

L'interpellation de Grenat envers l'Indien fait stopper mon errance.

— *Was ?...* Tu sais très bien que je l'ai avec moi. Lui et moi on ne se quitte plus depuis la guerre.

Je me déplace sans trop oser faire de bruits dans un angle où je peux voir les deux protagonistes, juste à temps pour apercevoir Gunther baisser la tête et glisser lentement la main quelque part dans le bloc moteur qu'il réparait et en ressortir, tout aussi calmement, son pistolet. Ma main se crispe le long de la gâchette, puis se relâche.

— La guerre est finie, Gunther. Tu vas me le déposer là, bien en vue, juste pour s'assurer que l'entretien se passe de la manière la plus conviviale possible. Et toi, continue de fouiller ! On ne va pas y passer la nuit. C'est quoi dans la caisse en métal, là-haut sur le meuble ?

Houspillé, je m'exécute comme l'enfant pris en faute. C'est comme si je découvrais Grenat sous un nouveau jour. De son rôle de flic de province à un sacerdoce fait d'ordre et de discipline ; une sorte de shérif. Et puis mon regard est attiré vers la droite. Près de la porte, dans la mi-ombre, je devine une silhouette.

— Bern ? susurré-je presque, suffisamment fort en tout cas pour que Grenat l'entende et se retourne vers lui.

— Eh bien, puisque la tribu est présente au complet, ça facilitera les choses. Va vers Guillaume, je présume que vous vous connaissez tous les deux, non ? On vient juste pour éclaircir des points avec ton père, le tout en pointant son arme sur le nouveau venu.

Je sens Bernhardt mal à l'aise, presque tétanisé. L'image du sauvage se fissure. D'un pas mal assuré, il s'avance sur la scène et vient s'installer près de moi, hésite à lever les bras voyant que nous sommes armés. Son père et lui ne se regardent pas, c'est pratiquement comme s'ils s'ignoraient.

— Bon, tu fouilles ou pas ?

Rappel à l'ordre.

Un peu sur la pointe des pieds, je cherche une prise pour ma main et fait glisser la caisse demandée par Grenat, l'attrape par la poignée me permettant ainsi de la pencher d'abord, de la faire basculer ensuite. Serrée par l'angle que mon bras forme avec l'avant-bras, je trouve une sorte d'établi où la poser. D'instinct, je remarque que l'attitude de Bernhardt change en voyant la caisse. Je m'approche pour l'ouvrir et puis, un « C'est moi » qui brise la tension. Des mots simples qui viennent de la personne à mes côtés, livide. « Pour Léa, c'est moi. C'est un accident. » Je regarde Grenat. Il perd la main, s'étonne. Voyant les deux autres toujours se défier, je saisis ce semblant d'aveu : « un accident ? »

— Ta gueule, espèce d'imbécile ! hurle son père. Tu ne comprends donc pas ce qui se passe ici sans que tu en rajoutes encore avec tes conneries ?

Et puis Grenat de surenchérir à mon intention : « Et cette boîte, c'est quoi dedans ? » quand, d'un réflexe, ma main fait glisser le verrou et ouvre le

couvercle.

Dedans, du papier, des billets. Je m'en rends compte en en sortant quelques-uns. Des billets par centaines ; et aussi une plaque de métal gravée qui heurte d'abord mes doigts et qui, découverte, laisse apparaître en relief je ne sais plus quel immortel d'une assez grande valeur pour mériter le mille francs. Je suis incrédule, l'impression d'être seul, hors de la pièce, hors du temps. Et puis la détonation qui d'un coup me ramène à ma conscience et je vois Grenat qui se décale de la voiture, la main sur le côté de la cage thoracique, la chemise déjà maculée de sang. L'instinct, je vise et je pointe, droit devant et réplique sans vraiment me rendre compte ni du geste ni du fait que Gunther me visait également. Un, puis deux, trois coups et pour finir le chargeur y passe. Des détonations lourdes dont l'écho se répercute dans ma tête. Mon bras reste tendu, la cible a chuté derrière le véhicule. J'entends geindre, c'est Grenat. Pourtant, je suis incapable d'avancer et d'aller voir. Je constate que sa main bouge et cherche quelque chose à quoi s'agripper. Bernhardt est comme moi, tétanisé.

— C'est moi. C'était un accident, dit-il comme à lui-même. Elle a voulu me faire une surprise, pensant que je l'attendais à l'hôtel. J'ai été retenu... Les bougies de la camionnette. Quand je suis arrivé, elle était là, avec mon père qui rangeait le matériel. Fallait qu'on change de lieu. Elle avait peur. J'ai d'abord tenté de la calmer, puis de lui dire qu'au fond, c'était bien pour nous, qu'avec l'argent on pourrait simplement s'acheter un lieu où vivre, un voyage. Et puis elle s'est énervée, agitée. Elle a voulu me repousser et s'enfuir. Elle a crié... et j'ai serré, imite-t-il de ses mains. C'est un accident, je ne voulais pas. Mon père m'avait bien dit de me méfier de Grenat.

J'écoute et je perçois, je comprends, et pourtant je cherche comme une confirmation.

— Il est avec vous ?

— Oui, et deux autres gars que je ne connais pas, des Hollandais.

— Elle est où ?

— Dans les bois, je te montrerai. J'avouerai tout ce que tu veux.

— Et Grenat, il a touché combien ?

— ... Encore rien. Sa part doit toujours être ici d'après moi.

— Et pour Léa ?

— Non, je ne pense pas.

Je ne sais pas pourquoi mais c'est à ce moment-là que j'ai commencé à me diriger vers Grenat, l'arme toujours en main. Son bras bougeait encore et sa jambe vibrait à la vie, sans doute plus par réflexe, des nerfs qui s'accrochent. Je m'approche, le regarde. Je vois bien que, dans ses yeux, il me supplie d'appeler les secours. Il tente de me dire quelque chose, mais seules de ses lèvres des bulles filtrent. Il devine sa fin. C'est bizarre de ressentir toute sa haine alors qu'il va y passer et moi, je le regarde comme si, au fond, j'éprouvais une délivrance. D'un coin de l'œil, je remarque la pose grotesque de Gunther, les yeux hagards fixant le plafond. Les chiens qui, sans discontinuer maintenant, aboient. Les bêtes, ça sent ce genre de choses. Et puis je fixe Grenat, une dernière fois. Il supplie tant et plus du regard, je le vois bien. Je me penche, m'agenouille, et me retourne vers Bernhardt.

— On va dire que les billets et Léa, c'est ton père, et que Grenat est mort en service. Tu me montreras le lieu où vous avez foutu Léa et je prends sa part du butin, ajouté-je en pointant Grenat de mon arme, le dévisageant droit dans les yeux.

D'un coup, d'un seul, nous sommes entrés dans le monde adulte. Adieu la naïveté. Rideau.

2006 – Jour 11, midi et quelques en plus

— C’était bien ta première vraie enquête ? C’est comme ça que t’es passé directement inspecteur, je me trompe ? Deux macchabées dans une grange et un sacré merdier, déjà, à l’époque, non ?

Ça, c’est Herault qui me sort de ma torpeur et de mes souvenirs.

— Vous savez très bien comme moi qu’on a foutu beaucoup sur le dos de Grenat. Oui, on a découvert qu’il trempait dans des affaires louches et oui, on l’a bien enfoncé, et sa veuve avec... La famille a déménagé quelques mois après, comme ça, ai-je fait en claquant des doigts.

— Sans compter le père Schmidt, Gunther Schmidt, dont tu es le seul à avoir dit à l’époque que c’était lui l’assassin de la petite Devaux.

— Brissack, tu devrais mieux lire les dossiers ! Son fils l’a déclaré aussi à l’époque. Notre plus grand problème a été qu’on n’a jamais retrouvé le corps de Léa dans cette merde de forêt, insisté-je en pointant un mur, imaginant les bois au loin.

— Ben, si votre collègue ne sait pas lire les archives, il va peut-être nous faire la lecture des premières conclusions pour Éléonore Devaux ?... C’est du plus frais, c’est peut-être plus facile pour lui. Vous êtes d’accord, inspecteur Lavallée ?

J’approuve d’un signe de la tête. Brissack, qui un temps s’était levé comme pour montrer son autorité et le fait qu’il réfléchissait, se rassied, décroche de son pouce le trombone qui tenait le rapport préliminaire en une liasse bien serrée. Il sépare les formulaires pour s’en tenir au médical, me faisant en quelque sorte grâce des photos prises sur le lieu de la découverte et dans la salle d’autopsie.

Dès les premières lignes de sa lecture, j’ai regardé devant moi, me concentrant sur la fissure dans le mur opposé. Légère, elle serpente entre les briques le long des joints de ciment. Je présume qu’en éclaboussant le mur

de peinture, couche après couche à intervalles réguliers, chacun pensait à la faire disparaître à jamais ; comme Léa. Mais les fissures, invariablement, finissent toujours par remonter à la surface ; comme Léa.

De ce que le légiste savait, Éléonore était décédée au moment de sa disparition, voilà trente ans. L'absence de marques retrouvées sur les ossements faisait plutôt penser à un étranglement ou un empoisonnement ; ça, d'autres examens complémentaires le diront, c'est en cours. On a balancé de la chaux dessus vu les résidus acides également retrouvés. On l'a reconnue avec les objets personnels qu'elle avait encore, comme la bague et le petit collier orné d'un cœur en or, en se fiant aux documents que, dare-dare, quelqu'un a été rechercher dans les archives. Pas de vêtements, pas de portefeuille. Moi, dans mon souvenir, je me suis dit à ce moment-là que Bernhardt n'avait pas eu le courage d'enlever ses cadeaux. Brissack balance encore quelques informations techniques, le regard glissant en diagonale des pages. Et puis, un souffle, un temps mort dans le flot de paroles, des doigts qui remettent les feuilles ensemble et ce trombone que l'on replace comme il faut. Un dossier qu'on referme, le plat de la main pour le lisser et les yeux qui me cherchent, qui se croisent.

— Dommage pour les parents. Ils auraient été contents qu'on la retrouve. On va pouvoir l'enterrer vraiment cette fois-ci, dis-je pour briser le silence avant qu'il ne s'installe.

— Pourquoi elle était avec Françoise ? Herault reprend la main. À votre avis, pourquoi ?

J'hésite. Un haussement léger des épaules.

— Je ne sais pas. Elles étaient très liées à l'époque. C'est par son intermédiaire que j'ai rencontré Françoise. Je n'en sais rien.

— Moi, je pense que c'est comme un signal, un rappel. On n'enterre pas deux bonnes femmes au même endroit sans raison. Et en plus, Bernhardt Gunther qui est introuvable. Ça non plus, tu ne sais pas pourquoi ?

— Si tes soupçons vont sur lui, pourquoi tu passes ton temps à m'interroger ?

— Parce que c'est ta femme aussi qu'on a trouvée là-bas ! hurle-t-il, singeant une pause d'autorité. J'ai l'impression que t'en as rien à foutre qu'on l'ait retrouvée comme ça ! Ça ne te fait rien ? Pas une larme, pas un cri... même pas... ch'ais pas, moi ? Un pétage de plomb ?

— C'était son choix de me quitter... et puis, on finit tous par crever un jour.

OceanofPDF.com

1977 – Dans les premiers jours du printemps

— Tu ne devrais pas te trouver ici. Si les parents te voient, ça va encore dégénérer.

Je suis derrière Bernhardt, à une dizaine de mètres sur la gauche, deux rangées de tombes en retrait. Il se tient droit devant la sépulture de Léa, quelques fleurs à la main, prêtes à être déposées. Une pierre bleue, à même le sol, en attente de son locataire dessous. C'était une demande des Devaux, pour faire leur deuil.

L'annonce de la mort de Gunther Schmidt, de Grenat, et la découverte des plaques se retrouvèrent rapidement dans les journaux. Retour des journalistes, des photographes. Je suis modeste, plaide pour les qualités de Grenat, fais le faux naïf devant la hiérarchie. Certains me prennent pour un con, d'autres saluent le courage que j'ai eu dans l'action. « Le père a avoué avoir tué Éléonore Devaux. On recherche encore le corps car il n'a pas indiqué où ! On fouille la ferme et les endroits dans lesquels il avait ses habitudes » doit être la réplique la plus souvent répétée devant tous les médias confondus. Bernhardt est comme en transe en découvrant l'acharnement à montrer sa famille comme la honte du village. Certains le plaignent, mais seulement volets clos pour ne pas que les voisins entendent car il est de bon ton de nourrir les rumeurs. Les vieux mimaient de ne pas s'étonner des rebondissements de l'affaire et se racontaient qu'au fond, c'était bien une histoire de Boches, tout ça. Il n'y a pas que dans le ciel que les corbeaux croassent. Le père le battait, il aurait déjà tué sa femme... des conneries qui alimentent les cafés-terrasses et les huitièmes de page dans le feuillet régional des journaux ont circulé sur les Schmidt et les démentis ne servaient à rien. Les gens savaient ; rien de bon à retirer de tout ça.

C'est moi qui ai tenu à le dire aux parents Devaux, à recueillir les larmes et les cris. Encore taché du sang de Grenat sur le manteau, j'étais apparu tel une sorte de héros de film, un justicier. Je me remémore les instants, bien que flous, où la porte s'ouvre alors que les premiers cris résonnent vers le ciel en une rage résignée. Un appel vers la lumière de l'arrière-cuisine de la ferme. Pas de mots, des yeux qui se cherchent et une larme. J'écrase un « c'est Gunther » du bout des lèvres et résume la situation très brièvement. De toute façon, ils s'y attendaient, au fond d'eux-mêmes, que Léa ne soit plus là. La mère tient encore à son doute car on n'a pas le corps de la petite mais j'étouffe d'un signe de tête les vains espoirs. Elle se retourne pour pleurer, son mari a le regard vide vers le noir de la fenêtre ou son propre reflet. Des bûches qui crépitent pour marquer les secondes. Je plaide pour ne pas en vouloir à Bernhardt, le fils, victime comme eux de la cruauté d'un père. Une approbation polie mais une haine tenace qui s'installe forcément... Tous coupables !

Quelques jours après, chez le libraire, j'attendais pour payer un paquet de cigarettes à mes collègues venus renforcer l'équipe. À force de leur en piquer, j'ai eu comme un remords et j'ai décidé de financer ma part. Là, j'ai compris mon changement de statut quand le libraire a insisté pour me l'offrir. « Avec ce que vous avez fait, c'est normal », conclut-il timidement. Très vite aussi, Grenat a été enterré avec les honneurs et tout le tralala dû à son rang. Discours, bravoure et risques du métier. La veuve tenait entre ses bras le fils, droit comme un « i » devant la tranchée. Elle cachait sa peine derrière des lunettes et exécuta sans faiblir le protocole qu'on attendait d'elle. Serrer des mains, remercier pour l'attention, rester digne et froide. Quand ç'a été mon tour, elle me glissa un « J'ai beaucoup entendu parler de vous ». Moi pas, ou peu ; Grenat me parlait plus du rejeton.

— Merci, ai-je ânonné en cherchant à desserrer la prise, mais elle voulait continuer ce moment d'intimité.

— Vous étiez sans doute au courant de toutes ses affaires. Vous et moi le connaissions bien plus que tous les autres.

— Oh non ! Il avait certainement encore beaucoup de jardins secrets, balbutié-je en forçant un mouvement pour rompre le contact.

Son regard me poursuit. Je me doute de ce qu'elle recherche. Je pars plus loin et évite de trop m'approcher à nouveau. Plus tard, quand les rangs des policiers ont été rompus et les gradés dispersés, elle est revenue pour m'entendre raconter son mari. J'optais pour des réponses banales, sans grand intérêt, convenues. Je sentais bien qu'elle me scrutait, cherchait la faille. Elle savait pour lui, mais visiblement pas complètement. Elle me parle de sa pension de veuve, de son fils, que la vie va être plus difficile à présent qu'il n'est plus là. Sans compter la pression tant de sa hiérarchie que du voisinage depuis que le nom de Grenat se conjugue avec celui de Schmidt. C'est gros, mais pour m'en sortir et clore la discussion, je lui propose de faire une collecte pour l'aider dans les frais qu'elle a en ce moment. Elle se tait, me remercie et retourne chercher son fils laissé un peu plus loin près d'anciens amis de son père que je ne connaissais pas. Une femme comme elle ne restera pas veuve éternellement.

Pour la hiérarchie, on m'a présenté comme le disciple de Grenat, son élève... et lorsqu'on imagine un remplaçant, une main heureuse place mon nom tout en haut de la liste. Un bel hommage, un lourd héritage. J'ai fait le timide, l'hésitant, sans pour autant refuser l'offre et les avantages qui allaient avec la fonction. Commissaire Lavallée ; si vite. On me propose aussi de partir vers la ville, appelé par de nouvelles charges, mais là aussi, la modestie est la règle. « Pour Grenat, je me dois de rester, autrement j'aurais l'impression de le trahir. » Et puis, il y avait Françoise avec qui ça allait de mieux en mieux. Léa partie, Bernhardt dont on tente d'effacer les amitiés, il ne reste plus que moi. Faute de grives, on mange des merles.

Ma mère a pleuré plus qu'à son habitude en ces moments-là. D'abord en apprenant la fusillade, et par après, lors des enterrements où, bien qu'elle ne connaisse personne, elle s'est fait remarquer comme elle aimait le faire, glissant sa parenté avec moi, son soutien inconditionnel à mon métier. Mon père a rechigné dans un premier temps à laisser transparaître ses sentiments.

Je dois tenir de lui pour ça. Au final, il m'a glissé un « ne joue pas au héros », marque probable d'une fierté nouvelle.

Bernhardt, lui, vivait mal la chose. Je passais parfois le voir dans la ferme qui était devenue la sienne à présent. Il ne faisait plus ses courses au village, ne désirait plus croiser grand monde et c'était réciproque. Les Devaux faisaient scandale dès qu'il apparaissait en public. D'où ma visite ce matin de printemps au cimetière, pour lui rappeler de ne pas forcer la chance, de jouer profil bas.

Le soleil était levé depuis quelques heures mais la brume était toujours présente. Il se savait épié.

— Tu sais bien qu'elles finiront balancées au loin, comme toutes les autres, tes fleurs. Les parents ne veulent plus avoir de liens avec toi. Faut arrêter maintenant, laisser le temps faire son œuvre.

— Je vais partir. C'est un adieu. Maintenant que toi et moi on a de l'argent en suffisance, autant en profiter. Je vais essayer d'oublier ce que je lui ai fait.

— Sage décision. Ne plus en parler est encore mieux. Tu voulais partir, te voilà délivré. Moi, je reste et je veille.

Il s'accroupit et dépose le bouquet, glisse un dernier mot et se tourne vers moi en se redressant. Je l'accompagne jusqu'à la grille, lui indique sa voiture. Je vois des valises dans le coffre. Un regard. Pas de mots. Je ne peux cependant m'empêcher de lui demander la raison de sa venue au cimetière, de ses simagrées devant la pierre tombale alors qu'il sait pertinemment bien qu'elle est ailleurs. Là-bas aussi, elle a ses fleurs, discrètes, me répond-il. Je dois faire comme les autres, et prier pour qu'elle me pardonne un jour.

Alors qu'il met le contact, une légère fumée sort de son pot d'échappement ; un crissement de frein à main qu'on desserre et le véhicule s'avance, puis accélère. Pas un « au revoir » ou un signe quelconque. Un adieu banal. Le vent est au nord ce matin et je dois resserrer mon col d'imperméable pour couper le froid.

J'ai appris quelque temps plus tard qu'il avait loué les terres bon marché à de jeunes agriculteurs à condition qu'ils entretiennent les bâtiments de la ferme, sans toutefois entrer dans le corps de logis principal. En cherchant un peu, j'ai suivi son parcours. D'abord, la route jusqu'en Italie, et puis le bateau. Là, j'ai eu un trou de quelques années, mais son nom est réapparu en Alberta ou quelque part ailleurs au Canada, où il séjournait. Au bout d'un moment, j'ai laissé tomber, tourné la page.

OceanofPDF.com

2006 – Jour 11, en fin d'après-midi

— Maintenant qu'on en a fini avec la petite Devaux, tu pourrais m'expliquer comment ta femme s'est fait ce genre de choses ?

Brissack me sort une photo du rapport du légiste. C'est le haut des cuisses, et plus précisément la gauche qu'on voit au premier plan. Je la reconnais grâce au grain de beauté qui est perdu dans une houle de cicatrices ; bourrelets de peau reconstitués.

— Tu ne vas pas me dire qu'elle s'est fait ça toute seule ? Si t'as un souci de mémoire, j'en ai d'autres, là... Tiens, regarde. Sur le haut des bras, le torse, les seins... Et là, le légiste, il dit que c'est des anciennes brûlures de cigarettes... Toujours rien qui te revient ? Tu ne serais pas le premier flic à buter sa femme ou à la bastonner !

J'ai là un étalage de chairs propres, nues, des éclats de corps sur papier photographique. J'ai beau savoir que c'est elle, on ne dirait pas ma femme avec les lampes crues de la salle d'autopsie. Je lève mon regard vers Brissack, les mains à plat de l'autre côté de la table, me fixant, pendant que Herault scrute pour savoir si je montre des signes de fièvre, d'énervement. Je connais la technique. Ils pensent que je n'ai jamais été un des leurs.

D'une main, je m'attarde sur un cliché où les marques se mélangent, cigarettes et cutter.

— Tu ne te doutes vraiment pas d'où ça vient ? Brissack a du mal à feindre l'étonnement.

Mon prologue est lancé, c'est moi qui les tiens du bout de mes lèvres, hameçonnés à ce que je vais leur raconter.

— T'es un bon flic, Brissack. C'est moi qui t'ai élevé. T'as vraiment pas idée ? Si tu réfléchis un peu... Les histoires, celles qui se sont passées ici

bien avant que tu sois parmi nous...

Brissack cherche, ses yeux partent vers le haut ; toute l'attitude du chasseur qu'il est. Herault regarde et attend. Pourtant, c'est lui qui remplit le blanc de la conversation :

— Dites-nous ! J'adore entendre les histoires de vieux flics.

— Assieds-toi, dis-je à Brissack en lui montrant la chaise. Ça risque d'être long.

OceanofPDF.com

1977 – L'été indien

« Guillaume, faut que tu viennes, vite ! » Cette phrase, elle m'a hanté souvent dans les quelques années qui ont suivi. Elle émanait du père de Françoise, sec et autoritaire.

On était en fin d'après-midi, je finissais mon service quand le téléphone du bureau a retenti. J'ai reconnu la voix et sans même demander la raison, j'ai juste répondu que j'arrivais. Sans dire un mot, je me suis levé et ai laissé dans la machine à écrire l'inintéressant rapport demandé par mes supérieurs. Un tour de clé pour fermer le bureau de police et un autre, pour ouvrir ma voiture, flambant neuve, encore en rodage, couleur crème, fruit de mon entente avec Bernhardt. La route, dégagée une fois les vacanciers partis et les écoles finies. Avec le soleil toujours un peu plus bas, on perçoit déjà l'ombre grandir dans les vallons et les premiers oiseaux migrer.

Chez Françoise, à peine la voiture rentrée dans la cour, je vois son père sortir et se diriger vers moi, ça pue. J'éteins le moteur, mais c'est lui qui ouvre ma portière ; j'ai le sentiment qu'il va me frapper. — C'est quoi ce bordel avec ma fille ! Je ne veux pas qu'elle soit mêlée à tes histoires de boulot. Je me fais comprendre ? glisse-t-il entre des dents serrées et un mégot de cigarette roulée au coin des lèvres.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. Qu'est-ce qui se passe avec Françoise ? Le père hésite à m'empoigner comme pour me laisser le bénéfice du doute, recule d'un pas, puis, en se retournant pour rentrer chez lui, il m'indique juste que « le docteur t'expliquera. Il essaie de l'endormir ». Je le suis, puis le précède et rentre en premier dans la maison. Le pas rapide, sans courir. Instinctivement, je me dirige à l'étage, puis vers la lumière filtrant sous la porte de gauche, je frappe et, sans attendre de réponse, j'entre. C'est sa chambre, la première fois que j'y pénètre. Lit en chêne, papier peint brun, petite croix au-dessus du montant de porte et les rideaux à mi-fenêtre,

ceinturés de lourdes tentures brunes. Debout, je reconnais Philippe Léandreux, l'ancien médecin du village, à la retraite depuis bien des années. C'est son fils qui a repris l'affaire. Françoise est dans son lit, endormie, une icône à la lumière de la lampe de chevet. Léandreux me fait signe de m'approcher et de me taire. En silence, il soulève le bord du drap de lit et je vois des bandages, des traces de sang séché. Je crois qu'à voir ma tête, il a abrégé sa description muette des marques sur le corps de celle qu'alors on me vouait comme femme, replace le drap et, posant sa main sur mon épaule, m'invite à sortir ; hallucinations macabres, mauvais rêve éveillé.

Dehors, il me dit lui avoir injecté suffisamment de somnifères et de calmants pour l'endormir pendant au moins une journée, le temps que les plus grosses blessures cicatrisent au moins en partie. Il m'explique les marques, ses doutes, les brûlures...

— Elle a été torturée, tu sais. Quand je suis arrivé, elle était comme hystérique, en pleurs. Ça me rappelle l'époque où je faisais ça aux Schleus pour qu'ils avouent !

— Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Je sais pas. C'est à son père de te raconter comment elle a été ramenée. Allez, viens, on va la laisser se reposer maintenant, et il commence à redescendre l'escalier. Au fait, me glisse-t-il, elle n'a pas été... abusée... Je voulais que tu le saches.

Son père attend. Sa mère se glisse entre nous pour aller veiller sa fille, un chapelet à la main. Le docteur a beau dire que cela ne sert à rien, elle connaît mieux sa fille que lui et outrepassa ses conseils.

— Un coup, docteur ? demande le père. Et toi, tu t'assieds là, m'ordonne-t-il en me montrant l'autre côté de la table. Et puis t'as intérêt à m'écouter et à me raconter. Ils étaient deux, basanés, genre « comme des Roms » ; hollandais qu'ils parlaient. Ils ont klaxonné devant la cour et, quand je suis sorti de la grange, un des deux m'a dit qu'ils voulaient le fric de l'hôtel. La portière s'est ouverte à l'arrière et quelqu'un a balancé ma fille en

culotte sur le gravier, en sang. Alors, maintenant, je veux savoir dans quel merdier t'as mis Françoise !

Le docteur trempe ses lèvres dans l'alcool blanc fait maison, tire la langue, c'est du bon. Je fixe la table des yeux, poursuis les nervures du bois, les yeux lustrés tant par la cire que par les années. À mon avis, après coup, c'est à ce moment-là qu'il a compris que je ne savais rien de ce qui se passait exactement alors que je cherchais intérieurement un mensonge à lui dire. La bouche entrouverte, nul mot pourtant ne sortait. Il prit un autre verre laissé vide près de la bouteille, pour moi cette fois, et le remplit à ras bord, histoire que je reprenne mes esprits.

— C'est à cause de Bernhardt et de son père. C'est probablement les Hollandais de l'hôtel, ceux de l'année dernière quand Gunther...

— Et en quoi ma fille est mêlée à ça ?

— Je ne sais pas, parce qu'elle est avec moi ? Une hésitation dans la voix.

— Alors, tu vas réparer et faire comprendre à ces gens-là qu'ici on ne traite pas les filles de cette manière !

Et puis j'avoue au père que l'argent manquait car on avait les plaques des faux billets, qu'on pensait à l'époque que l'argent était déjà parti ailleurs. Quand un flic raconte un mensonge, même la vérité a des doutes. La voiture dehors était une part de ce que Françoise avait subi ce jour-là, tout comme la maison qu'on pensait acquérir un jour. Un coup de cutter par liasse, par millier, un butin fait de chair, d'os, de larmes et de cris.

— Ils pensent peut-être que je sais où est l'argent..., mais c'est faux, dis-je en abusant le père dans les yeux.

Lui retient ses larmes, les mâchoires sont toujours autant serrées.

— Tu vas les faire payer, t'es flic, tu peux tuer !

Et d'un geste du menton, il m'indique que dans la cheminée brûlent d'autres choses que du bois, les vêtements salis de sa fille. C'est pas une demande ou une supplique, mais un ordre. Je ne sais que répondre et reste la bouche ouverte à imaginer ce qu'il y a lieu de faire.

Alors que j'allais reprendre la parole, la porte s'ouvre et c'est André, l'oncle de Françoise, qui rentre, fusil de chasse à l'épaule.

— J'ai tes Gitans. Ça fait des heures que je tourne dans la région. J'ai fait les différentes tanières où ils se planquent d'habitude et j'ai vu la voiture que tu m'as décrite. Il y a trois caravanes sur l'ancien terrain de la décharge. On dirait un soldat qui fait rapport au père tout-puissant.

— Si on y va maintenant, on peut se les faire avant le matin, ajoute-t-il comme pour forcer la décision.

Le père me fixe toujours. Il n'a même pas regardé son frère pendant qu'il donnait ses informations.

— Je prends mon fusil... et toi, le policier, tu viens avec nous pour nettoyer la merde. Ce soir, on va se tirer du gibier de potence.

Sans un mot, le docteur se lève, repose son verre et annonce qu'il va chercher ses affaires dans la voiture, mettre ses bottes.

— On prend ta voiture, André. À quatre dans ta jeep, c'est mieux.

Et l'équipe se met en branle. Je me lève et d'instinct, avec les autres, regarde les balles chargées dans mon pistolet. Pour son père, pour Françoise, pour en finir une bonne fois.

Dans la voiture, le silence règne et, moi, je n'arrête pas de repenser aux événements de l'année dernière en me disant que les espoirs fous de voir les associés laisser tomber étaient vraiment idiots. Bernhardt a-t-il été attrapé, torturé comme Françoise ? C'est lui qui a balancé des noms ? Coincé dans mes pensées à ruminer, j'en oubliais la route et me laissais tanguer par le roulis des virages.

La réalité d'un moment se rappelle à vous parfois de manière claire et nette. Un coup de frein, un torse qui part légèrement vers l'avant, le cerveau qui vous fait lever la main sur l'appuie-tête devant vous et le regard qui se fige sur des phares qu'on éteint. Je reprends mes esprits et cherche à me repérer alors que le véhicule s'enfonce dans un chemin en lisière de forêt, comme il y en a tant.

On sort tous, sans faire claquer les portières, les armes sont chargées. Je repense à Grenat et à cette soirée chez les Schmidt. Je me dis que l'histoire n'est qu'un éternel recommencement et je regarde ces hommes dont la vengeance est le seul motif ; le mien étant de masquer mes traces de manière définitive cette fois.

Tous à la suite les uns des autres, et après quelques précautions dans nos déplacements, on commence à percevoir la lueur d'un feu de camp, des paroles encore étouffées par le vent et la végétation. On trouve un point de vue à l'écart, on inspecte et constate. Trois caravanes, des femmes et quelques enfants. Deux voitures ; il manque celle qu'André a vue tantôt.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On attend ? lance-t-il.

— Non, on se rembourse, lui répond le père de Françoise, enjoint par le docteur pour qui le dicton « œil pour œil » est une réalité depuis mai 40.

Je suis déjà à la recherche d'une solution pour ne pas que ça dérape, si ça peut encore se trouver.

Notre arrivée surprend, les armes sont pointées. Des femmes crient des injonctions aux enfants dans une langue que je ne connais pas. Une mère rattrape sa fillette qui partait se cacher. Ils sont sales, ont le regard noir... des Gitans. On encercle les caravanes, le père de Françoise ordonne de savoir où sont les deux gars qui manquent mais personne ne répond dans une langue qu'on comprend.

— Merde, ils savent pas parler comme tout le monde, ces gens-là, crache l'oncle.

Le docteur, lui, inspecte les cibles. Je suis certain que, dans sa tête, il revit sa jeunesse maquisarde avec un plaisir certain.

— Vous savez qui on est, commencé-je. Qui parle notre langue ?

Et une femme lève la main. La trentaine, guenilles ou presque au vent.

— C'est moi qui ai arrêté les gens de l'hôtel. Tu diras aux hommes qui sont avec vous que nous n'avons rien de ce qu'ils cherchent. Je suis de la police. Partez !

Elle traduit, ça réplique entre les filles et les plaintes des enfants.

— On dira, me lance-t-elle en syllabes hachées.

« Et quoi, c'est tout ? », ont été les premiers mots du dérapage et c'est André qui l'a prononcé. Assuré du soutien du médecin, il s'avance vers une caravane après s'être emparé d'une bûche enflammée. « Tiens, prenez ça ! », et des étincelles crépitent, des rideaux flambent, le feu s'étend. Début de panique. J'avance le bras pour leur faire signe d'arrêter, que c'est inutile mais les mots ne sortent pas de la gorge. Les femmes crient, les enfants hurlent. Le docteur les braque de son fusil pour les faire taire avec l'hilarité des vainqueurs. Je reste en retrait aux côtés du père de Françoise qui, me regardant, le visage à moitié éclairé par le feu de camp, m'invite :

— Faut en taillader une, comme pour ma fille, comme pour ta femme.

C'est la première fois qu'il me reconnaissait comme un futur beau-fils. C'était mon rite de passage pour la famille, un truc qui vous fait passer de l'autre côté du miroir. Il s'avance, j'hésite à le retenir, et puis j'accroche son bras.

— Non, on ne pourra pas masquer ça si ça tourne mal ! André, l'autre, ordonnai-je comme signal pour faire cramer une deuxième caravane.

Quelques minutes plus tard, c'était comme à la Saint-Jean, les bénédictions en moins et les pleurs en plus. La Sainte Inquisition.

C'est le docteur qui les a vus en premier, juste après un énième « faut tout cramer » halluciné et presque hagard dans ce paysage de flammes et de cris. André et lui tenaient les filles en joue pendant que mon beau-père et moi on s'est retournés pour leur faire face. À une vingtaine de mètres, deux types, debout derrière les portières de leur voiture, nous fixaient. Même de loin, et sans les avoir jamais vus, je savais que c'étaient les salauds qui avaient tailladé Françoise.

— Maintenant, on s'en va, ordonne Léandreux, d'abord à nous, et puis plus fort, en direction des Gitans.

— On n'a pas ce que vous cherchez ! Ma fille n'avait rien à voir avec tout ça ! hurle le père en relevant son fusil, des larmes lui coulent le long des joues.

C'est tout à la fois un désir et une confession, comme pour se réveiller et se pardonner d'un mauvais rêve. Il semble déjà regretter mais reste insatisfait. Tant de haine féroce au nom de l'amour d'une fille. J'abaisse ma main sur son fusil pour l'empêcher de tirer. J'ai une colère immense en moi, galvanisée par les autres, par ce décor de feux, la position de force. On se dirige vers la pénombre et puis la nuit.

On entend crier : des hommes, des femmes, des enfants. Je grimpe sur une petite bosse qui me permet de jeter un dernier coup d'œil à la scène. De là, j'aperçois un des gars, l'autre s'attachant avec l'énergie du désespoir à sauvegarder ce qui lui reste de logement. Il est là, il me fixe, à quelques dizaines de mètres, tout au plus. J'ai ressenti comme une force en moi, un besoin animal, primal, et je ne sais trop pourquoi, j'ai hurlé à m'en faire vomir :

— On est chez nous ici ! On est chez nous !

Visant les étoiles, je vide mon chargeur, de rage, de colère, rendant la scène plus hystérique encore. Je marque ma présence, ma victoire. L'autre ne bouge pas. Ils abdiquent. On s'en va. Demain, ils seront partis. Françoise se réveillera et tous, nous nous tairons.

Sur le chemin du retour, enfonçant son coude dans mes côtes, le souriant docteur me glisse dans l'oreille :

— J'aurais aimé te rencontrer pendant la guerre. Je suis certain qu'on se serait bien amusés toi et moi.

Jamais le souvenir de cette nuit-là n'a été évoqué entre nous. Tels des conspirationnistes, nous en gardions un plaisir plaisant pour certains, le goût de la vengeance pour d'autres, un peu de honte pour moi. Mais pendant des années, les Gitans n'installèrent plus leur campement au village, ni même autour.

Je n'ai pas voulu en discuter avec Françoise, et je pense que son père ne lui en a soufflé mot non plus. Elle n'avait pas besoin de savoir tout ça, son histoire était gravée en elle, un pacte en lettres de sang avec celle qui sera un jour ma femme.

OceanofPDF.com

2006 – Retour dans la salle d'interrogatoire

La qualité d'un bon acteur se calcule aux secondes de silence une fois la fin de l'histoire racontée. J'avais commencé par l'époque, le lieu, les personnes qui étaient avec moi, pour enfin expliquer que l'on s'était vengé, omettant bien entendu mon péché originel. « Putain !... Putain ! » Brissack pouvait parfois être expressif.

— Évidemment, il n'y a plus personne pour corroborer vos dires, me tance Herault, c'est plus facile ainsi !

— J'ai raconté ça à personne. Ça ne regardait personne. Je crois que le lendemain ou dans les jours qui ont suivi, un des employés de la décharge est venu nous voir pour déposer plainte, car on était rentrés sur leur terrain. Et puis, il y avait les restes des caravanes. Y a sans doute un rapport quelque part, je n'en sais rien, je présume. La main courante de l'époque pourra au moins confirmer ce que je viens de vous dire.

— Après trente ans, ne me raconte pas des couilles, tu veux ? Tu sais très bien comme moi que ce genre de choses est jeté dans les archives. À part le registre, et encore, on ne retrouvera rien qui prouvera ce que tu nous dis maintenant.

Brissack en veut plus, je l'entends à son timbre de voix.

— Et pourquoi je te dirais tout ça si ce n'était pas vrai ? Tu crois vraiment que j'inventerais un truc pareil ?... Je n'avais jamais raconté ça à personne ; c'était comme une honte pour moi. À chaque fois que je voyais Françoise, elle me rappelait cette nuit-là, le père Gunther, Bernhardt... On n'a plus eu une vie normale après, tu comprends, ça ? Pourquoi tu crois qu'on n'a pas eu d'enfants ? Pourquoi tu crois qu'elle ne se baignait pas ? T'avais déjà vu Françoise en petite robe ou même simplement en tee-shirt ? On a quasiment fait chambre à part depuis le début de notre mise en ménage. Elle refusait

qu'on la prenne dans ses bras de peur qu'on sente à travers le tissu les scarifications et cicatrices... Elle a vécu avec ça alors qu'elle n'avait rien à voir avec tout ce bordel.

Je respire un grand coup, plonge mon visage entre mes mains, le dos voûté. Je ne pleure pas, j'écoute les yeux fermés le silence dans la pièce.

— Vous n'êtes plus que deux personnes à avoir en commun Françoise et Éléonore, c'est votre ancien ami Bernhardt et vous.

Herault sort les conclusions, professoral. Fatigué, je glisse d'une voix usée :

— Oui, sans doute, mais moi je suis ici pour répondre à vos questions. Lui ? Il est où ?

— Ben, c'est à vous de me le dire, commissaire.

Herault vient enfin vers moi avec la liasse de papier qu'il tenait dans sa main depuis le début de l'interrogatoire. Il dépose devant moi la farde en papier rouge, l'ouvre et glisse, pour que je puisse le lire, le relevé des e-mails et des suivis de conversations de téléphones portables entre Françoise et Bernhardt. En diagonale, je lis des rendez-vous, des sentiments partagés, le moment des retrouvailles ; des phrases connues.

— Pour une personne qui n'aimait pas trop les ondes, votre femme entretenait avec la régularité d'un métronome une liaison avec Bernhardt Schmidt. Et vous n'en saviez rien ?

Je nie de la tête. Il poursuit :

— Ils se voyaient souvent... et jamais vous n'êtes cité sauf à de très rares reprises comme ici.

Il me l'indique d'un geste mimant l'endroit précis, comme s'il le découvrait seulement.

— Je cite : « Il faut que je m'échappe de lui, il n'est plus que l'ombre de celui que tu as connu... » et la réponse, elle est on ne peut plus claire. Je cite toujours : « Viens avec moi, lâche tout et recommence... » Je n'ai pas entendu, Lavallée, qu'est-ce que vous venez de dire ?

— Je ne savais pas... Je ne savais pas... Je ne savais pas...

Je place ma tête sur mes bras posés sur la table comme un oreiller. Je ferme les yeux et réfléchis.

— Je ne savais pas pour Bernhardt. J'aimais ma femme, vous comprenez ? Vous croyez que j'aurais vécu toutes ces choses pendant trente années sans rien dire ? Si elle est partie, c'est qu'elle avait ses raisons.

— Et après son départ, pas d'appels de votre part ou presque pour savoir où elle était ? si elle revenait ? quand ?

— J'ai appelé, laissé des messages ! Vous avez le relevé de ses appels, non ? Pourquoi poser la question, alors... ? Puisque vous me dites qu'il n'y a que Bernhardt et moi pour savoir, alors je vous le demande : il est où, lui ? Herault se retourne et quitte la pièce non sans avoir rassemblé les différents dossiers ouverts devant mes yeux.

— Brissack ! Vous venez ? ordonne-t-il.

Brissack, lui, est toujours abattu par l'histoire, comme s'il découvrait un personnage qu'il pensait connaître à force de travailler à côté de lui. Je sens bien cette fébrilité, ce malaise. Il se lève et, comme pour marquer sa solidarité, une main maladroite vient tapoter mon omoplate. Penché vers moi avec sa tête au niveau de mes épaules, il me glisse à voix basse que les recherches avancent, qu'ils ont du mal à le localiser, qu'il est ici ou proche en tout cas, que c'est une question de temps. « Les collègues et moi, on te soutient. C'est Herault qui doute. »

1978 – Fin de l'hiver

C'est le docteur Léandreux qui a officialisé, pour ceux qui s'étonnaient de son absence, les symptômes de Françoise dans les semaines qui ont suivi. Elle s'était emmurée volontairement dans sa chambre et n'a été visitée que par le toubib et la famille ; ceux qui savaient, et puis moi. Une sorte de déprime, a-t-il dit, un syndrome post-traumatique suite à la perte de son amie comme disent les gens éduqués. Ça la faisait pleurer et lui donnait envie d'en finir. En vérité, sa jeunesse était lacérée, brûlée. Elle cassa le miroir de la salle de bains de chez ses parents un soir où sa mère, seule, l'avait laissée pour continuer la cuisson de son repas. Quelques minutes d'inattention et une surveillance renforcée par après suite au choc et à la vue des dégâts sur elle.

Mes sentiments pour Françoise n'étaient plus les mêmes. Sa fraîcheur fanée et son sourire absent lui donnaient l'air d'avoir vingt ans de plus ; aigrie avant l'âge. Et si, dans les quelques jours qui ont suivi notre vendetta, je passais chez elle pour connaître l'évolution de ses blessures et par réelle empathie, les semaines suivantes m'ont vite donné l'impression, l'arrière-goût, de l'obligation. J'allais chez elle comme à la messe : à heure fixe ou presque, comme une habitude, en imaginant le qu'en-dira-t-on en cas d'absence. Son père parfois m'accueillait, revenant des étables, fourbu par sa journée en attendant d'aller faire un dernier tour après la traite. Souper chez eux devenait une sorte de rendez-vous, un accord tacite entre la famille et moi ; Françoise restait seule dans sa chambre et son assiette était toujours mise et vide.

Les rares moments où nous étions seuls, elle s'obstinait à se cacher, se voiler derrière les draps et ses larmes. Par amour ou déjà par compassion, hésitant comme quand on s'approche d'un handicapé, le geste maladroit de peur de faire mal plus que d'effrayer, je laissais glisser mes doigts le long

de sa joue, du front au menton, avant de lui signifier quelques mots doux, lui offrir un « je suis là » comme bouée de sauvetage dans son océan de désolation. Des semaines qui, au total, ont représenté quelques mois. Pour son anniversaire, je l'ai suppliée de quitter sa chambre, ce qu'elle commençait à faire cependant déjà mais, comme une biche effrayée, l'arrivée d'un étranger à la famille la faisait remonter sans se faire voir ; et quand le bruit la trahissait, les « bonjour » n'offraient que rarement un écho.

La journée n'avait pas spécialement été belle mais, avec le soir, un soleil franc réchauffait enfin l'atmosphère d'une bien agréable façon. Dans le salon que la famille utilisait les beaux dimanches de réunion, seule pièce où nous pouvions être à deux et discuter sans avoir l'impression d'être écoutés par la mère, nous envisagions notre histoire. « Non, je n'ai rien à voir avec tout ça », lui dis-je, je ne sais combien de fois ; tellement, en fin de compte, que parfois j'y croyais moi-même. J'en étais même venu à rechercher dans les rubriques nécrologiques ou via le service Population de l'Administration communale si Bernhardt était mort, comme une sorte de soulagement à la trahison qu'il avait commise. Qui aurait pu croire que notre enfance se terminerait dans le sang. Sans rien dire, sans que je puisse savoir ce qui m'y a poussé, je lui serrai la main, et la tirant un peu vers moi, l'ai forcée à franchir les quelques mètres depuis la porte-fenêtre du salon. La sortir dans le jardin, lui faire humer l'air autrement que par l'ouverture d'une fenêtre. Quelques mètres dans l'herbe humide des soirées. Face au soleil, elle veillait de son autre main à bien masquer le haut de son torse, à faire glisser ses cheveux de mon côté ; toujours cette volonté de se cacher. « Je comprendrais bien que tu me quittes, tu sais. »

J'osais à peine imaginer depuis combien de temps elle ruminait cette réplique et toutes les réponses possibles que je pouvais faire. Mon silence est trompeur. Dois-je lui dire ce que je pense réellement, le malaise qui est le mien de ne plus être avec celle que j'ai découverte et aimée ? Lui avouer que c'est peut-être moi la raison de son état ? Je me dis, parce que j'essaie

surtout de me persuader que c'est Bernhardt le coupable, que c'est lui qui a parlé, que ça ne peut être que lui. Oui, c'est lui. Mais comment le dire à Françoise, comment lui suggérer que je ne suis déjà plus le même, que je préfère la laisser partir pour ne pas à avoir à lui mentir plus ? Et puis, tel un lâche, je m'abuse d'un « ne dis pas de bêtises » et, de mes bras, tente de l'enlacer ; ce qu'elle refuse sans violence dans les gestes. Freiné dans je ne sais quel élan sentimental, mais aussi parce que je percevais les limites que son entourage lui avait fixées, j'ai continué d'un « Je pensais justement te proposer de venir chez moi, qu'on s'installe. J'aime tes parents, mais ils ne sont pas nous. Je tiens à ce que tu ailles mieux, à être là, à te veiller ». Des mots depuis mille fois regrettés.

Je devinais sa surprise alors qu'elle intériorisait mes propos. N'envisageait-elle pas que je désire rester ? Me connaissait-elle si bien ? Elle se retourne et se love contre moi. Lentement, mes bras l'ont enlacée ; je la serre et enfin la retrouve à nouveau. Des soubresauts de sanglots, de probables larmes. Un sentiment ambivalent d'amour et de mensonge. Nous ne serons plus seuls chacun de notre côté mais seuls ensemble, coincés dans ses peurs pour elle et moi, muré dans mes silences. En voyant le ciel rosir, annonciateur d'un lendemain venteux, et les quelques larges nuages qui glissent vers nous, j'imagine que le temps sera meilleur, qu'il fera son œuvre ; qu'un jour elle oubliera et par là même, moi aussi. Au loin, des bernaches zèbrent le ciel. Elles sont de retour et, avec elles, le meilleur est à venir.

1978 – À la belle saison

Il a d'abord fallu convaincre le père qu'un mariage ne serait pas possible. Comme catholique, il imaginait mal sa fille vivre comme ça, sans repères. Il savait que sa femme ne pensait pas autre chose et que sa robe à elle, conservée dans une housse en coton et enrobée de naphthaline, ne servirait pas à de nouvelles noces. Le frère, André, convié un jour à la discussion, en conclut après mûre réflexion que c'était « hippies et compagnie, probablement moderne, pourquoi pas ?... S'ils sont heureux ainsi », avant d'ajouter, sentant bien la discordance fraternelle, un « ils y passeront sans doute plus tard » de circonstance. C'était Françoise qui ne voulait pas se marier. La robe, les manches courtes, les essayages... Elle n'acceptait pas de se montrer et ne l'accepterait sans doute jamais. Et puis, sa meilleure amie décédée, c'était une promesse de petites filles qui était devenue impossible à tenir : tu seras ma demoiselle d'honneur et je serai la tienne. « Promis ? » s'étaient-elles juré en se croisant les petits doigts, scellant ainsi le pacte. Rêves d'enfants évaporés. Françoise pensait que c'était un peu la trahir et faire de tout ça une fausse joie. Cette culpabilité, elle l'avait chaque soir, à l'heure de se changer, scarifiée.

On s'est donc installés, semi-clandestinement, sans l'annoncer, dans une maison dont j'ai fait l'acquisition. Je lui avais demandé son avis mais comme pour le reste, sans enthousiasme, elle accepta. « Une sorte d'héritage qui me met à l'abri du besoin », avais-je déclaré à son père, lors d'une de nos balades d'après-souper quand lui faisait une dernière ronde dans les dépendances et les étables de la ferme. Rassuré, il savait que sa fille n'aurait pas à faire « n'importe quoi » pour que nous vivions. Je pensais, en mon for intérieur, qu'il imaginait déjà ses petits-enfants. À mes quelques affaires sont venus s'ajouter les meubles et objets que sa famille gardait pour elle, pour plus tard, sa dot. Aux interrogations de

voisins et amis de la famille sur une aussi flagrante évolution dans le couple de sa fille, le père répondait par un haussement d'épaules. Et s'il commençait à espacer ses visites dominicales à l'église, son épouse, quant à elle, récitait deux fois plus de chapelets. C'était pour excuser sa fille, son mari... la conviction du péché originel.

Assemblage de cartons, montagne de papiers. Elle arrive enfin dans mon espace comme on livre un colis. J'ai fait les peintures, placé quelques meubles et reçu enfin le canapé choisi sur un de ces catalogues par correspondance. Et au départ du dernier aidant, après des saluts qui n'en finissaient plus, on se retrouve déjà seuls. Je l'invite à prendre ses marques, elle explore les pièces ; un sourire, une chaise déplacée proche d'une fenêtre qui offre une belle perspective sur les paysages environnants.

— J'ai fait de la place dans ma chambre. Ma penderie est assez large, on peut placer là tes vêtements, mais il faudra en racheter une autre, pour les vêtements d'hiver.

Comme avec un chat, elle poursuit sa visite, ouvre quelques portes, regarde l'espace et écoute les nouveaux bruits de la maison.

— Mes parents imaginent, enfin, ils pensent... tu vois ! Nous deux.

À ces mots, je souris, sans doute aussi gêné qu'elle.

— Je comprends. Il faut que je vide les affaires qui sont dans la pièce en face de « notre » chambre... Enfin... Ce n'est qu'un ramassis de bric et de broc. J'en ferai une deuxième chambre, le temps qu'il faudra...

... le temps de vie de notre couple en fait, même si je ne me l'imaginais pas encore à ce moment.

Chacun de nous a trouvé assez facilement sa place dans ce vase clos que représente notre nouvelle maison. Sa chambre, la mienne, une cuisine et une large pièce servant de salon et de salle à manger. Quelques photos sur le mur : ses parents, les miens, mais pas de photos d'elle, ni de nous deux, ni de nous quatre. Éléonore hantait toujours son esprit et les quelques fois où on se promenait sans trop de risques de rencontrer d'autres voisins, ses pas m'entraînaient invariablement par le cimetière pour y déposer des fleurs

cueillies dans les champs ou en bordure des chemins. Pendant qu'elle fermait les yeux pour prier, je recherchais du regard la silhouette de celui qui était la cause de tout cela. Parfois, dans mes moments de crise, sa recherche en devenait obsessionnelle, comme si je voulais apporter ce trophée-là à Françoise, certainement pour me rassurer. Ma quête ne donnait aucun résultat, il avait disparu et, de peur d'éveiller des soupçons, je n'allais jamais plus loin. Vaut mieux se taire parfois plutôt que de réveiller les morts.

OceanofPDF.com

1979 – 29 août

« Joyeux anniversaire ! » me lance-t-elle à mon retour, son visage lumineux encadrant un sourire. C'est vrai que depuis quelque temps son état psychologique s'améliore. L'intimité que je lui confère et mes absences à cause du boulot en sont certainement des causes. Un éclat de rire, des casseroles dans la cuisine dont le fumet embaume et qui annoncent un repas à venir, une table dressée. On est mercredi et j'ai pris ma fin de semaine ; relâche.

Des plats simples, des banalités racontées, la volonté de vouloir faire une parenthèse et pourquoi pas, l'envie d'un nouveau départ. Le repas achevé, je l'aide à débarrasser et à ranger un peu, bien qu'elle m'invite à m'installer au salon, à la laisser faire. Nos silences de couple ont été dès les premières soirées de grisaille comblés par un poste de télévision et depuis, d'un geste mécanique devenu obligé, elles sont rythmées par ce que proposent Paris, Luxembourg ou Bruxelles. Bien que je n'y trouve que peu d'intérêt, son côté divertissant et abrutissant est incontestable. J'ai parfois le sentiment que nous végétons, le regard tourné dans la même direction. Je m'aventure à passer le bras au-dessus de ses épaules, à lui caresser le cou ; et si je sens toujours des réticences à ce que ma main s'aventure là où sont ses cicatrices, je remarque aussi que, ce soir, elle se dévoue à me faire plaisir et accepte avec raison ce rapprochement.

Le divertissement fini, chacun retourne à ses habitudes : moi en premier à la salle de bains, elle qui suit et pendant qu'elle termine, je prends un dernier verre d'eau, pour la nuit. Par la fenêtre de la cuisine, je regarde au loin les phares d'une voiture partir en quête de la nationale mise à quatre bandes, inaugurée voici peu et dont on se gausse qu'elle ramènera des touristes, de l'argent supplémentaire pour Vresse, pour que les plus jeunes ne partent plus en ville, là où s'enfoncent les phares. Un claquement me fait sortir de

mes songes et quelques propos informes s'échappent de la salle de bains. J'appelle mais n'entends pas de réponse. Je me dirige vers la lumière du premier étage. Un deuxième appel et, vaguement, je comprends quelque chose, mais sans plus. Une fois la porte entrouverte, je la retrouve à genoux par terre ramassant des morceaux de verre. Ses mains tremblent, la peur de se couper.

— Mes mains étaient graisseuses, je ne l'ai pas fait exprès.

Appels de souffrances passées, craintes et honte mêlées. Je m'abaisse et l'aide en prenant les morceaux délicats.

— Je vais aller les jeter, fais attention, lui dis-je, bienveillant.

Une chance que le flacon presque vide n'a fait que de gros éclats. Un coup de brosse et l'incident sera clos.

Elle sourit. Devant sa porte, comme à notre habitude, nous nous embrassons une dernière fois. Je lui rends son baiser et lui glisse un merci, la serre un peu plus. Elle se laisse aller dans mes bras et j'y décèle comme une invitation à prolonger ce moment. Je me rapproche encore un peu plus et laisse aller ma main dans son dos, sur ses fesses. Elle hésite, se retire quand cela devient trop charnel mais ce soir, elle me laisse un peu de liberté. Mon autre main remonte sur les côtes à la recherche de son sein et un frisson la gagne. Je sens de l'appréhension, un désir de se sauver, mais je la tiens, l'emprisonne de mes bras et la pousse vers le lit. Prisonnière de mes étreintes, elle recule en cherchant une échappatoire, sa paume sur mon épaule. Basculant sur le lit, je prends rapidement le dessus, plaquant ses bras sur le côté. Ses yeux sont paniqués, ce qui renforce mon impression de puissance. Elle balbutie quelque chose que je ne veux pas entendre et puis me glisse en elle. Crispations, léger cri et un regard vers le plafond, la bouche toujours légèrement entrouverte. Je la fourrage. Je suis en terrain conquis. Quand, après un dernier râle, je m'affaisse un peu sur elle, c'est comme si je reprenais mes esprits, découvrais la culpabilité de l'acte. Je la sens absente à mes côtés, le regard toujours fixe, le souffle rapide. Je m'écarte de ses jambes pour lui offrir à nouveau sa liberté. Silencieuse,

elle se relève et part vers la salle de bains, sans un mot, pas un cri. Rien qu'un mouvement décidé ; s'échapper sans courir. Je reste là quelques minutes encore, sale et tout à la fois soulagé.

Plus tard, je traverse le corridor qui sépare nos chambres. M'arrêtant un instant, je perçois en écho des pleurs venant de la salle de bains. J'hésite à entrer, à m'excuser, mais la porte est verrouillée. Ses pleurs accentuent mes remords et le sentiment d'avoir foutu les choses en l'air. J'ai beau l'appeler, la réconforter d'un « je suis désolé », mais rien ne vient. J'écoute encore un instant, et puis l'abandonne à elle-même, battant en retraite vers ma chambre. Je ne sais combien de temps elle est restée là, enfermée et sans doute à me maudire, simplement parce que je me suis endormi avec un vague sentiment heureux. Vu ses réactions par après, je m'en suis voulu d'avoir pris bien plus que ma femme ce soir-là. En effet, le bruit d'une serrure qu'on fermait quand nous nous suivions de trop près le soir en allant nous coucher devint mon angélus. J'ai brisé Françoise une deuxième fois dans sa chair.

2006 – Quelques jours après le dernier interrogatoire

J'ai enfin eu l'autorisation de rentrer chez moi, de changer de vêtements. Repos, interdiction de quitter le pays, indiquer si je pars quelque part et oui, mes collègues me tiendront au courant si des infos arrivent ou débouchent même sur une arrestation autre que la mienne ; telles sont en gros les consignes reçues, les formalités déballées. Je ne suis pas encore suspendu de mes fonctions, mais l'administratif a été enclenché et la sanction, dans un premier temps préventive, finira bien par se concrétiser. Une douche, faire partir les relents des questions trop insistantes par l'eau qui s'écoule le long du corps avant de glisser et s'échapper en fin ruisseau vers le sous-sol, quelque part... Nu, je me regarde dans la glace et n'arrive même pas à me dégoûter. La peau un peu flasque et blanchâtre, les muscles pendants, la vieillesse qui fait inexorablement son œuvre : « Au moins, tu n'auras pas vécu ta déchéance physique. » J'approche mon visage du miroir et constate un œil un peu jaune, des cernes, des boutons et des taches sur la peau. Et les yeux qui glissent sur les espaces autrefois occupés par ses affaires, objets jetés par mes soins afin de l'effacer de la maison. Des boîtes en carton dans lesquelles nous entassions produits de beauté, potions miraculeuses d'une jeunesse garantie sur papier glacé dans les magazines. Maintenant, seul le vide commence à envahir l'espace ; le silence aussi. D'un revers du poignet, j'efface la buée qui se forme sur le miroir avant de me décider à ouvrir un peu la fenêtre. Sentir l'air frais sur la peau, faire partir l'humidité. Propre, je me sens prêt pour un nouveau round. Je repars à l'assaut dans l'attente de la suite.

Assis dans mon divan, je jette un œil au courrier, une tasse de café dans la main gauche, éclairé par une télé mise en sourdine et qui, de ses lumières et décors, habille mon intérieur de couleurs qu'il n'a pas. Reprendre ses

marques et attendre ; ne rien faire et laisser venir. Des factures, des lettres de condoléances, de la pub ; le cirque de la vie continue et se mélange dans un grand foutoir. Je découvre que son nom est encore partout, pour les factures de la RTT ou pour la télé, les assurances ou dans les prospectus de marques qui ciblent leurs bons clients. Faire une liste mentale de l'administratif à venir, effacer ses traces, définitivement. Ne pas attendre avant de le faire, on ne sait jamais.

Dès l'autopsie clôturée, les pompes funèbres se sont immiscées dans ma vie avec la très nette intention de se faire de l'argent sur mon malheur. Aux propositions d'un enterrement solennel, j'ai choisi la discrétion et la simplicité. Ce qui reste de la famille de Françoise me considère comme un paria avec les interrogatoires et le reste : les journaux, la télé... Au départ, je voulais les consulter pour que nous puissions lui offrir le meilleur départ possible, mais les rejets d'une filleule qui avait derrière elle « la famille » m'en dissuada quand elle a brutalement raccroché le téléphone après une bordée d'insultes noyées au final dans des larmes et des cris de colère. C'est pourtant toujours ma femme, et c'est à moi de décider. Alors, je fais au mieux, comme elle aurait sans doute imaginé vouloir. La famille de Françoise aura tout le temps de critiquer par après.

Je fais tourner d'une main un restant de café dans ma tasse pour faire fondre le sucre collé et je m'attaque aux lettres des proches ou des connaissances en commençant au hasard. Petit format, écriture simple, dessin classique dans l'encart en haut à gauche de l'enveloppe ; discret, un probable collègue ou un ami. Je lis par politesse et sans envie le texte court, fruit d'une intense réflexion. Une citation sur la solitude et sur l'au-delà. J'y répondrai certainement de la même manière, une fois l'enterrement achevé. Que du courrier de proches, avec quelques fois des intentions particulières comme le « tu l'as tuée, salaud ! » d'une voisine dont je reconnais l'écriture, sur une feuille quelconque arrachée dans un cahier. Une bordée d'insultes avant d'indiquer sa volonté de prier pour le repos de Françoise. Je filerai ça à Brissack, ça lui fera un os à ronger. Ma famille n'a rien

envoyé, mon père n'étant plus vraiment en vie depuis que ma mère est décédée et que son Alzheimer le fait voyager bien au-delà des murs de sa maison de retraite. Aller le voir me traverse l'esprit ; oui, sans doute demain. Et puis me dire que, de toute façon, demain ou un autre jour... Il ne fera pas la différence. Je sais que je recule à chaque fois l'échéance, mais c'est la peur de me voir en lui qui me fait hésiter. Faut que j'y aille avant de ne plus savoir.

OceanofPDF.com

2006 – De l’enterrement à la résurrection

L’église Saint-Maur de Alle est clairement trop petite vu le nombre de curieux qui s’y pressent. D’un côté, les anonymes et la famille, les amis de Françoise, de l’autre, moi ou presque. Je suis en première ligne, seul sur ma rangée. Brissack est là, lui aussi, un peu en retrait pour assurer ma protection car la voisine s’est faite plus vindicative et a harangué les autres villageois contre moi. Pas d’autres collègues ni même de fleurs. Tout le monde me désigne comme l’assassin de ma femme et veut me le faire comprendre. Les gens se questionnaient pour savoir si j’allais avoir le courage de venir, et maintenant ils épient mes gestes, doutent de mes remerciements à ceux qui osent s’aventurer, par politesse ou bravade, vers le veuf que je suis.

Dans un esprit d’apaisement, le curé congolais de la paroisse m’avait indiqué son souhait de ne pas m’inviter à prendre la parole. De laisser à Dieu le temps du pardon. Il m’a fait part de ce qui se dit sur moi, des soupçons, de ce que tel ou tel a cru entendre ou comprendre d’une conversation qu’on lui a rapportée. Dans ses remarques, j’ai bien senti le péché de curiosité, l’engouement pour la confession, mais rien. J’ai juste approuvé ses demandes en acceptant de la tête le programme et les lectures.

« Assassin ! » Le mot est lâché pendant l’homélie par une anonyme. Brissack s’est levé d’un coup, je me rends alors compte qu’il est armé. Faire barrage de son corps au cas où je me ferais attaquer ; c’est sa mission. Un brouhaha, des applaudissements, un chœur de révolte naît et le curé est bien en peine, les mains jointes en signe de respect au défunt, de se faire entendre. Les murmures continuent, comme par vague. En me retournant, je constate tous ces yeux braqués sur moi, qui me défient d’agir, d’entrer en

pleine rédemption et d'avouer en public ce que j'ai fait, ou ce qu'ils aimeraient que j'aie fait. Savoir, comme pour se dire que son jugement était le bon. Les protestations s'estompent pour mieux reprendre et quelques-uns me huent, suivis par d'autres. Un « pensez à la famille » tonne pour se faire entendre. Nouveau regard vers la famille de Françoise, mais aucun d'eux ne cherche à calmer la foule. Je me dresse enfin, brisant dans l'œuf certaines insultes naissantes. Brissack est là, toujours debout, hésite à me rejoindre. Je croise son regard et décide de bouger, je quitte ma rangée et reprends l'allée centrale sans avoir une dernière fois jeté un œil tant au curé qu'au cercueil de Françoise. Les regards à mon rencontre sont suffisants pour justifier n'importe quelle haine et, en arrivant près de la porte, je croise Herault, observateur curieux de cette vindicte populaire. Je sors sous des acclamations et applaudissements qui ne me sont pas destinés, suivi par Brissack, quand un journaliste s'approche de moi, micro en main : « Vous sentez-vous coupable du meurtre de votre femme ? » Je ne le regarde même pas et continue d'avancer. Au loin, j'entends encore une foule applaudir à sa victoire. De la terrasse du café situé en face de l'église, on me montre du menton, on attend la chute.

Brissack à mes trousses finit de son pas rapide par me rattraper.

— Tu fais quoi, là ? lui dis-je sans me retourner.

— Ça ne se voit pas ? Je veille à ce qu'on ne te balance pas des cailloux, qu'on ne te retrouve pas lynché à un lampadaire... Faut vraiment que je te fasse un dessin ?... Et puis, tu vas où là maintenant ?

— Au cimetière ! ai-je hurlé comme seule réponse. Si je ne peux pas le faire pendant, je lui dirai au revoir avant.

Et d'un pas décidé, je bifurque pour prendre la direction de sa dernière demeure.

Debout devant une tranchée fraîchement creusée, non loin d'autres membres de sa famille qui, en leur temps, achetèrent pratiquement la rangée entière de concessions perpétuelles, j'ai la même impression que dans l'église et pourtant personne d'autre n'est là à part Brissack, toujours aux

aguets. Un moment de silence entrecoupé d'un croassement lointain. Je ferme les yeux, repense encore un instant à notre dernière rencontre, comment on se parlait, ce que nous aurions dû nous dire, et puis j'expulse l'air de manière sonore et me retourne. Mes yeux traînent et, à quelques mètres de moi, sur la tombe de ses parents, un bouquet de roses rouges est exhibé, ceint par son ruban « en souvenir de Françoise » et sa signature : Bernhardt.

Brissack devine et s'attarde également sur les fleurs, mais avant qu'il n'ouvre la bouche, j'esquive et lui tourne le dos. Du gravier qui crisse, une main qui m'attrape par l'épaule et me retourne pour lui faire face :

— C'est quoi, ça ?

— Tu ne sais pas lire ? Vous continuez à me croire coupable alors qu'il vient jusqu'ici pour déposer ça et narguer tout le monde, répliqué-je en lui montrant les fleurs. Si ça tombe, il était dans l'église avec les autres.

Je perçois comme un doute chez Brissack, une envie d'aller voir pour confirmer. Il desserre son emprise, me libère.

— Et toi, pendant tout ce temps, tu me surveilles car tu me crois autant coupable que les autres ?

D'un geste décidé et sans un mot, je le laisse sur place pour quelques pas, me retourne et rageusement, m'empare des fleurs et les jette au loin dans l'allée suivante. S'ensuit un silence, et la perception de ma main blessée par des épines.

En rentrant chez moi, je découvre une inscription taguée sur la porte, un « tueur » rouge laqué dont l'effet me touche plus que je ne l'aurais imaginé. Je savais que ce serait dur. Chaque être humain cache un monstre et ce n'est pas moi qui dirai le contraire.

Enfermé, pour je ne sais combien de temps, un peu comme en cage, je cherche une issue, un moyen de m'échapper. J'attrape les clés de ma voiture laissées sur la table de la cuisine, comme d'habitude. Envie de prendre l'air, de me changer les idées. En démarrant, je ne sais pas trop encore où je vais me diriger ; manger du macadam et m'hypnotiser au bruit des joints des

plaques de béton que forme la route semble être un bon moyen de s'évader. J'emprunte la nationale et m'enfonce dans le pays quand, à l'approche de Neuwillers, je change de direction vers Habay par la E411... Partir, tracer. Est-ce son côté impersonnel qui m'a donné l'impulsion de m'y arrêter ? Sans doute, et je commençais à avoir faim de toute façon. Juste un relais pour routiers, un assemblage de parkings, pompes à essence et une cantine drapée dans son appellation de restaurant. Un endroit où j'espère qu'on me foutra la paix.

Ce n'est pas vraiment l'heure d'affluence quand j'entre. Les probables deux dizaines d'habitues qui, attablés au comptoir ou proches des tables de l'entrée, rigolent avec le cuisinier et une des serveuses ; le genre de chauffeurs internationaux, cadencés la semaine entre le Nord et le Sud de l'Europe, qui descendent des pièces mécaniques et remontent avec des pastèques. L'année durant. Ça parle allemand, français, flamand, et des tas d'autres idiomes. Si j'ai été dévisagé à mon entrée, je redeviens rapidement un anonyme de passage et, sans rien laisser paraître, je m'attable un peu à l'écart des autres. Ne pas tenter le diable, surtout une journée comme celle-ci. Une banquette de bois recouverte de ce Skaï épais dont on inondait les snacks pseudo-américains dans le début des années 1970 m'invite à me poser. Un rose initialement criard, devenu pastel au fur et à mesure des décennies, recousu par endroits et puis des sets en papier pour masquer les griffes et manques d'une table en Formica.

Un sourire de bar, une voix fatiguée par son service, la fille dans son uniforme un peu sale prend ma commande et s'encourt vers la cuisine, juste après être revenue me servir ma boisson. Quelques minutes à attendre, en écoutant les nouvelles sportives crachotées par la radio et l'un ou l'autre hit du moment. Le néon indiquant la direction des toilettes, là-bas derrière le billard, frétille à cause de l'humidité ambiante. Le jukebox est définitivement éteint vu la couche de poussière que l'on ne prend même plus la peine de nettoyer. La pluie grasse qui commençait à tomber à mon arrivée est un peu plus présente et vient moucher la vitre à ma gauche.

Le bruit du grésillement des gouttes s'écrasant attire mon regard et invite à souffler, prendre le temps de rêver, s'échapper, ce qui me permet aussi de voir les phares des véhicules défiler et s'enfoncer dans la nuit. Et puis un mouvement devant moi que je perçois tardivement, coincé dans mes pensées et quelqu'un, un fantôme de l'au-delà se tient assis là.

— Bonjour.

Un instant de silence, un brin de stupéfaction ; notre rencontre était devenue inévitable. Un sourire de sa part, avant de reprendre.

— Ça fait longtemps, hein ? T'as vieilli mais t'as pas vraiment changé au fond.

Il m'interroge, tant par le verbe que par le regard. Depuis quand me suit-il ? Est-il seul ? Un klaxon meurt dans la nuit, un habitué qui est en retard et ne fera donc pas escale ce soir.

— Toi non plus, finis-je par lâcher.

On se jauge, on s'estime aussi.

— T'es qu'une merde, Guillaume. Tu crois que je ne sais pas ce que tu as fait à Françoise ? Tu crois que je ne sais pas ce qu'il s'est passé ?

Il se crispe et se redresse sur son dossier. Il ne semble pas nerveux. Sans doute est-ce la raison de la rudesse de son propos ; me pousser dans mes limites dès le début.

— Je pense surtout que tu ne devrais pas être ici, qu'on ne devrait pas se parler, surtout pas après ce que tu lui as fait, à ma femme, en accentuant bien les dernières syllabes. J'ai eu un collègue aux basques toute la journée. J'imagine assez facilement qu'il y en a encore un pas très loin en ce moment, tu sais. Penses-tu que c'est bien intelligent de ta part de te trouver ici ? Qu'on se parle ?

— Je te rassure, je ne me serais pas présenté à toi sans savoir si t'étais accompagné. Mais je peux aller voir tes collègues, leur expliquer ce qui s'est passé, comment t'as fait ton compte...

— Et t'expliqueras aussi pour Éléonore ? ton père ? le pognon et la merde que t'as laissés à ton départ ?

— Oui, j’ai appris pour ça aussi, dit-il en passant des doigts nerveux sur sa moustache. Françoise m’a dit et, crois-le ou pas, j’ai été dévasté. Je te jure, je n’imaginais même pas ces types capables de faire des trucs pareils à l’époque. Je pensais qu’en partant loin et en faisant le mort, ils perdraient ma trace et me foutaient la paix. Je suis désolé, tu sais !

Un coup agressif, il me donne l’impression d’être réellement affecté, honnête dans son propos. Instable.

— T’as foutu la merde et t’es parti. Moi, j’ai vécu avec, nettoyé et même ça, t’as pas respecté.

Mon index est pointé sur la surface de la table et la frappe. Je laisse mon couteau heurter un verre dans un bruit clair qui offre une seconde de silence dans l’assemblée. Sans les voir, je sens les visages se retourner vers nous.

Pas rasé, on dirait un type qui revient de loin, usé plus que moi par les années.

— Moi, j’ai vécu avec, toutes ces années, pendant que toi tu faisais ta vie ailleurs. Au fait, t’as fait quoi pendant tout ce temps ?

Je tente une diversion, en apprendre un peu, pas seulement par curiosité.

— J’ai d’abord été au Canada, en Alberta. Bosser pour l’industrie pétrolière, traîner pendant quelque temps avant de me trouver un truc à faire, loin des autres...

Il est coupé dans son élan, regarde par-dessus mon épaule, et je comprends assez rapidement que c’est la serveuse qui vient m’apporter ma commande et s’assurer que tout va bien. J’entends à ses pas son hésitation, son appréhension. Elle s’enquiert avec la même lassitude sans vraiment fixer l’un de nous si un autre plat doit être servi : « La cuisine ferme bientôt, j’dis ça pour que vous compreniez bien le problème. » Bernhardt sourit, remercie, décline un repas mais ne refuse pas une bière. Son histoire lui donne soif et ses mains tremblent. Avant de reprendre son récit, il regarde par la fenêtre et attend un peu que son verre soit à table.

— Comme on dit, j’ai bourlingué, d’autant plus que le dollar valait bien plus que maintenant à la fin des années 1970. Après ça, je suis parti vers l’Alaska... Le bout du monde. Et puis, j’en ai eu assez de toute cette neige

et ce froid. Je suis redescendu vers le sud ; les fermes du Midwest et le Texas, parce que le pétrole, ça ne te quitte pas. Ça finit même par te couler dans les veines... Je suis devenu citoyen américain, fit-il en écartant les bras, comme pour englober la salle entière, la tête légèrement penchée, arborant un large sourire.

Malgré son âge, il a une corpulence athlétique, les épaules larges d'un *redneck*, et probablement une force de brute dans ses mains.

— Internet, ça a été la révolution, recommence-t-il, après avoir mâchouillé quelques cacahuètes quémandées auprès de la serveuse. Je ne sais pas vraiment comment ou pourquoi, mais j'ai fini par me raccrocher à ici, à te retrouver. Je n'ai pas fait grand-chose pour tomber sur toi, t'as pas beaucoup bougé, un sourire en coin. Et puis, un jour, j'ai découvert l'adresse e-mail de Françoise, et j'ai écrit.

— Pourquoi, bordel ? Pourquoi t'es revenu foutre la merde ici ? Pourquoi tu lui as fait ça ? Qu'est-ce qu'elle t'avait fait ?

J'en oublie presque mon steak déjà tiédasse dans l'assiette. Je l'écoute, parce qu'il raconte bien, parce qu'il a fait au fond ce que je n'aurais pas été capable de faire moi-même.

— Je voulais juste lui souhaiter un bon anniversaire, au départ. Et puis, on s'est écrit de temps en temps. Les fêtes, des trucs dans le genre.

— Et puis t'es revenu, en vrai ! Tu ne pourras pas t'en sortir comme ça !

— Je pourrais te dire la même chose, tu sais...

— Casse-toi d'où tu viens et laisse-moi finir tranquille. T'as ta vie, là-bas, et moi ici. Alors, pars.

— Tu ne comprends pas, Guillaume. J'étais là ce soir-là, j'ai vu ce qui s'est passé...

Je l'interromps fermement. « Tu mens ! »

Les mains à plat de part et d'autre d'un set en papier, il pivote et se dégage de la table, prend congé dans une large respiration et se relève. Debout, il est sans doute encore plus impressionnant.

— C'est pour elle, pas pour moi, que je le fais. Je n'ai pas eu le courage d'agir cette nuit-là, mais toi et moi, on est les mêmes à présent, me glisse-t-il dans l'oreille avant de se diriger vers l'entrée.

Toujours assis, mon bras droit l'attrape par la manche de sa veste, le tire vers le bas pour que nous puissions nous entendre une dernière fois. Alors, clairement, je mets les choses au point :

— Ici, c'est moi la police. T'es chez moi et c'est dans ton intérêt de ne pas rester.

— Tu ne le sais pas, mais t'es déjà de l'histoire ancienne. T'es plus rien, Guillaume... Plus rien, dit-il alors qu'il se redresse, réajustant son manteau et continuant sa route.

J'entendais ses pas s'éloigner, submergés un moment par le bruit du néon des toilettes qui, par crise, se faisait dominateur. Les yeux sur mon assiette, je reste un moment à manger ma viande froide en cherchant intérieurement une issue à tout ce merdier.

2005 – Une soirée de fin de printemps, banale, et les quelques semaines d'après

Comme rien ne m'attend chez moi, j'ai pris l'habitude de travailler plus tard le vendredi, afin de profiter de la soirée pour remplir la paperasserie dont nous inonde la hiérarchie : statistiques de vols, d'infractions de roulage... Dans un coin comme le nôtre, c'en est presque ridicule hors saison touristique. On traite plus des conflits de voisinage, des braconnages, mais pas vraiment des infractions comme dans les villes.

Ce qui, en fin de compte, tombait bien car Françoise passait la soirée chez ses parents ; une habitude qu'elle avait prise depuis plusieurs mois maintenant. Nous avions convenu que, pour au moins passer un peu de temps ensemble, nous rentrerions vers 21 heures, plus pour les convenances, pour la conversation.

J'entre dans le salon et enclenche l'interrupteur. Même habitée, notre maison ressemble à un espace vide : absence de touches personnelles dans la décoration, des vases que les fleurs coupées ont désertés depuis de longues années. On n'a jamais vraiment été un couple car un mètre de corridor nous a toujours séparés, sauf à de rares moments où elle ou moi avions un besoin voulu ou nécessaire. Pas d'amour, que de l'ordinaire.

Une fois l'imperméable déposé sur le bord du divan, je m'avance vers le coin de table où Françoise laisse le courrier. Rapidement, je jette un œil et j'entasse en une pile les factures à payer dont je m'occuperai demain ou dimanche. Quelques pas vers la cuisine où je sais qu'elle a laissé un plat pour moi dans le four. Une casserole à réchauffer que je place sur la cuisinière. Quelques clics du briquet et le gaz qui s'enflamme ; chaleur douce des soirées encore fraîches. On a ainsi nos codes, sans nous parler, sans nous voir. Deux adultes ensemble vivant séparément.

Je devais regarder un truc inintéressant à la télé car je serais incapable de me rappeler le titre du programme, mais il était très précisément 21 h 14 quand le téléphone a sonné.

— Ah, c'est toi ? Françoise est là ?

C'est ma belle-sœur, pour qui je ne suis qu'un étranger, une obligation familiale depuis près de trente ans.

— Maman ne va pas bien, l'ambulance l'a emmenée à l'hôpital. Tu peux prévenir ma sœur ?

J'annonce une pseudo-réponse.

— Elle n'est pas avec vous ?

— Bah non ! Tu peux lui faire la communication ? Je pense que c'est assez urgent qu'elle nous rejoigne. Tu peux faire ça pour moi ?

— Tu veux que je vienne ?

— Non, surtout, te déplace pas. Avec Françoise, on sera assez nombreux ainsi, me rabroue-t-elle gentiment.

Un vague au revoir qui se perd dans des phrases lancées aux autres de la famille présents ce soir-là dans la maison. On s'active et on me raccroche au nez. Je reste là quelques secondes encore à entendre la tonalité monocorde de fin d'appel. Je pensais savoir où elle était, mais je viens de comprendre qu'elle me mentait.

Dans un premier temps, je pensais attendre son retour, mais la fatigue m'a gagné et la somnolence a pris le pas sur ma conscience. 23 heures et personne. J'étais resté habillé, pour la conduire, pour la soutenir car je sais les liens qu'elle entretient toujours avec sa mère, mais mes envies se sont évanouies avec le défilement des minutes. J'ai même été voir dans sa chambre, au cas où, comme par sécurité, mais rien. Tant pis pour elle, j'attendrai demain pour lui annoncer. Basse vengeance, amertume. Et encore, si elle est revenue, si elle daigne partager le déjeuner avec moi. Et après, je lui demanderai où elle était en réalité. Chaque chose en son temps.

Dans mon lit, bien plus tard ce soir-là, je terminais un livre quand j'ai entendu glisser quelques pas dans le noir. Une porte qui s'ouvre en face de la mienne et qui se ferme aussitôt. Un rai de lumière effleure la moquette du corridor et illumine mon bas de porte pendant quelques minutes avant de s'éteindre. J'hésite à aller la voir, lui demander d'où elle vient, si elle sait que sa mère a été emmenée, mais à quoi bon. On verra ça demain.

J'aime les premières heures de la journée, quand la nuit s'efface et que le monde est comme neuf, lavé des horreurs de la veille. Entendre les oiseaux reprendre le contrôle du ciel en quête de nourriture, voir glisser la rosée des vitres et les respirations chaudes qui sortent des vaches laissées aux prés. Une odeur de café qui passe, ces vieux principes qui veulent que l'on ne fasse pas trop de bruit pour ne réveiller personne dans la maison. Et puis le téléphone, dont la sonnerie stridente casse la bulle dans laquelle on aime évoluer. Je décroche. De l'autre côté de la ligne, je ne reconnais que des sanglots.

— Ma sœur est là ?... Tu pourras lui dire que maman l'a attendue le plus longtemps possible, mais elle est partie ce matin, tôt.

Je relève la tête et vois Françoise face à moi, et ce regard que je connais tant, mêlé de peur et de pleurs. Je n'ai rien pu dire d'autres que « c'est Nathalie » et lui passer le cornet.

Ce jour-là, nous ne nous sommes pas parlé. Entre sa chambre et la salle de bains pour elle, et le divan et le jardin pour moi. Deux inconnus et une rancœur de plus entre nous. Je n'ai pas voulu savoir où elle était, et je me suis dit à ce moment-là que c'était mieux ainsi ; à tort probablement.

Les semaines suivantes ont été difficiles. Je savais qu'elle m'en voulait et partait souvent se réfugier auprès des siens ou dans sa chambre. Je me suis même fait insulter par la nièce un jour en faisant les courses, devant tout le monde. Françoise a bien essayé de la calmer, de la faire taire, mais plus elle le lui demandait, plus elle criait sa rage de voir un type comme moi être avec elle. Planté là sur le parking, mes sacs dans le prolongement vertical des bras, j'étais l'attraction du moment et serais l'objet de

murmures et de racontars dans quelques familles des villages alentour dès le soir.

À la maison, on tentait de faire bonne figure en nous focalisant sur des instants précis, histoire de ne pas constater un peu plus notre relation se déliter. Le repas, que je m'évertue à réaliser quand mon emploi du temps le permet. Des choses simples, comme elle les aimait. Parfois, j'obtenais un sourire, un « c'est bon » qui m'encourageait, mais, bien souvent, seule son image me parvenait, murée dans un silence de reproches. J'ai subi ça deux, peut-être trois semaines, avant que le sentiment de révolte ne me submerge. J'ai crié, fort. Ça ne nous est arrivé que quelques fois, bien souvent à cause de mon boulot et dans les moments critiques avant de me confondre en excuses. Dans mon for intérieur, je savais que je n'avais rien à me reprocher, parce que c'était ma compagne, parce qu'elle avait déjà beaucoup souffert, parce qu'elle était fragile et que je ne savais certainement pas lui offrir ce qu'elle désirait, je capitulais. Mais pas cette fois-ci.

À mes questions sur ses mensonges, ma passivité pour sa mère me revenait comme en écho.

— Mais quand ma femme me dit qu'elle est dans sa famille, c'est qu'elle y est, ai-je hurlé en tapant mon poing sur la table, avant de balancer du bras mon assiette à travers la cuisine.

Un éclat de porcelaine, de nourriture sur la porte du frigo, un coup dans le meuble, et la naissance de sanglots chez Françoise. Soubresauts, les bras serrés de part et d'autre de sa tête, dans un geste pour se boucher les oreilles, elle fait le dos rond, se recroqueville et renifle, se refusant à pleurer.

— Avant, tu n'étais pas comme ça. Même après ce qui m'est arrivé, j'ai cru que t'allais rester... Je ne sais pas moi, gentil, aimable ? Mais non, t'es devenu taiseux, noir. T'as tellement de haine en toi que je ne sais même plus quoi faire...

— Avec qui t'étais ?

— Qu'est-ce que cela peut bien te faire de savoir avec qui j'étais, hein ? Tu vas aller l'interroger pour savoir si je dis la vérité ? Tu vas faire un PV ?

— Je veux juste savoir avec qui ma femme est, le vendredi soir entre autres, et pourquoi elle rentre à pas feutrés, ne raconte pas ce qu'elle a fait la veille... Ce qu'elle a vraiment fait.

— Tu ne me vois plus comme ta femme, mais comme une suspecte, finit-elle par dire avant d'éclater en sanglots.

En cet instant, je me suis figuré en mon père. Les chiens ne font pas des chats. Le soupçon du remords naît de ne pas vouloir devenir celui qu'on a fui.

On est restés l'un en face de l'autre pendant plusieurs minutes, sans rien dire. Elle avait raison en partie, parce que je voulais la faire avouer, parce que je voulais gagner, savoir, dominer. Elle, assise, s'était un peu redressée, mais n'osait me faire face. Elle tente de saisir une bouchée du repas, j'attrape l'assiette avant elle et lui ôte.

— Ma maison, mon ménage, mes règles, lui dis-je en allant vider le contenu dans la poubelle. Moi aussi, j'en ai assez d'être coupable, d'être le mari pour les courses, pour l'argent, pour les vacances... Moi, mon couple, il s'arrête à un mètre vingt de toi : la distance d'un corridor et d'une porte fermée à clé.

Le dos tourné, j'entends ses pleurs reprendre de plus belle et, d'un bruit, je comprends qu'elle s'est levée, se dirige d'un pas rapide vers le hall d'entrée, claque la porte du salon, de l'entrée. Par la fenêtre, je constate qu'elle enfourche son cyclomoteur laissé là depuis hier et emprunte la route qui conduit vers la maison de ses parents. « C'est ça, vas-y, cours ! Il n'y a plus grand-monde pour t'attendre là-haut », me dis-je en me penchant pour nettoyer les restes de la première assiette. « Parce que moi, je suis toujours là pour ramasser après les autres, et sans jamais un merci. »

On dit que la colère est mauvaise conseillère et c'est on ne peut plus vrai. Un flic ne devrait jamais appliquer ses méthodes au sein de sa famille et, cette règle, je l'ai outrepassée très largement. J'ai attendu qu'elle soit partie

cet après-midi-là. J'ai d'abord commencé à fouiller ses linges, puis sa table de nuit et enfin son bureau. Avec méthode, en faisant attention de ne pas laisser de traces trop visibles de mon passage. Rien, au final, rien si ce n'est un sentiment de trahison, d'avoir jeté à bas la plus élémentaire règle d'un couple, la confiance, mais je n'en ai que faire à présent. Je ne peux quand même pas m'être fait des idées à ce point ? C'est en revenant au salon que je l'ai aperçu, déposé sur le buffet. Son téléphone était resté là, silencieux. D'abord hésitant, je me suis finalement convaincu qu'au point où j'en étais, il valait mieux crever l'abcès une bonne fois pour toutes. Je l'ai ouvert, j'ai à nouveau violé son intimité et ai découvert ainsi ses appels, ses e-mails et ses messages. Si la plupart n'ont eu qu'un bref intérêt de ma part, je suis resté sans voix quand j'ai vu ceux entre ma femme et Bernhardt Schmidt.

Ce nom, il revenait des enfers où je pensais l'avoir laissé enterré depuis près de trente années. C'était visiblement plus qu'un message, plutôt une conversation, s'écoulant sur des semaines, des états d'âme d'abord et des rencontres par la suite. L'Autre est donc bien revenu. Un rendez-vous, et puis un autre, et enfin l'habitude qui se crée. Françoise étale son mal-être avec lui alors qu'elle ne me parle pas. Je lis qu'elle s'est amusée, qu'elle remercie, qu'elle attend la prochaine fois. Je me suis d'abord dit que je me trompais, que le hasard faisait qu'un homonyme existait, mais la raison revient avec justesse briser les doutes. Ma femme côtoie un autre homme, un ancien ami, un type à qui j'ai sauvé la vie alors qu'il a buté sa meilleure amie. Je n'en reviens pas, j'ai le sentiment d'avoir été trahi. Puisque c'est ainsi, dès son retour, nous aurons cette discussion si souvent évitée... puisque nous sommes arrivés à cette étape-là de notre histoire.

Mais elle n'est pas rentrée de la nuit. Pas un appel, rien. J'ai un moment hésité à aller la rechercher, mais je n'ose lancer le scandale et préfère rester discret. Qu'importe sa fuite, elle devra bien revenir un jour, ne serait-ce que pour prendre ses affaires.

Rituel du café matinal, du brouillard au-dehors et des moineaux qui s'affairent entre les haies. J'ai attendu, fixant de manière obsessionnelle les

horloges de la maison. Un cliquetis de clés, un moteur qui redémarre et j'entraperçois la voiture de Nathalie. J'ai ainsi au moins la certitude du lieu de sa dernière fuite en date. Un bruit de pas peu assurés dans le corridor et je la vois qui louvoie vers la cuisine se prendre un verre d'eau. Je sors de la tanière où je me terrais et l'accueille en bloquant l'accès au corridor.

— Je sais pour Bernhardt. J'ai lu vos discussions.

— Ce n'est pas ce que tu crois, ose-t-elle d'une voix hésitante.

Elle a les yeux rougis d'avoir encore beaucoup pleuré, les vêtements plissés d'avoir été trop longtemps portés.

— Mais pourquoi... Pourquoi tu l'as laissé revenir dans notre vie ? Ce qu'il a fait il y a trente ans ne t'a pas suffi ?

— Il m'a tout expliqué. Il m'a dit pour Léa... Il m'a dit pour toi, ce qu'il s'est passé dans la grange.

Je n'en reviens pas. Estomaqué, je ruminais des attaques et je suis pris de court.

— Il t'a dit pour Léa ? Comment il l'a tuée ? Comment il l'a enterrée, comme un chien, de peur d'être responsable de ses actes ? Il t'a dit ça ?

Je hausse le ton, j'essaie de reprendre la main.

— Oui... Tout comme l'argent pour la maison, les voyages. Il m'a dit aussi que c'est toi qui l'as protégé. Que t'as arrangé les affaires.

— Je veux que ça s'arrête, maintenant !

— Tu ne peux rien me dire. Il me fait du bien. Ne m'oblige pas à choisir entre lui et toi ! D'autant plus qu'avec ce que je sais, tu es mal placé pour me parler comme ça.

— N'oublie pas non plus qui je suis ! Ce que tu es devenue à cause de ses conneries à lui. Toi, tu les découvres, moi je passe mes journées avec. Tout ça parce que j'ai voulu te protéger, insisté-je en plaçant mon index sur son front.

Elle me craint. Je regrette, tente de l'enlacer dans un soupir de pardon, mais elle recule et glisse loin de mon étreinte.

2006 – Jour 32 ou 33

Depuis notre entrevue au restoroute, j'ai l'impression d'être suivi, observé par lui. Je pense qu'il veut me faire craquer et me faire avouer, mais je ne sais pas quel est son intérêt. Si je tombe, il tombe. J'ai beau chercher, je ne comprends pas et cela ajoute sans doute un peu à mon énervement quotidien. Est-ce parce qu'il n'a plus rien à perdre qu'il veut me faire chuter avec lui ?

Un médecin a fini par me filer une ordonnance pour des calmants, pour m'aider à dormir, mais j'hésite à les prendre. Faut que je reste sur mes gardes, lucide, ne pas baisser les bras. Quand j'ai expliqué à Brissack et Herault ma rencontre avec Bernhardt, c'est à peine s'ils ne se sont pas foutus de moi. « L'enquête avance... Les recherches progressent », m'ont-ils dit, avant de bien préciser de rester toujours à leur disposition. J'ai eu beau insister un peu, ils ne m'ont donné aucune info, rien. Dès lors, je passe mon temps entre télé et sortir me balader, prendre l'air.

Je ne suis plus le bienvenu au café où, depuis mon arrivée dans le village, j'ai mes habitudes. On ne me l'a pas dit clairement, mais les silences ou les murmures sont parfois bien plus cruels qu'une bonne engueulade. Après avoir fini ma très probable dernière bière chez lui, j'ai rapporté le verre vide au comptoir et payé. Et à mon « merci », j'obtins juste un « dégage », des yeux réprobateurs, sous les regards approuvateurs des quelques clients présents. Je suis parti sans même me retourner ; juste savoir faire le gros dos. Même chose avec le libraire avec qui nous discussions football, qui n'est plus guère aussi loquace que son sempiternel poisson rouge sur le comptoir.

J'avais commencé à ranger les affaires de Françoise, à les emballer pour les donner à une œuvre caritative, mais je n'ai pas osé aller plus loin. Trop tôt sans doute. Alors, je les entasse dans des cartons que je place au garage

en me disant qu'un jour, je les viderai pour de bon. C'est d'ailleurs ce que je faisais quand on a sonné à la porte. J'hésite à bouger, d'abord tendre l'oreille au cas où ce serait encore un truc pour me signifier ma pleine et entière culpabilité. Une deuxième sonnerie et quelques poings sur la porte. À la manière, je reconnais Brissack et me décide à aller lui ouvrir. Un verrou et puis un deuxième nouvellement installé, pour pouvoir le laisser entrer. La porte qui s'entrebâille et son air grave.

— Herault sait pas que je suis ici. On l'a localisé à l'*Holiday Inn* d'Arlon, sur la route qui repart vers l'Allemagne. Je t'emmène mais tu restes dans la voiture. On va juste en repérage.

Je reste silencieux.

— Si tu ne viens pas, c'est OK pour moi. Écoute, je pense que t'as pas tué ta femme, je te connais trop bien pour savoir que tu ne le ferais pas. Considère ma proposition comme une preuve d'amitié ou une connerie comme ça. C'est à toi de décider, mais c'est maintenant et pas plus tard, car moi, j'y vais. On a une trotte jusque-là.

Je relâche la clenche et pars vers le salon reprendre mon imperméable laissé là depuis la veille. Par habitude, je place la main sur la poche où aurait dû se trouver ma carte de police, mais elle est vide depuis le premier interrogatoire. En sortant, je vois Brissack s'installer au volant de l'Audi noire ; sa voiture perso car on n'a que des véhicules officiels chez nous.

— Tu devrais effacer ça sur ta porte, me signifie-t-il en me montrant de l'index le « tueur » un peu délavé.

— Non, je ne tiens pas à me cacher. Tu l'as dit toi-même, je n'ai rien à voir là-dedans.

Et d'un geste, j'attache ma ceinture pendant que lui accélère vers la nationale et puis l'autoroute. Le moteur gronde, les arbres défilent trop vite le long des vitres et, au loin, dans la direction que nous prenons, un orage se prépare.

— T'avais raison sur Bernhardt. Ton gars, là, il a bien changé d'identité. Enfin, pas vraiment. Quand il est devenu américain, l'Administration s'est

trompée en orthographiant son nom et lui, il n'a jamais rectifié le tir. Du coup, il s'appelle à présent Bernie Shmit. Évidemment qu'on ne le retrouvait pas sous sa première identité. C'est un type des douanes américaines qui a fait le rapprochement grâce à sa date et son lieu de naissance.

En silence, j'approuve le propos, laisse du temps pour la réflexion.

— Et il a rien fait là-bas ? Pas de casier ?

— Nan, rien. Ils ne savent rien en fait. Tu parles d'un putain de pays de cow-boys.

La route, et puis la pluie, la grisaille continue qu'accentue encore la fin de journée. Enfin, les premières publicités pour l'hôtel apparaissent : une large photo des différents bungalows alignés, le logo de la société bien marqué et puis la distance. Répétition de l'image et décompte des kilomètres. On évite la ville en la contournant par les boulevards pour reprendre vers l'est, aller vers les faubourgs et les zonings. Je cherche du regard l'enseigne lumineuse de la chaîne quand elle nous apparaît, disproportionnée, à l'approche d'un bois. À l'entrée du parking, juste après avoir enclenché son clignotant et quitté la route, Brissack croit bon de me rappeler les consignes comme moi je l'aurais fait avec lui à ses débuts. Il n'est plus le flic que j'ai écolé, mais bien mon égal et sans doute en mieux, même.

— Je pars voir s'il est dans sa chambre et je reviens à la bagnole. On n'a pas prévenu les collègues d'ici. Alors, on planque et on se la joue en toute discrétion.

— J'peux quand même sortir et me dégourdir les jambes ? Ta bagnole est bien mais trop basse.

Il sait forcément où je veux en venir et finit par me l'accorder.

— Tu viens avec moi, mais tu fermes ta gueule. Je te rappelle que t'as rien à faire là.

Comme une accalmie dans un ciel chargé, les dieux sont avec nous. De concert, les portières s'ouvrent et c'est le survol d'un héron rasant la toiture qui nous accueille. D'un rapide coup d'œil, je regarde la zone des

pavillons sur la gauche de la réception et cherche ceux qui sont allumés, habités. Quelques pas un peu en quinconce en direction du bâtiment principal pour éviter les flaques qui tardent à s'écouler dans l'égout. Impersonnel, chaleur moite d'un thermostat mal réglé et lumière trop forte, le tout sur fond d'une vague ambiance jazzy en sourdine, bienvenue dans les motels d'autoroutes. Plissement des yeux, vague odeur d'un shampoing bon marché dont on nimbe les tapis à longueur d'année, qui vous agresse les sens ; je déteste ce genre d'endroit. Brissack s'en fout, lui, il est en mission.

Comme souhaité, je reste deux pas en retrait et reprends mon rôle, comme quand on faisait équipe. Il se présente au stagiaire derrière le comptoir, qui hésite d'abord à appeler son chef et qui, cherchant une confirmation, croise mon regard et se dit qu'au fond, il n'a qu'à obtempérer pour que le problème disparaisse. Quelques secondes à attendre, des doigts qui s'agitent sur un clavier.

— Il est sur l'arrière, pavillon 23. Vous sortez de ce bâtiment, le contournez par la gauche et il est au bout de l'allée, nous dit-il avec un large geste. Il doit être là car sa clé n'est pas au trousseau. Il n'y a malheureusement pas de parking plus proche.

Alors que Brissack se retourne vers moi, je demande :

— Il a une voiture ? Vous savez quel modèle ?

Mais bien entendu, l'employé n'en sait rien...

Ça a été toujours plus fort que lui, à Brissack, sa curiosité. Quand il me rejoint, il me prend le bras et me glisse un « On va juste jeter un œil, voir s'il est là, rien de plus. OK ? », et je lui emboîte le pas vers la sortie. On emprunte le chemin de pierre entouré de haies à hauteur d'homme, artifice faussement rural qu'un architecte a placé là pour faire accepter son projet à l'urbanisme de la commune. Le bruit de l'eau dévalant les toitures dans les gouttières de zinc couvre facilement celui de nos pas et ils se répondent, d'écho en écho, de pavillon en pavillon. Un chemin qui zigzague jusqu'à la deuxième rangée de maisonnettes standardisées. Nous fixons déjà

celle du bout quand le claquement d'une porte nous fait nous arrêter. Il est là, vingt mètres devant nous, nous dévisage, m'aperçoit, et puis Brissack qui s'emballe : « Putain ! Police ! » crie-t-il vers Bernhardt, empoignant son arme, alors que l'autre sort également de sa veste un pistolet. À découvert, je me cale derrière mon coéquipier pour me planquer dans un recoin de la haie. Deux détonations, une douleur qui fait s'écrouler Brissack. Et là, en une seconde, j'ai compris et saisi l'opportunité qui s'offrait à moi.

En tendant le bras, j'accroche de la main le col de veste de Brissack et le ramène vers moi. Il est touché à la jambe, ça saigne. Conscient, il peste contre lui et cherche à tâtons de quoi stopper l'hémorragie. Il panique. J'enlève ma cravate et la serre grossièrement autour de sa cuisse et, sans le regarder, je prends son arme et son téléphone. Je me relève, ne vois plus ma cible mais un voisin derrière sa vitre, caméscope en main qui filme la scène, me montre le bois derrière l'hôtel. Un appel vers les secours avec le portable et dans la foulée des premières questions de l'opérateur, je pars en courant.

J'ai toujours été un bon chasseur. Normal, quand on est flic. Je suis sa trace, ses empreintes de chaussures dans la boue, la branche arrachée, la plante tordue. Quand il m'a senti trop proche, il a tenté de me tirer dessus alors qu'en fait, il m'offrait surtout un argument de plus pour le retrouver. L'adrénaline, la vengeance, le sentiment d'être indestructible... Je respire à pleins poumons comme cela ne m'était plus arrivé depuis des années.

Un Y et le chemin du haut, plus raide et empierré, qui longe la rivière vers l'amont. Je l'aperçois, plus loin, fuyant mais ses pas lourds lui font concéder, mètre après mètre, de la distance avec moi. Il tourne la tête vers l'arrière, halète, et puis reprend sa course. S'il n'a pas tiré cette fois-ci, c'est qu'il ne m'a pas vu ou ne pense plus qu'à se sauver. Il sait qu'il a paniqué en tirant sur Brissack. Il m'a offert un atout et je compte bien m'en servir.

Je me sens comme invisible, précis et net, fonçant sur ma proie. Je l'entends plus distinctement aussi maintenant. Il doit y avoir moins de dix mètres entre nous à présent. Il bute sur une racine apparente, glisse un peu et se

reprend quand, enfin, se sentant en danger, il décide de se retourner, face à moi, et tire. Je ne sens rien et plonge vers sa masse, l'empoigne et nous basculons dans le ravin, cognons un tronc et ricochons vers le vide. Déséquilibrés, nous roulons toujours accrochés l'un à l'autre vers le ruisseau, en contrebas.

Le froid d'un coup qui rentre par le dos au contact de l'eau, les muscles qui se contractent ; machinalement, ma main se crispe et un coup de feu est tiré vers le ciel. Je tente de me relever et, un peu hagard, je me retourne, de l'eau jusqu'aux genoux. Pas mieux que moi, sa main agrippe une branche basse pour se hisser hors de la rivière. J'avance mon bras et constate que l'arme n'est plus là mais probablement quelque part à mes pieds, dans cette eau noirâtre d'une nuit qui débute. La pluie revient de plus belle mais je m'en fous, plus rien ne peut m'arrêter. J'avance, un pas et puis un autre, et le refais tomber dans la rivière. Il saigne abondamment à la tête et, pour la première fois, je vois dans ses yeux qu'il a peur. Je le plaque sur le dos et il tente de se débattre. Désarmé lui aussi, Bernhardt s'évertue par des gestes brusques à me repousser alors que je ne cherche qu'à l'enfoncer un peu plus sous l'eau. Sa main tente de me faire perdre ma position dominante, que je lâche prise. Et moi qui pousse avec toute ma force pour l'y maintenir. Puis l'impact, un voile blanc devant mes yeux, celui d'une pierre sur ma tempe. Obnubilé Dieu sait pourquoi par sa main droite, je n'ai pas vu venir la gauche. Je perds un peu l'équilibre et lui cherche à me renverser, à inverser les rôles. Je vacille sur le côté, me redresse et me cale ainsi sur ses genoux afin qu'il ne puisse pas se relever facilement. Ma tête tourne mais l'eau froide dans laquelle nous pataugeons maintient l'esprit à flot. Ses mains s'accrochent à ma chemise et ses doigts, passant par les interstices entre les boutons, en arrachent l'un ou l'autre. Je me penche vers l'avant et prends appui d'une main sur une pierre au fond de l'eau, pour ne pas plonger tout à fait, et de l'autre, lui serre le cou. Il est dans un plus sale état que moi, c'était son dernier assaut. Saccadés, désordonnés, ses mouvements se font nettement moins brutaux. Les éclaboussures

s'estompent. Sous la lumière de la lune, lui et moi nous faisons face, ne formons plus qu'un grâce au reflet de l'eau. Nous sommes les mêmes maintenant. En finir, et serrer un peu plus encore avant que la rivière n'engourdisse mes dernières forces. Et puis le silence de nos corps, le grondement d'un éclair au loin, sentir mon cœur cogner fort, et je crie à m'en faire exploser les poumons : « Je suis le roi de la forêt. » Une fois, deux fois, sans doute plus, puis les larmes du vainqueur et le retour à la vie.

OceanofPDF.com

2006 – Jour 32 ou 33, pleine nuit

Je ne sais pas trop comment je suis revenu vers l'*Holiday Inn* ; probablement en titubant. L'ambulance, des gyrophares bleus qui transpercent la nuit, l'agitation et un type qui me file une couverture pour reprendre un peu de chaleur.

Assis sur la banquette arrière d'une voiture de police, jambes dehors, je me prends le contrecoup de la poursuite. Mes mains tremblent, je suis frigorifié, les yeux fixent le macadam du parking à mes pieds. Je comprends à moitié que Brissack part à l'hosto et que sa blessure n'est pas trop grave. Un collègue m'offre un café chaud pendant qu'un autre soigne ma tête. Picotements, lumières dans les yeux et on me demande combien de doigts s'agitent devant moi. On me fourre un blouson par terre à côté du siège au cas où je voudrais enlever ma chemise.

— Lavallée ? C'est Herault, droit comme un « i » devant moi. On est en train de fouiller sa chambre et ses affaires. Officiellement, vous savez que je ne peux rien vous dire mais vu les circonstances et ce qu'il s'est passé ce soir... On a trouvé ça chez lui. Je présume que vous voulez la lire.

Emballée dans son sac plastique, une page et je remarque immédiatement l'écriture de Françoise.

Bernhardt,

Merci. Merci d'être revenu et de m'avoir donné à espérer une vie meilleure. Merci pour tes attentions et tes explications. Je sais que Guillaume est un monstre, une vie faite de noirceurs accumulées, mais je ne peux pas le quitter. C'est mon mari bien que cette notion te soit un peu étrange. Il y a des serments qu'on ne brise pas si facilement.

Les mêmes horreurs et remords que tu as vécus avec la perte d'Éléonore, je les ai vécus avec lui. Je pense, à l'inverse de toi, qu'il a été autant détruit par toutes ces années, toutes ses frustrations. Je préférerais que tu t'en ailles pour continuer à vivre ton « rêve américain ». Laisse-nous tranquilles, je t'en prie. J'espère seulement qu'un jour, nous pourrons nous revoir tous les trois sans rancœurs. Adieu.

Françoise

— On se doute qu'il a dû mal le prendre s'il espérait partir avec elle. Elle est datée de la veille de la mort de Françoise ; sans doute a-t-il voulu la convaincre une dernière fois et qu'elle n'a rien voulu savoir. En tout cas, ça vous innocent pour la mort de votre épouse. Qui d'autre aurait pu mettre son corps précisément là où se trouvait la petite Devaux ?

Herault prêche un convaincu. Visiblement ému, il a du mal à me retirer le sac plastique des mains, hésite sur ce qu'il doit faire, avant d'enfin se décider à ôter la lettre de mon emprise. Mes yeux suivent le paquet, je n'entends pas vraiment ce qu'il me dit. Au bout de quelques minutes, je crois comprendre des excuses mais sans en être certain. Perdu dans mes pensées, j'accuse le coup. Je me suis mis à pleurer sans m'en rendre vraiment compte, suffisamment longtemps, assez en tout cas pour qu'il en vienne à mettre sa main sur mon épaule et à me glisser un « ça va aller ». Je suis un monstre. Maintenant je le sais.

2006 – Jour 1

Je relâche la pression, tente de calmer ma respiration, de laisser mon cœur reprendre son rythme. Je suis à genoux, elle est étendue sur le ventre à mes côtés, la tête dirigée vers moi, la bouche largement ouverte d'une personne qui a cherché jusqu'au bout à happer un air salvateur ; les yeux un peu exorbités, dans lesquels on lit la crainte et la certitude d'une mort inéluctable. Mon tibia me fait mal ; elle s'est débattue tant qu'elle pouvait mais une fois plaquée au sol, ce n'était plus qu'une question de temps. Une pression sur sa colonne pour l'obliger à relever un peu la cage thoracique, lui donner le sentiment de pouvoir encore vivre un peu, s'en sortir, alors qu'en faisant cela, elle compresse d'elle-même ses côtes, sa trachée. Ses jambes sont pliées comme si elle avait tenté de ramper vers la porte ; me fuir, désespérément. Je regarde mes mains gantées et me dit qu'il y a un Bon Dieu pour les gens comme moi.

On n'a même pas eu le temps d'en discuter. Tout de suite, elle a lancé les hostilités en me voyant rentrer dans la cabane. Elle s'attendait à lui et pas à moi, son sac à main déposé proche de la cheminée dont le feu naissant commençait à réchauffer l'atmosphère. Ce lieu, à mes yeux, n'était que le point de rendez-vous, la première étape qui devait la voir s'échapper, me quitter. Était-ce si compliqué à comprendre que mes silences étaient pour son bien à elle ? Je viens de définitivement la perdre et pourtant, cela ne me fait rien. Je crains plus les sanctions judiciaires que les peines de cœur. « Je serais rentré dix minutes plus tard, même pas, je ne t'aurais pas vu partir discrètement sur ton vélomoteur alors que j'arrivais à la maison, jamais nous n'en serions là maintenant. Mais pourquoi donc voulais-tu me quitter après tout ce que j'ai fait pour toi ? », murmurai-je comme une confidence à elle seule. C'est presque un aveu, mais aussi à coup sûr un reproche.

Mon regard se porte à présent sur la porte et la fenêtre qui la jouxte. Dehors, la nuit est d'encre et je tente de déceler un bruit, savoir s'il est là, s'il m'a vu, une ombre. J'hésite un instant à l'attendre mais le risque est grand qu'avec la fumée de la cheminée, lui ou un autre n'arrive pour profiter de l'abri. Maintenant se pose la question de la suite. Que faire d'elle ? Ce qui est certain, c'est qu'elle ne peut pas rester là. D'instinct, je décrypte aussi les traces laissées sur le sol poussiéreux. Quelques légères griffes près de l'endroit où ses mains sont déposées, doigts écartés, pliés. Des écorchures aux genoux et les marques des tissus ayant frotté le sol ; rien de bien probant si on ne sait pas ce qui vient de se passer. Des choses faciles à polluer pour des policiers. Je souris, j'entrevois déjà l'issue.

Je ne sais pas pourquoi j'ai eu en tête le visage d'Éléonore. Un flash, j'étais là, debout à côté du cadavre de ma femme, à enlever du plat de la main la poussière sur les reliefs de mon pantalon. Était-ce la position du corps, un détail, cette feuille de chêne séchée qui s'est émiettée en me relevant tout à l'heure ? Pourquoi s'est-elle imposée à moi d'un coup, comme une évidence, un appel de l'au-delà ? Faut aller jusque-là, creuser, les réunir dans la mort comme elles l'étaient dans la vie. Oui, je peux au moins faire ça pour elles. Je cherche des yeux de quoi exécuter mon plan, trouve un outil dans l'abri autour de la cabane qui sert d'habitude à permettre au bois de sécher. Sortir pour aller chercher la voiture, laissée quelques centaines de mètres plus haut. Sur le bas-côté, je découvre son vélomoteur à moitié caché dans un fourré et décide de le laisser là, comme une offrande à l'oubli. Il fera le bonheur de celui qui le trouvera.

La lune presque pleine éclaire tant bien que mal le chemin à travers les troncs dressés haut. La portière est ouverte, je suis sur mes gardes et constamment, mes yeux vont de gauche à droite ; la culpabilité augmente la paranoïa, la nervosité aussi. Je dois me calmer ; tout va bien, je maîtrise la situation, rien ne peut m'échapper. Sans allumer les phares, j'avance vers le refuge des chasseurs où Françoise se pensait en sécurité. En entrant à nouveau, je me glace une seconde et me demande si elle n'a pas bougé

mais le regard fixe vers le vide me confirme que la mort a pris le dessus. Je la traîne jusqu'à l'extérieur et puis la soulève pour la mettre dans le coffre. Un dernier retour sur les lieux, frotter le plancher de la semelle pour mélanger à la poussière du sol les traces laissées par nos corps se débattant. Un dernier regard pour ne rien oublier : son sac à main, ses chaussures, son corps.

Le contact, et le moteur démarre. La tension nerveuse commence à diminuer. J'ai comme l'impression d'avoir fait le plus difficile. Je n'ai pas éteint le feu de la cheminée, parce qu'il peut lui servir, parce que cela le fera sans doute attendre un peu, car il se dira qu'elle est venue ou qu'elle est proche, que ce n'est qu'une question de temps avant de la retrouver, parce qu'enfin le feu peut servir à quiconque viendra ce soir, ajouter des traces aux empreintes, aux preuves.

Retrouver la fosse d'Éléonore ne fut pas aussi simple que je le pensais. Les années sont passées, les arbres ont poussé, les chemins se sont parfois fourvoyés. Au ralenti, phares éteints, je retrouve les images de mes derniers passages : la légère clairière à gauche, le croisement avec le sentier qui va entre autres vers l'ancienne ferme des Schmidt. Je laisse glisser la voiture et me cale dans un repli du chemin, dans l'ombre imposée par les sapins, avant de couper le moteur. « Où es-tu donc ? Où est-ce que tu te caches ? » me dis-je, scrutant parmi les ombres la sépulture oubliée. Je croise mon regard dans le rétroviseur. C'est comme si je n'étais plus vraiment moi. Dès la portière entrouverte, le plafonnier s'allume et bien que ma main ait rapidement été plaquée sur l'ampoule, j'ai été un instant comme aveuglé. La peur d'être vu, reconnu.

Heureusement que la terre est encore meuble grâce aux dernières pluies, même si elle est lourde. Une chance aussi qu'elle n'avait pas été foutue trop proche d'un arbre ; je me retrouverais maintenant à patauger entre les racines... Dès les premiers coups de pelle, j'ai senti que ça irait plus vite qu'espéré, mais alors que les trente premiers centimètres étaient atteints, je recherchais dans ma mémoire les souvenirs précis de ce que Bernhardt

m'avait dit. À combien elle était encore ? Me l'avait-il d'ailleurs dit ce soir-là ? Quelques centimètres encore, toujours creuser un peu plus profond. Fallait quand même pas tenter le diable en restant ici trop longtemps. Je ne voulais pas non plus toucher à Éléonore.

À mon avis, je pense être assez profond maintenant. Avec un maquillage de branches et de feuilles mortes, on ne la retrouvera pas. Je sors Françoise de la voiture non sans quelques difficultés dues à la rigidité cadavérique qui se manifeste déjà et la porte jusqu'au trou noir qui servira à son oubli. Rien que de l'y placer, il se rebouche déjà pour beaucoup. Un moment, j'ai pensé à la rhabiller un peu, lui donner une posture plus décente mais à quoi bon, l'acte que j'avais posé était bien assez cruel pour ne pas vouloir l'atténuer ne serait-ce qu'un peu par un simulacre de remords. Qui pourrait de toute façon le savoir... Dieu ? J'en fais mon affaire le jour où je le rencontrerai. Remettre la terre et regarder le trajet de la lune pour estimer l'heure de la nuit. En finir en la recouvrant encore de quelques épines et branchages, et faire comme si elle avait été toujours là ; souhaiter qu'elle ne soit plus jamais retrouvée.

Avant de la quitter, je ne peux m'empêcher de regarder le léger monticule en pensant que tout ceci ne serait pas arrivé si la vie en avait décidé autrement. Je me console en me disant que là où j'en suis, de toute façon, les regrets ne servent plus à rien.

La pelle a été jetée dans un creux, le long de la route, en sortie de virage, quelque part je ne sais où. À ma montre, il me restait encore deux ou trois heures de pénombre pour rentrer à la maison ; dormir et faire comme les autres jours. Sur la route nord, ma jauge d'essence commence à s'allumer et, comme je voyais les lumières de la pompe des Deheubert, je profite de l'escale pour faire le plein, pour pouvoir fuir demain s'il le faut, on ne sait jamais. Un clignotant et l'arrivée sous les néons. Deux antiques pompes, l'essence injectée au rythme d'une sonnerie par litre. Sa publicité peinte et sa cahute au côté désuet qui rendent le lieu intemporel.

OceanofPDF.com

Épilogue

Assis de l'autre côté du bureau, je signe les derniers papiers de ma déclaration devant le simple policier dont l'unique job est de traiter l'administratif : décrocher le téléphone, passer les communications... et aujourd'hui, enregistrer pour la postérité un procès-verbal du vieux flic que je suis. Beaucoup voient en moi le type qui a buté l'amant de sa femme, qui s'est défendu contre lui et qui, en même temps, met un terme à sa carrière ; résolvant d'un coup deux affaires distantes de trente années. On me regarde avant que le rideau ne s'abaisse d'une manière définitive sur toute cette histoire. Je me lève, mon genou droit me fait encore mal, et regarde la lumière qui inonde la pièce principale du commissariat. Après la pluie vient le beau temps, dit-on ; ce serait bien vrai en ce moment. Je remarque alors que j'ai encore sur moi mon imper taché et plein de plis. Je sais que j'ai l'air d'une épave avec ça sur le dos, mais il m'a suivi partout.

— C'est fini maintenant ?

— Oui, monsieur le commissaire, d'une voix claire et nette.

Brissack est debout et regarde la scène depuis son bureau, la main posée sur la canne qu'il arbore comme on présente une blessure de guerre. Il me fait signe de passer par chez lui ; je lève la main en guise d'acceptation et me dirige en prenant le temps de savourer ma victoire sur eux tous.

Machinalement ou parce qu'il reste encore quelque chose de la politesse longtemps inculquée, je frappe au chambranle de porte du bureau avant d'y pénétrer. Il s'est rassis et me fait signe de le rejoindre, sans me regarder cette fois.

— Ferme la porte, m'enjoint-il, ce que j'ai à te dire doit rester entre nous.

Il me laisse le temps de m'installer, de prendre mes aises. Il me regarde silencieusement, puis prend sa respiration.

— Alors, c'est vrai, tu quittes ton poste, tu pars en retraite anticipée ?

— Oui, ras-le-bol, le privilège de l'âge... Ça vaut mieux ainsi, tu ne crois pas ?

Il acquiesce de la tête avant de me lancer un discours sur le fait qu'un flic, surtout un comme moi qui n'a pas d'enfants et plus de femme, son boulot, c'est un peu ce qui le rattache encore à la vie. Je ne sais que lui répondre, mon regard voyage dans son bureau, sans montrer que j'ai bien compris le message.

— Tu sais, j'ai encore des choses à faire. Il est peut-être temps de prendre des vacances, d'aller pêcher, de découvrir le monde..., lui dis-je en écartant un peu les bras comme pour élargir l'horizon.

Un silence de quelques secondes.

— En tout cas, j'ai été heureux de travailler sous tes ordres, Lavallée. C'est toi qui m'as appris mon métier sur le terrain.

Paroles convenues.

— T'es un bon élément, un bon flic. Et puis, t'as même pris une balle pour moi il n'y a pas si longtemps.

En guise de réponse, un sourire en coin bien que sa bouche grimace un peu. Je fais mine de me relever en prenant appui sur mes genoux. Debout, je me penche pour lui serrer une dernière fois la main quand il me regarde et me demande :

— Au fait, tu connais un certain Franco Sgriffo ?

Sa main tient fermement la mienne. Il ne lâche pas, c'est donc bien plus qu'une question.

— Non. C'est quelqu'un que je suis censé connaître ? dis-je en me rasseyant, plus crispé que la première fois.

Et là il m'explique que c'est par hasard, alors que sa moto faisait un bruit et vibrait dans les virages qu'il s'est arrêté chez lui. Sa moto, une italienne, a attiré l'attention de ce Sgriffo, et il était alors sorti de sa cahute.

— Tu sais, c'est le type qui a repris la station-service de la route nord, celle qu'avait avant la veuve Deheubert, avant qu'elle ne casse sa pipe elle aussi

et parte en maison de repos. Eh ben, c'est lui qu'a la boutique à présent.

Et le récit continue. Une chose en amenant une autre, Sgriffo lui parle des cerfs, de leur côté majestueux. Brissack me raconte l'histoire en reprenant les dialogues. Lui dit que c'est rare d'en voir encore en Ardenne, mais l'Italien, enfin c'est ce qu'il suppose vu son nom et prénom, l'invite à l'intérieur pour lui montrer.

— Et là, crois-moi ou pas, mais ce type conserve les extraits vidéo de sa caméra de surveillance quand les cerfs passent dans le champ. Et puis, tu ne devineras pas ce qu'on retrouve sur les bandes..., annonce-t-il avant de tourner l'écran de son ordinateur en partie vers moi. On te voit, Lavallée, le soir de la disparition de Françoise. La nuit où t'as certifié que t'étais chez toi. C'est bien ta bagnole, là. Et le type qui est à quelques mètres de l'animal, c'est bien toi aussi.

Et je me vois sur les images, celle de la rencontre, cette nuit-là.

— Si tu regardes bien, on voit même les fringues sales que tu portes et ta bagnole, la boue..., je continue ?

Il me scrute, espère déceler une nervosité chez moi. Le laisser venir, ne rien laisser transparaître.

— Dans ton enquête de 1976, t'as bien dit que c'était Gunther qui avait avoué la mort de la Devaux et que Bernhardt n'y était pour rien ? Or tu m'expliques comment ta femme se retrouve pile-poil au même endroit ? À l'époque, il n'y a que vous deux, Bernhardt et toi qui saviez ! Le fils était donc coupable, c'est ça, hein ? Alors, c'était quoi le deal entre vous deux ?... Le fric ? Balancer le meurtre sur le dos du père ?

Il me fixe, sans haine, car il se sait gagnant. J'hésite à croiser son regard, à relever la tête pour l'affronter. Je me sens comme un rat pris au piège. Il n'a qu'à lever la main pour que le bureau accoure et me foute au trou une bonne fois pour toutes. Ma nervosité traverse mes pores, fait trembler mes mains ; le pied bat la mesure au rythme des pulsations cardiaques.

— C'est les deux, c'est ça ?

Le ton est plus doux, presque affectueux. C'est moi qui lui ai appris ça quand on a arrêté le veuf Rimbourt qui prenait sa nièce un peu trop pour sa

femme. Pour le faire craquer, on s'était montrés compréhensifs, sympas même. Et comme il a senti enfin un peu d'affect entre lui et nous, il a commencé à tout déballer parce qu'il pensait qu'on le comprendrait, qu'on l'excuserait presque... Une veillée de Noël... Je n'ai plus jamais vu les fêtes de la même manière après.

— Herault, on s'en fout ! Il est reparti une fois l'affaire terminée. Il n'y avait plus de publicité à se faire en restant ici. C'est juste entre toi et moi, comme avant...

Il est vraiment bon dans le rôle, impose son tempo, ses marques.

Brissack attend ma réponse, bien qu'il la connaisse sans doute déjà.

— Un putain de bon flic comme toi, un exemple pour la hiérarchie. Un type en apparence sans histoire, conclut-il entre nausée et dégoût.

Il est comme un chien de chasse, l'instinct du tueur, c'est déjà l'hallali qui sonne en lui. L'inspecteur Brissack et sa meute de flics. Il ne lâchera pas. Le coup est rude car d'autant plus inattendu. Il sait, a déjà fait son enquête, de son côté, sans rien dire. Le souffle court, je cherche une parade en moi qui ne vient pas. Je me sens transpirer, vidé de l'intérieur. Cette fois-ci, c'est fini.

Alors je déballe, raconte les disputes, la distance et la découverte de ma femme avec Bernhardt. Le temps de la méfiance, leur volonté de partir, de me laisser là ; le dégoût que j'ai inspiré à Françoise quand l'autre lui a raconté l'histoire d'Éléonore... Putain, c'est quand même lui qui l'a butée... et puis le reste. Il m'écoute, ne dit rien, n'interrompt en rien le flot d'une vie de merde cachée derrière le voile du titre de commissaire. L'indifférence, le désamour, s'en suit la haine alors que je n'ai jamais refusé à Madame ce qu'elle désirait, dans une certaine mesure, avec l'argent des Schmidt. Je ne pouvais pas laisser partir ces deux-là.

— Et puis un jour, je l'ai rattrapée, on s'est disputés. J'avoue ne plus savoir très bien ce que j'ai fait mais elle était là, allongée par terre. Je me suis dit qu'elle ne pouvait pas rester comme ça, qu'il fallait la cacher... De là sans doute un retour aux sources, comme de réunir les deux amies d'enfance.

L'autre, il a bien tenté de me faire chanter, mais il savait aussi les risques que cela supposait. Ma chance, c'est qu'il s'est comporté comme un suspect, à vouloir « régler ça entre nous ». Il m'a vraiment menacé, et il était armé, t'en sais quelque chose. Et puis, putain, la lettre que Herault a trouvée dans les affaires de Bernhardt m'a vraiment foutu dedans. Elle refusait de partir avec lui... Tout ça pour rien.

Et pendant près d'une demi-heure, j'ai tout raconté : l'hôtel, les Gitans, la famille de Françoise... Silence. La sonnerie d'un téléphone anime le bureau principal pendant quelques dizaines de secondes avant que quelqu'un ne daigne enfin décrocher nerveusement le combiné. Brissack était toujours devant moi, les mains jointes comme en prière, coudes en appui sur le bureau.

— T'es qu'une merde, Lavallée. Grenat, et puis toi, c'est la fonction ou l'élève qui imite le maître en matière de formation, hein ? Son ton est neutre, sans haine, sans cri. Tu te rends compte du merdier total de la situation ? On fait quoi maintenant ? On dégrade un héros ?

Questions oratoires de flic qui connaît déjà les réponses ; faut juste attendre.

— Je ne te veux plus ici ! La sanction tombe. Tu prends tes affaires et tu déménages. Tu ne reviens plus jamais. Tu gardes ta retraite et je ferme ma gueule, mais je ne veux plus jamais entendre parler de toi. Tes remords à la con, tu crèveras avec. Pour la galerie, tu restes et resteras le commissaire Lavallée. Et considère ça comme une faveur que je te fais.

Mes yeux ne décollent pas du carrelage à mes pieds. Je sens sa désapprobation, ses reproches, l'humiliation qu'il ressent de me découvrir ainsi devant lui. Ma vue se brouille avec l'arrivée d'une larme. Dans un reniflement, j'écrase un « merci » et passe le dos de ma main sous mon nez. J'enlève les lunettes et essuie mes yeux sur l'épaulière de ma veste. Je relève la tête et il s'est assis, bien calé dans le fond de son fauteuil, les bras sur les accoudoirs. Il a gagné, sur toute la ligne. Je suis un roi nu.

Après avoir fait pencher son dossier vers l'arrière, il se relève, contourne le bureau et part vers la porte, l'ouvre et appelle quelqu'un dans mon dos.

— Vous voulez bien aider le commissaire ? J'ai l'impression que son départ est compliqué émotionnellement.

Du bruit qui arrive alors que j'essaie de reprendre une certaine contenance. Je me lève à mon tour et tente de faire bonne figure devant Brissack dont le regard en dit long. Je refuse l'aide et quitte le bureau, me dirige vers la sortie ; plus que quelques mètres. Le hall et les vieilles photos encadrées des équipes. Sur l'une d'entre elles, je nous croise, Grenat et moi, heureux.

— Celle-là, tu peux la reprendre. Y a plus que des fantômes dessus, glisse Brissack qui me suivait deux pas derrière. Pars, et surtout, ne reviens pas.

Dehors, le soleil brille. Des gens me saluent timidement de loin parce qu'il leur faudra du temps pour se persuader que j'ai été innocenté, héroïque même. Je suis encore dans mon monde, plus pour très longtemps. Comme reprenant mes esprits, je me retourne en disant simplement « merci » à Brissack, mais la porte est fermée, lui est parti. Cette fois-ci, c'est sûr, j'ai gagné, mais je suis seul à présent.

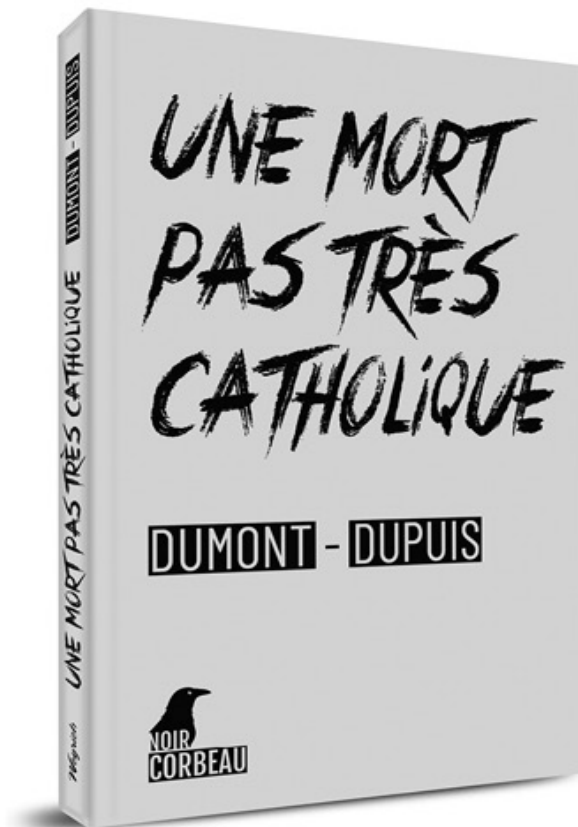
Remerciements

Pour Francis et ses salutaires remontrances,
Pour Isabelle et ses ratures méritées,
Pour mes premiers lecteurs, Élodie et Alain,
Pour l'équipe des Éditions Weyrich, leur soutien et leurs précieux conseils.
Et enfin, à Philip K., dont l'influence est bien plus grande que je ne
l'imaginais.
Sans eux, cet écrit ne serait encore qu'un brouillon.

OceanofPDF.com

Ce polar vous a plu?

Découvrez tout de suite
le premier chapitre d'un autre roman
de la collection Noir Corbeau.



Disponible sur www.weyrich-edition.be

OceanofPDF.com

Vendredi 18 juillet

De l'entrée, il pouvait voir les pieds et le bas du pyjama. Il s'approcha du lit. Individu d'une cinquantaine d'années, corpulence moyenne, chevelure poivre et sel, début de calvitie. L'homme semblait dormir, mais l'odeur douceâtre qui régnait dans la pièce ne laissait aucun doute. Depuis combien de temps ce quidam avait-il troqué l'état de dormeur contre celui de cadavre ? Le serrurier qui avait aidé Roger Staquet à pénétrer dans l'appartement ne put retenir un commentaire :

— Un infarctus, probablement. Il est mort durant son sommeil. Une belle mort.

Une belle banalité, aussi. Ce serrurier avait ouvert la porte en un tour de main, mais son habileté manuelle surpassait son intellect. Il allait certainement enchaîner sur l'âge du défunt.

— C'est malheureux de mourir si jeune. Ce pauvre type ne doit pas avoir cinquante ans.

Voilà. Il l'avait dit. Sans se rendre compte que ce deuxième lieu commun contredisait le premier. Il ne manquait plus que : « On est bien peu de choses, allez » et la messe serait dite. Mais peut-être cette dernière sentence viendrait-elle plus tard ? Ce soir, par exemple, autour de la table familiale. Pour une fois, le bonhomme aurait quelque chose à raconter.

Roger Staquet soupira. Sinistre journée ! Il avait été réveillé le matin par un appel de sa sœur. Monique était gentille, mais il fallait toujours qu'elle lui téléphone dès qu'un de ses amants jouait la fille de l'air, ou quand une petite grippe lui flanquait le moral à zéro. Jamais en cas de bonheur. Ensuite, appel d'un de ses neveux : comme chaque été, celui-ci lui proposait de venir le rejoindre dans sa maison, au bord du lac de Côme, et, comme chaque année, Roger avait refusé. Il aimait vivre les semaines de vacances universitaires dans sa ville. Louvain-la-Neuve, abandonnée par

ses étudiants, désertée par une partie de ses habitants pressés de rejoindre un bout de plage ou quelque résidence à la campagne, appartenait à ceux qui y restaient : tout était calme et serein. Il adorait s'installer Grand-Rue, à la terrasse d'un bistrot, pour profiter du soleil en lisant son journal. Et puis, le neveu devait comprendre qu'il ne pouvait pas abandonner son immeuble. On lui en avait confié la gérance, ce qui lui rapportait un peu d'argent, mais entraînait aussi pas mal d'astreintes. Les autres propriétaires lui faisaient confiance. Il partirait peut-être en septembre, quand tout le monde serait rentré.

Le troisième appel devait lui faire découvrir le cadavre. Jean Meunier, son copain de toujours, un veinard qui avait pris sa retraite en Bourgogne, ne parvenait plus à joindre son nouveau locataire. Celui de l'appartement qu'il possédait dans le quartier des Bruyères, près du lac autour duquel tournaient inlassablement des joggeurs au souffle court. La ligne fixe était toujours occupée et le portable ne donnait accès qu'à une messagerie. Pour rassurer son ami, Roger avait accepté d'aller y jeter un coup d'œil. Il avait tout de suite compris que quelque chose ne tournait pas rond. Quand on a respiré une seule fois l'odeur de la mort, on la reconnaît immédiatement. Et cette odeur flottait sur le palier, légère, presque imperceptible.

— Puis-je vous demander vos papiers ? Vous n'avez touché à rien ?

Roger tendit sa carte d'identité au policier. Ce jeune flic le prenait-il pour un demeuré ? Le premier badaud venu savait qu'en cas de mort suspecte, on ne devait toucher à rien. Il avait juste demandé au serrurier d'appeler la police et il s'était ensuite posté devant la porte pour empêcher qu'un intrus vienne tout brouiller avec ses empreintes. L'attente n'avait pas été longue : le serrurier avait rencontré cet agent de quartier alors qu'il se rendait à sa voiture pour y prendre son smartphone.

— Votre physionomie ne correspond plus à votre photo d'identité. Vous allez devoir y remédier rapidement et demander un nouveau document.

Physionomie... remédier... Ce type parlait comme un code pénal. Encore un intellectuel qui faisait ce boulot faute de mieux et qui, toute sa vie,

regretterait son choix.

— Quelqu'un peut confirmer vos dires ?

« Vos dires » ! Là, il exagérait : ce n'était plus un flic, mais un avocat !

— Demandez au serrurier qui vous a guidé jusqu'ici. Il doit vivre les heures les plus intenses de sa vie et pourra tout vous raconter dans les moindres détails. Vous pouvez lui faire confiance : il est trop tôt pour qu'il ait déjà enjolivé son aventure. Ça commencera plus tard, devant sa femme ou ses copains de bistrot. Et puis, rendez-moi mes papiers. Vous avez eu tout le temps de les examiner.

— Vous vous appelez bien Roger Staquet ?

— C'est ce qui est écrit, non ?

— On m'a parlé d'un Roger Staquet qui était policier à Bruxelles.

— Je suis ce Roger Staquet.

Le visage du jeune agent s'éclaira.

— J'ai travaillé six mois à Bruxelles, au commissariat central de la rue du Marché aux Poulets, la bien nommée. On m'a beaucoup parlé de vous. Vos collègues vous regrettent ; ils ne comprennent pas pourquoi vous n'êtes jamais revenu leur dire bonjour.

— Le passé est le passé. La page est tournée.

L'autre lui tendit la main :

— Je m'appelle Ben Mimoun. Paul Ben Mimoun. Très heureux de faire votre connaissance.

— Marocain ?

— Par mon père, oui. Mais ma mère est bruxelloise. Le fait de porter un nom étranger ne m'enlève pas ma nationalité belge.

— Bien répondu. Ma question était idiote, de toute façon, puisqu'il n'y a que des citoyens belges qui peuvent entrer dans la police. Au moins, avec vous, je suis certain de ne pas avoir affaire à un flic raciste...

Plus de réponse. Roger se demanda s'il n'avait pas été trop loin. À la suite du jeune agent, il pénétra à nouveau dans l'appartement. Le hall d'entrée menait vers un salon épuré comme une vitrine design : lampadaires blancs, table basse en marbre, étagères laquées et salon de cuir clair. Un ensemble

moderne et froid ; un univers de bourgeois fortuné. Plus loin, la petite chambre où le mort reposait et dont la porte était restée ouverte. Deux autres devaient donner sur la salle de bain et la cuisine. Une grande baie vitrée courait tout le long d'un mur et illuminait la pièce principale d'une lumière crue.

— Ce type m'a tout l'air d'être décédé dans son sommeil. Probablement une crise cardiaque.

Le jeune agent raisonnait vite, trop vite. On avait bien trouvé la porte d'entrée fermée à double tour, mais ça ne voulait rien dire.

— Sans vouloir mener l'enquête à votre place, vous avez vu la seringue sur la table de nuit ?

— Vous pensez à une overdose ?

Paul Ben Mimoun avait l'air intéressé.

— Ma foi, non. Ce type est décédé dans son sommeil. Il a les yeux fermés. N'empêche qu'il serait bon de savoir pourquoi il dormait à côté d'une seringue et au-dessus de ses couvertures. On n'est pas en pleine canicule.

— J'ai prévenu l'officier de garde. Nous l'attendons ensemble ?

— Volontiers, je saurai ainsi ce que mes anciens collègues de Bruxelles disent de moi.

— Rien que du positif, rassurez-vous. On vous présente comme un bon enquêteur, lucide et sans illusion, doué d'un esprit de répartie assez vache.

— Ça, ce sont ceux qui m'aimaient bien qui le disent. Mais les autres ?

— De vieux grincheux que j'ai très peu fréquentés. Ce n'était pas avec eux que j'aurais appris mon métier.

Ce Paul Ben Mimoun plaisait à Roger. Il s'était trompé : on était loin de l'intellectuel besogneux qui serait devenu flic à défaut de propositions plus intéressantes ou mieux payées. Les deux hommes se sourirent. Ben Mimoun alluma une cigarette et tendit son paquet à Roger.

— Merci, j'ai arrêté. Il y a deux ans, quand j'ai pris ma retraite. C'est marrant, mais, quand je me suis retrouvé face à moi-même, sans l'écran du boulot, je me suis rendu compte que la vie valait vraiment la peine d'être

vécue et que si je voulais la prolonger, j'avais intérêt à entretenir ma vieille carcasse. Il paraît qu'il y a des gens qui dépriment quand arrive la retraite. Il y en a même qui se laisseraient tout doucement mourir. Moi, ça m'a donné une folle envie de vivre.

— À quoi occupez-vous vos loisirs ? voulut savoir Ben Mimoun.

À rien. Il vivait, tout simplement. S'occupait de son immeuble. Une partie de pêche de temps à autre ou un cinéma. Et surtout, il voyait ses vieux amis le plus souvent possible.

Paul tira sur sa cigarette, silencieux. Roger s'appuya contre le mur du couloir. Il avait si souvent vécu cela : l'attente auprès d'un cadavre. La plupart du temps, il s'agissait d'un suicide. Parfois un crime ou un accident. Et dans ce cas-ci ? Difficile de penser à un crime : la porte d'entrée était fermée à double tour. Pourtant, il y avait cette seringue...

— Il n'y a pas que la seringue qui m'intrigue, murmura le jeune agent comme s'il se parlait à lui-même.

Staquet eut un regard interrogateur.

— Le téléphone est décroché. Ça téléphone pourtant peu, un mort.

— Il a peut-être appelé avant de s'endormir. On peut toujours mal raccrocher un combiné.

— Il faudra vérifier, dit Ben Mimoun, qui sortit guetter la voiture de l'officier de garde.

Décidément, songea Staquet, ce jeunot lui plaisait et lui, il vieillissait. Incroyable qu'il n'ait pas pensé au téléphone alors que c'était à cause de cette ligne toujours occupée qu'on lui avait demandé de venir.

Un bruit de pas interrompit ses réflexions. Bientôt, un crâne chauve apparut en haut des escaliers :

— On peut savoir ce que vous fabriquez là ?

Roger se cabra. Il avait déjà entrevu ce type, le jour où Jean Meunier lui avait fait visiter l'appartement. Bedonnant, vêtu d'un costume sombre égayé d'une chemise rose et d'une cravate criarde. Un médecin qui avait installé son cabinet au rez-de-chaussée de l'immeuble. Il devait loger au

troisième ou au quatrième et se sentait en droit de jouer les cerbères, mais Roger avait passé l'âge de se laisser impressionner par ce genre d'individu :
— Rien qui vous concerne !

Ben Mimoun, toujours sur le seuil à vérifier si la voiture de l'officier de garde ne tournait pas dans les parages, rentra précipitamment en entendant la grosse voix qui interpellait Roger, voix qui se radoucissait dès que son képi apparut.

— Il est arrivé quelque chose, monsieur l'agent ?

— Le locataire de cet appartement est mort.

L'homme eut l'air surpris, sembla hésiter sur la conduite à tenir :

— Vous êtes sûr ? Je suis médecin, je peux peut-être aller constater...

— Aucun doute, fit Staquet. Mais merci pour votre « aide », docteur.

L'autre ne répondit rien. Sur sa cravate, un énorme Bugs Bunny grignotait une carotte.

— Vous le connaissiez ? demanda Ben Mimoun en désignant la porte de l'appartement d'un geste du menton.

— Oui et non. Il habite ici depuis peu. Je l'ai reçu en consultation le mois passé. Problème de diabète. C'est un Italien, je crois. J'ai oublié son nom.

Un diabétique ! Voilà qui expliquait la seringue près du lit. Comme tous les gens atteints par cette maladie, ce type devait se piquer tout seul.

— Un Italien, dites-vous ? S'il s'est installé ici, c'est qu'il doit travailler à l'université. Un chercheur, probablement. Ou un professeur invité.

Pas bête, ce jeune agent. Il oubliait pourtant les entreprises de la zone industrielle. Cet Italien inconnu pouvait y travailler. Ça aussi, il faudrait le vérifier.

Paul Ben Mimoun sortit un calepin et un bic de la poche poitrine de son uniforme.

— Puis-je avoir votre nom et votre adresse ?

— Je suis le docteur Bauwens. J'habite juste au-dessus, au second, et j'ai mon cabinet au rez-de-chaussée. Vous allez m'interroger ?

— Ça ne dépend pas de moi, docteur. Le commissaire va arriver et je lui donnerai vos coordonnées. Mais je suppose qu'il voudra vous rencontrer, en

effet.

— De toute façon, je ne pourrai pas lui dire grand-chose de plus. Vous croyez vraiment que c'est utile ?

En disant cela, le docteur Bauwens regardait Roger Staquet avec insistance, comme pour lui demander son avis.

Mais Roger Staquet n'avait pas d'avis.

Le commissaire-adjoint Verbiest arriva de fort méchante humeur. Il venait d'être nommé et n'avait pas encore assimilé la géographie particulière de cette ville piétonne ; du coup, il s'était égaré et avait erré durant une bonne demi-heure. Il ne s'excusa pas, ignora Roger et traita Paul Ben Mimoun comme s'il avait affaire à un débile. L'appartement fut parcouru au pas de charge. C'est à peine s'il regarda le mort. Sa conviction était faite : le cadavre avait été découvert dans un logement dont la porte était close. Le diabète du défunt expliquait la seringue. Il s'agissait d'une mort naturelle ; une crise cardiaque, probablement.

Roger ne lui fit pas remarquer que le cadavre avait été trouvé vêtu d'un pyjama et allongé sur un lit non défait. D'habitude, une fois vêtu pour la nuit, on se glisse sous la couette, non ? Pourquoi cet Italien n'avait-il pas agi comme le commun des mortels alors que, les nuits précédentes, la température n'avait pas dépassé les douze degrés ? Qu'il avait même plu à verse ? Inutile de poser cette question au commissaire-adjoint : il avait d'autres chats à fouetter à la veille des vacances. Dès que le certificat de décès serait établi, ce cadavre irait remplir un tiroir de la morgue à la clinique Saint-Pierre, en attendant que quelqu'un le réclame.

Tandis que Verbiest passait un coup de fil pour faire venir médecin et ambulance, Paul fouilla les habits du mort qui étaient soigneusement rangés sur une chaise. Il montra à Roger un passeport au nom de Pio Alessandri. L'homme était domicilié à Milan.

— Bizarre, bizarre...

Roger regarda le jeune agent d'un air amusé. Ce garçon était bien trop jeune pour citer Louis Juvet. Aurait-il affaire à un cinéphile averti ? Il décida de

se mettre à la place de Michel Simon pour continuer le dialogue.

— Vous avez dit bizarre ?

— Ce type en pyjama allongé sur un lit impeccablement fait... Il s'agit sans doute d'une mort naturelle, mais quelque chose me chiffonne.

Ce gamin n'était pas bête, mais pas non plus cinéphile. L'ombre de Louis Jouvet s'effaça.

— Je raisonne comme vous, mais à quoi ça sert de le dire ? Il y a quelqu'un, ici, qui a autre chose à penser en cette période de vacances. Je parierais que votre supérieur part demain. Pas question qu'il fasse des heures supplémentaires juste avant d'aller s'engluer dans les embouteillages sur l'autoroute du soleil... Vous êtes toujours célibataire ?

Cette question inattendue prit Ben Mimoun au dépourvu. Peut-être hésita-t-il à rembarquer le curieux, mais il n'en fit rien, se contenta de marmonner :

— Verbiest part en vacances en août et mon amie m'a quitté. Il y a trois jours.

Cette sincérité, cette fragilité assumée, empêchèrent Roger Staquet de s'exclamer « une de perdue, dix de retrouvées », comme il l'aurait peut-être osé en d'autres occasions. Sans l'avoir prémédité, il se surprit à demander si Ben Mimoun était libre ce soir-là. Parce que ça lui ferait plaisir qu'ils aillent boire un verre ensemble, pour discuter de tout ceci plus à l'aise. Rendez-vous à 20 h, place de l'Université, devant la fontaine.

— Je ne sais pas si...

Roger Staquet posa sa main sur le bras du jeune agent.

— Mais si, vous... Elle vous a quitté il y a seulement trois jours et ce n'est pas bon de s'enfermer chez soi quand on traverse ce genre d'épreuve. Soyez à l'heure.

Paul Ben Mimoun ne répondit pas : un bruit de moteur se faisait entendre. Il descendit accueillir les ambulanciers et le médecin qui arrivaient.

Roger était un peu en avance au rendez-vous qu'il avait fixé. Peu de monde sur la place pour un vendredi soir. La pluie avait chassé des terrasses les consommateurs audacieux qui avaient osé braver la froideur automnale de

cet été pourri. Quelques cyclistes zigzaguaient entre les flaques, les rares piétons marchaient d'un pas pressé. Une famille de touristes asiatiques enchaînait les selfies devant Léon et Valérie, les deux statues d'adolescents dénudés qui ornaient la vasque de la fontaine. Pourquoi les avait-on appelés ainsi ? Probablement un gag d'étudiants.

Il avait quitté l'appartement de son copain Meunier vers onze heures. Le corps avait été emporté et le commissaire Verbiest avait fermé les lieux avec une clé trouvée sur la table de nuit. Staquet avait répondu à ses quelques vagues questions sans mentionner qu'il avait empoché la deuxième clé qui traînait dans l'entrée. À tout hasard, s'était-il dit. Meunier serait sûrement heureux qu'il ait eu ce réflexe.

Malgré l'insistance du serrurier, il avait refusé de l'accompagner boire un pot pour se remettre de toutes ces émotions. L'homme était manifestement déçu du peu d'intérêt suscité par l'affaire. Nul doute qu'à la sortie du bistrot, et pour autant qu'une assemblée complaisante ait daigné l'écouter, son moral serait remonté d'un cran. Roger connaissait trop bien ce genre d'individu.

Pourquoi avait-il proposé cette rencontre au jeune policier ? Il se posait la question depuis le matin. Il s'en fichait, de ce mort. Les enquêtes ne le concernaient plus. Envie de goûter à nouveau aux joies du métier ? Désir d'aider un jeune type en début de carrière ? Ou volonté de se prouver qu'il n'était pas encore totalement rouillé, peut-être. Quoi qu'il en soit, son instinct de chasseur l'avait repris. Malgré l'avis du médecin qui n'avait constaté aucune trace de violence, il était persuadé que ce décès était suspect. Il ne tenait plus en place et, durant la journée, avait avalé deux barres de chocolat, sa drogue favorite depuis qu'il ne fumait plus.

Il se sentait rajeuni de vingt ans.

Paul Ben Mimoun déboucha sur la place avec dix minutes de retard. Il avait abandonné l'uniforme et paraissait encore plus jeune dans son jean, sa chemise à carreaux et son vieux blouson kaki. Les deux hommes se serrèrent la main.

— On mange ou on boit, monsieur l’agent ?

Paul ne s’offusqua pas de ce « monsieur l’agent » proféré de manière ironique : le sourire qui accompagnait les paroles était amical.

— On boit juste un verre ? Je sors de table. Le bar provisoire de Louvain-la-plage, ça vous tente ?

Staquet fit la grimace : il détestait la fausse plage de sable installée au cœur de la ville. Cette année, c’était d’ailleurs un bide total. Personne n’avait envie d’emmener ses enfants jouer dans un sable mouillé ou de boire un mojito sous la pluie. Sur une impulsion, il lâcha :

— Que diriez-vous de venir chez moi, plutôt ? J’habite à Lauzelle. On serait plus à l’aise pour discuter.

— Je suppose que, chez vous, il y a autre chose à boire que de l’eau plate ? Roger Staquet confirma. Les deux hommes remontèrent en silence vers Lauzelle alors que, fine et froide pour la saison, la pluie prenait à nouveau possession du pavé.

— Été pourri, murmura Staquet.

Comme pour lui donner raison, la pluie redoubla, toujours aussi froide, de moins en moins fine. Ils durent presser le pas, et arrivèrent presque en courant à l’appartement de Roger.

— Passez-moi votre blouson. Je vais essayer de le faire sécher, car si vous me remettez ça sur le dos, vous risquez d’attraper mille morts !

Le vieux flic s’affairait : leurs vestes furent bientôt suspendues côte à côte aux dossiers de deux chaises. Des gouttelettes perlaient au bas des vêtements et s’en allaient grossir, une à une, la petite mare qui commençait à se former sur le carrelage. Le staccato de la pluie sur les vitres de l’appartement s’amplifia encore.

— Une vraie tornade ! Et nous sommes en juillet ! Mais ne restez pas immobile au milieu du tapis, installez-vous.

Paul obéit. L’appartement lui rappelait celui de sa mère : meubles poussiéreux, tapis usés, beaucoup de plantes vertes. Seule la décoration des murs différait. Ici, pas de biches s’abreuvant dans une mare, pas d’ouvrages

de tapisserie entourés de lourds cadres en bois, mais deux œuvres abstraites aux lignes pures.

— Mes tableaux vous intéressent ? Ils sont de Renotte. Un échevin de la Culture à Liège, après la guerre, qui a fini par quitter le conseil communal pour se consacrer entièrement à son art. Un type bien, paraît-il. Je n’y connais rien en peinture, mais j’aime ces toiles. Quand je broie du noir, je les regarde quelques instants et je me sens mieux.

Bien qu’il ne répondît pas, Paul Ben Mimoun semblait l’écouter avec attention ; du moins était-ce l’impression que Staquet ressentait : certains silences valaient mieux que des commentaires trop convenus. Il poursuivit ses confidences :

— Avant, elles étaient dans mon bureau, car ma femme ne les aimait pas. Je les ai accrochées ici après son décès. Bizarrement, quand je les regarde, je pense à elle. Ça la ferait bien rigoler si elle le savait.

À son tour, Roger Staquet resta un instant silencieux puis il tendit la main et tapota légèrement le cadre d’une des toiles.

— Et alors, comment vous les trouvez ?

— Belles.

Décidément, ce garçon était sympa. Aussi incapable que lui de dissenter sur une œuvre d’art, mais très sympa. Roger changea de sujet :

— Qu’est-ce que je vous sers ? Vous avez remarqué qu’une bouteille de marc de Bourgogne nous faisait de grands signes depuis le coin de ce buffet ? Jean Meunier, le type à qui appartient l’appartement où nous avons trouvé notre macchabée, passe sa retraite dans cette région bénie des dieux. Il soigne mon penchant alcoolique en me rapportant de temps en temps une bonne bouteille. Vous m’en direz des nouvelles.

— Plutôt un jus de fruit, pour moi.

— Un quoi ? Ne me dites pas que vous êtes un musulman pratiquant.

— Mais non. Je suis un flic pratiquant. Vous imaginez ce qui m’arriverait si je me faisais arrêter en rentrant chez moi ? Je tiens à ma place.

— Vous habitez où ?

— À Namur. En bord de Meuse.

— Mais vous êtes en civil, là ? Vous êtes retourné chez vous ?

— Je me suis changé au commissariat. Je n'aime pas porter l'uniforme en dehors de mes heures de service.

— Vous avez de la chance d'habiter à Namur. J'ai toujours rêvé de vivre au bord d'une rivière. Mais la vie...

Il compléta les points de suspension d'un geste vague de la main avant de se diriger vers la cuisine. Il en revint bientôt avec un plateau chargé qu'il déposa sur une table basse.

— Du jus d'orange en boîte. Je n'ai rien d'autre. Dommage que vous ayez résisté à la tentation du marc. Je me suis toujours interdit de boire ce genre de nectar seul, je risquerais d'en ingurgiter une bouteille par semaine. Mais aujourd'hui, vous êtes là, j'ai donc le droit d'y goûter.

Il joignit le geste à la parole, porta à ses lèvres un minuscule verre à facettes puis fit claquer sa langue contre son palais.

— Solide sans agressivité, des notes herbacées, épicées, une pointe de caramel, peut-être. Vous ne savez pas à côté de quoi vous passez, mon cher Paul.

Staquet se cala dans son fauteuil et sourit :

— En fait, je suis curieux : ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi vous vous appelez ainsi. Paul Ben Mimoun. Un prénom européen accolé à un nom arabe, c'est plutôt rare.

— Ma mère est belge. Mon père était marocain. Je crois vous l'avoir déjà dit.

— Possible ; je ne m'en souviens plus. Vous avez dit « était » ?

— Il est mort quand j'avais cinq ans. Tombé d'un échafaudage. Ma mère m'a élevé en faisant des ménages. Puis elle s'est remariée avec un brave homme. Je n'ai pas eu à me plaindre.

— Votre patronyme ne vous a pas causé trop de problèmes ?

Paul resta silencieux un court instant. Fallait-il vraiment raconter à ce presque inconnu les brimades, les mises à l'écart, les profs racistes, les parents de condisciples qui interdisaient à leur progéniture de jouer avec lui ou les collègues du commissariat et leurs blagues douteuses ?

— Tout le monde a ses petits ennuis. Ça ne s'est pas trop mal passé. C'était vrai, après tout. Ils avaient aussi été nombreux à le protéger. Ses copains, les parents de Sylvie, qui l'avaient bien accueilli. Mais il valait mieux ne plus penser à Sylvie... Réagir... Penser au cadavre...

Il but une gorgée de jus, se retint in extremis de grimacer : il n'aimait pas ces machins en boîte, mais que pouvait-on espérer trouver dans le frigo d'un policier retraité ? Veuf de surcroît ?

— Vous vivez seul ? osa-t-il alors.

— Adeline, ma femme, est morte il y a trois ans. J'ai été trop heureux et trop amoureux pour envisager de refaire ma vie. Et puis, à soixante-cinq ans, j'ai acquis des habitudes de vieux célibataire.

Roger Staquet trempa à nouveau ses lèvres dans le marc et garda son verre à la main.

Les civilités étaient terminées, Paul le sentit ; son hôte allait entrer dans le vif du sujet :

— Dites-moi, monsieur l'agent, est-ce que vous avez la moindre expérience en matière de cadavre ?

Il aurait voulu répondre que oui. Convaincre le vieux flic rusé qui l'observait en cet instant précis que lui, Paul Ben Mimoun, serait un partenaire efficace pour réfléchir au cas de Pio Alessandri. Hélas, il n'était qu'un jeune policier de 26 ans, passionné par son boulot d'accord, mais cela ne suffisait pas à le transformer en expert. Sans compter ses peines de cœur actuelles qui risquaient de lui ôter une partie de ses moyens, mais Staquet connaissait déjà cet épisode. Il botta en touche :

— Moins que vous, c'est certain.

— Pas de flatterie, mon cher Paul. Bon. Qu'avez-vous appris concernant notre beau cadavre ?

Enfin ! Plus de questions indiscretes. Il allait pouvoir se déplacer en terrain connu et, qui sait, oublier Sylvie quelques instants. Il respira un grand coup avant de répondre.

— Il est à la morgue et le commissaire a décidé de classer l'affaire. Rien de louche d'après les premières constatations du légiste qui a signé le certificat

de décès. La mort remonterait à mercredi. Pas d'autopsie. On a prévenu la famille et le propriétaire de l'appartement.

— Je sais. C'est le fameux Jean Meunier dont je vous parlais tout à l'heure, celui qui me refille ce marc fantastique. Il m'a déjà téléphoné pour que je lui confirme ce qui s'était passé. Inutile de vous dire qu'il n'apprécie pas beaucoup la tournure des événements.

— Normal, mettez-vous à sa place. Il ne va pas facilement relouer son appartement. Un locataire n'aime pas savoir qu'il remplace un macchabée. Roger sourit. Paul ne connaissait pas encore très bien cette ville. Ici, tout se louait, et de plus en plus cher. Louvain-la-Neuve était victime de son succès. Et dire qu'à sa création, on parlait d'un campus en plein champ auquel on prédisait un avenir sombre et une mort rapide.

— On a vraiment dit cela ?

— Oui, et bien plus encore. Louvain-la-Neuve, ville sans cimetière parce que sans vieux ; Louvain-la-Neuve, cour de récréation pour étudiants bourrés ; ville sans âme. Que sais-je encore... Ah oui, ville condamnée à terme parce que les piétons y sont prioritaires et les voitures reléguées au sous-sol, du moins dans le centre.

— Cour de récréation pour étudiants bourrés... Pas faux à certaines périodes de l'année. Mais ville sans personnes âgées ? Le troisième âge est plutôt bien représenté ici, non ?

— Évidemment. Des tas de gens finissent par se rendre compte que leur villa quatre façades au fond d'un lotissement du Brabant Wallon n'est pas des plus pratiques quand on vieillit. Vous oubliez vos cigarettes ? Voiture. Envie de boire un verre ? Voiture. Idem pour aller au cinéma ou au théâtre. Ici au moins, vous avez tout sous la main : les activités culturelles foisonnent, le centre commercial est accessible à pied. Les gens ont fini par comprendre.

Roger but une gorgée de marc et laissa quelques instants le liquide parfumer sa bouche.

— Mais revenons à nos moutons. Je devrais plutôt dire : à notre cadavre. De quelle région d'Italie provient notre homme ?

— Tubize.

— Pardon ? Ce monsieur n'est pas italien ? Mais le docteur Bauwens et le passeport...

— Le docteur Bauwens avait raison et le passeport n'est pas faux. Ce bonhomme s'appelait Pio Alessandri et était bien italien. Mais il est né pas très loin d'ici, à Tubize. Son père a dû arriver en Wallonie juste après la guerre, quand les patrons belges recrutèrent de la main-d'œuvre étrangère, principalement en Italie. Il n'a pas demandé sa naturalisation. Quant à savoir pourquoi il était domicilié à Milan, mystère.

— D'autres renseignements sur le *signor* Alessandri ?

— Oui : 51 ans, commerçant, négociant en textile pour être précis. Il avait des magasins à Bruxelles. Il a été marié à une Belge, une certaine Karine Vermeulen. Couple divorcé depuis plusieurs années. Pas d'enfants. Alessandri a aussi une sœur qui vit à Namur et qui a choisi la nationalité belge. On l'a contactée et c'est elle qui va se charger des obsèques, car son ex-femme ne veut absolument pas s'en occuper.

— Elle a la rancune tenace.

— Plus que vous pouvez l'imaginer. La sœur, Paola Alessandri, a pu me donner les coordonnées de cette Karine Vermeulen, car les deux femmes ont encore des contacts. Je lui ai téléphoné pour lui annoncer la nouvelle et elle m'a paru enchantée de l'apprendre. S'il s'avère que nous avons raison et que notre homme a été assassiné, je peux vous assurer que sa femme doit être rangée dans la catégorie des suspects. Elle ne prononce pas le nom de son mari, elle le vomit.

Roger Staquet déposa son verre vide et tendit la main vers la bouteille de marc. Il ne la toucha pas.

— C'est comme ça qu'on devient alcoolique. Soyez gentil, Paul, prenez cette bouteille et allez la déposer dans un endroit où je ne risque pas de la retrouver avant demain matin.

Paul se leva et se dirigea vers la cuisine. Dès qu'il en franchit le seuil, il s'arrêta, surpris : la pièce était spacieuse, aérée. Pas le moindre grain de poussière. Staquet vivait-il seulement dans cette pièce ? Avait-il une femme

de ménage, chargée d'en préserver l'ordre impeccable au détriment du reste de la maison ?

— Vous admirez ma cuisine ?

Paul sursauta. Il n'avait pas remarqué que son hôte l'avait suivi.

— Disons que le contraste avec votre living est étonnant. Le sombre et le clair, l'ordre et le désordre.

— Le propre et le pas net. Ne dites pas non ; vous avez raison. Je vis seul depuis la mort de ma femme et, dans mon living, ça se voit. Mais j'aime trop la bonne chère pour me contenter de surgelés ou d'œufs au plat. Quand cette pièce sera sale, cela signifiera que je n'aurai plus envie de vivre.

Paul ne répondit rien. Pourquoi ce presque inconnu lui parlait-il de manière si personnelle ? Il réalisa brusquement qu'il avait fait la même chose lorsqu'il avait évoqué Sylvie.

Roger contourna la table qui occupait le centre de la pièce et s'assit sur l'unique chaise.

— Je vous propose de continuer notre intéressante conversation ici. Un endroit gai, c'est important quand on parle de la mort. Il y a une chaise qui traîne dans l'entrée. Allez la prendre et réfléchissez à la question que je vous pose dès maintenant : mort naturelle ou assassinat ?

— Pas besoin d'aller chercher une chaise avant de répondre. Je n'en sais rien. Tout semble normal : un homme mort, en pyjama sur son lit. Il y a bien une seringue, mais nous savons qu'Alessandri était diabétique. De plus, aucun criminel n'abandonnerait l'arme du crime sur les lieux de son méfait, ou alors ce serait un fieffé imbécile et il aurait laissé d'autres traces. Et la porte était fermée à clé quand vous êtes arrivé.

— Qu'est-ce qui cloche, d'après vous ?

Roger Staquet avait penché son buste en avant. Ses mains étaient jointes et ses yeux ne quittaient plus ceux de Paul. Celui-ci eut subitement l'impression de passer un examen.

— Rien et c'est ça qui est bizarre, reprit-il d'une voix qu'il aurait voulue plus assurée. Tout est trop net : le type est allongé, les bras le long du corps, sur un lit aux plis impeccables. Ses vêtements sont rangés sur une chaise.

La seringue est bien en vue. Je n'ai aucune preuve, mais je flaire une mise en scène. Seul, ce combiné de téléphone décroché pose problème.

— Vous ferez un bon enquêteur quand vous aurez un peu plus d'expérience. Je pense comme vous, mais ça ne veut pas dire que nous ayons raison. C'est la suite des événements qui nous dira ce qu'il en est... peut-être.

— Il y a quand même un élément qui conforte un peu notre idée. Quand j'ai annoncé la mort d'Alessandri à Karine Vermeulen, elle m'a tout de suite demandé s'il s'agissait d'un assassinat. Le type avait une affaire d'import-export et avait déjà eu maille à partir avec la justice italienne. Il s'agit sans doute de ragots de femme délaissée, mais je trouve que cela mériterait une petite vérification. Imaginez que cet individu ait des liens avec la mafia !

— Ne rêvez pas, mon vieux. Vous ne pourrez pas démanteler une organisation mafieuse tout seul, même avec mon aide ! Vous obtiendrez seulement quelques ennuis supplémentaires si vous continuez une enquête que votre supérieur a enterrée. Moi, ça m'amuse, car je n'ai rien à perdre. Vous, par contre, vous commencez votre carrière et il y a toujours des risques à vouloir trop en faire. Et ne me dites pas que vous n'êtes pas ambitieux ! Je ne vous croirais pas.

— Je suis en congé jusqu'au 22 juillet. J'ai le temps.

— En congé ! Avec toutes les manifestations qui tournent autour de la fête nationale ? Vous êtes pistonné ou quoi ?

— Il y a peu de manifestations dans notre secteur, à part un bal populaire à Cérroux, non loin d'ici. J'ai donc pu prendre trois jours. Avec mon amie, on devait partir en week-end. Ce n'est plus d'actualité, hélas.

— En quelque sorte, vous avez perdu votre amie et gardé les congés...

Paul ne releva pas. Parler de Sylvie lui faisait mal.

— Ça me plairait bien de « travailler » avec vous. J'ai l'impression que vous pourriez m'apprendre pas mal de choses.

— N'y croyez pas trop. L'expérience n'est jamais que la somme des bêtises accumulées tout au long d'une vie. Ça ne se transmet pas.

Roger Staquet regarda Paul en souriant.

— Dans quelques minutes, le samedi 19 juillet commencera sa trop courte existence avant d’être remplacé par le dimanche 20. Ensuite viendra le 21 et il sera férié puisque c’est le jour de notre fête nationale. Ça nous laisse donc trois jours. Si, au bout de ces trois jours, nous n’avons rien trouvé, je vous propose d’abandonner. Vous reprendrez alors votre service normalement afin d’éviter les ennuis. D’accord ?

— D’accord.

— Nous allons fêter le début de notre collaboration. Comme vous ne buvez pas, je vais me sacrifier et boire seul un dernier verre de marc. Un second jus de fruit ? Et puis, vous me fatiguez en restant ainsi, debout. Allez donc chercher cette chaise.

OceanofPDF.com

Dans la collection Noir Corbeau

DUMONT-DUPUIS, *Une mort pas très catholique*, 2020.

Francis GROFF, *Morts sur la Sambre*, 2019.

Francis GROFF, *Vade retro, Félicien !*, 2019.

Francis GROFF, *Orange sanguine*, 2020.

Christian JOOSTEN, *Le roi de la forêt*, 2020.

Ziska LAROUGE, *La grande fugue*, 2019.

Christian O. LIBENS, *Les seins des saintes*, 2019.

Hors série

Christian LIBENS, *Une petite histoire du roman policier belge de langue française*, 2019.

OceanofPDF.com

Copyright

© 2020 - Édité en Belgique par Weyrich Édition

Weyrich sa – 5, route de la Maladrie – Longlier – B-6840 Neufchâteau

32(0)61 27 94 30 • www.weyrich-edition.be

© 2020 - version numérique par Weyrich Édition

Mise en pages et composition: Weyrich Édition

ISBN 9782874896255

